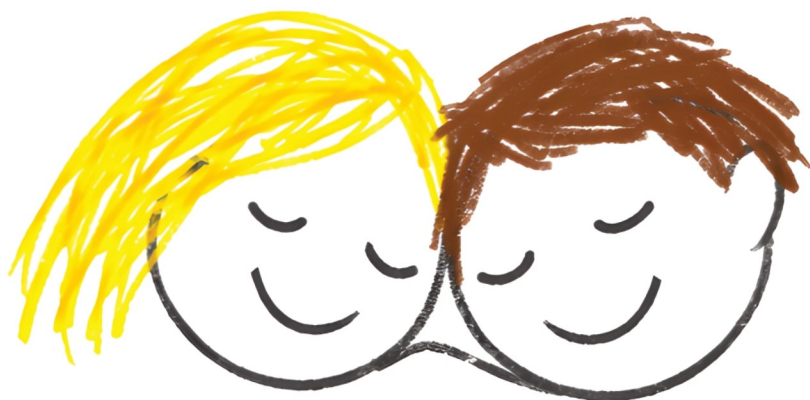


o-okun

HELD IN YOUR HAND

Celles qui m'ont appris à exister



Held in Your Hand

Celles qui m'ont appris à exister

o-okun

© 2026 o-okun

Tous droits réservés.

Première édition : 2026

Dépôt légal : Avril 2026

Publié par NukooWorld Studio, éditeur indépendant.

<https://www.nukooworld.com/fr/livres/held-in-your-hand/>

Ce roman est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des faits réels serait purement fortuite.

Cette oeuvre ne peut pas être collectée, exploitée ou utilisée, notamment pour l'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, de modèles d'apprentissage automatique ou de bases de données d'entraînement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

[@nukooworld](#)

[@ookun_words](#)

On place souvent le début d'une histoire à la naissance.
D'autres estiment qu'elle commence la première fois qu'on aime.
Je dirais plutôt qu'elle commence le jour où l'on décide enfin de se laisser regarder
tel qu'on est.
Cette histoire parle de ça.
Et aussi, un peu... d'amour.

o-okun

Prologue

Il y a des gens qu'on remarque immédiatement.

Ils entrent dans une pièce et tout le monde tourne la tête. Leur voix porte. Leur rire remplit l'espace. Leur présence semble déplacer l'air.

Et puis, il y a les autres.

Ceux qui apprennent très tôt à marcher sans faire de bruit. À s'asseoir au bord des tables. À parler juste assez pour ne pas déranger.

Pendant longtemps, j'ai cru que le monde fonctionnait comme ça.

Comme s'il existait deux catégories de personnes :

ceux qu'on remarque immédiatement...

et ceux qui apprennent à se faire oublier.

Et pendant longtemps, j'ai cru faire partie de ce faux second groupe.

Pas exactement invisible.

Mais... transparent.

Les gens me voyaient. Ils me parlaient parfois.

Mais j'avais toujours cette impression étrange de n'exister qu'à moitié.

Comme un reflet dans une vitre : présent si l'on regarde bien, mais facile à ignorer.

Les reflets ont toujours été honnêtes avec moi.

Dans les vitres du bus, dans les portes automatiques, dans les miroirs embués des salles de bain... je retrouvais toujours le même jeune homme.

Les épaules un peu rentrées. Le regard hésitant.

Un sourire prêt à s'excuser d'exister.

Un jeune homme qui faisait de son mieux pour ne pas déranger le monde.

Et cela a suffi.

Ça m'a suffi.

Parce que quand on ne prend pas de place, personne ne peut vous repousser.

C'est une stratégie étonnamment efficace.

Le problème, c'est qu'à force de rester au bord des choses... on finit par oublier comment entrer dans la pièce.

Je pensais que ma vie continuerait comme ça.

Quelques études. Un travail discret. Des conversations polies. Des jours qui passent sans bruit.

Rien de dramatique.

Rien de spectaculaire.

Juste une existence correcte, à distance du centre.

Jusqu'au jour où l'on m'a regardé.

Pas comme on regarde un camarade de classe.

Pas comme on observe un collègue dans un open space.

Non.

Comme si j'existais vraiment.

Et je crois que c'est là que mon histoire commence.

Pas le jour de ma naissance.

Pas le jour de ma rentrée à la fac.

Mais le jour où quelqu'un a décidé de me voir.

Et où je n'ai plus pu faire semblant d'être invisible.

Chapitre 1

La Rentrée

Je suis arrivé trop tôt.

Évidemment.

Dans la cour de la fac, des groupes se formaient comme de petites îles refusant d'adopter un naufragé.

Je suis resté planté là quelques minutes, à fixer le plan du campus comme si j'avais vraiment besoin de le connaître alors que je l'avais déjà pris en photo.

L'air sentait le café, le goudron et le plastique neuf.

Je me suis demandé si cette année serait différente. Je me le demande à chaque rentrée, comme on se demande si l'on parviendra à arrêter le sucre en remuant son premier morceau dans le café.

Cette fois, je m'étais juré de parler plus fort, de regarder les gens dans les yeux, de ne pas sourire par réflexe.

Je me suis aperçu dans le reflet d'une porte automatique : transparent, pas très utile... mais les gens apprécient.

Le miroir improvisé de la vitre s'est refermé sur un groupe qui riait derrière moi. J'ai regardé ailleurs. Comme d'habitude. Comme si mon propre reflet allait me demander une pièce alors que je n'avais rien à lui donner.

L'amphi principal était déjà à moitié rempli. Des sacs posés sur des sièges pour « garder la place », des chuchotements et des rires.

J'ai visé le dernier rang, près du mur. Place stratégique.

Évidemment.

Pas pour travailler, en tout cas. Mais stratégique quand même. Je ne sais même pas si j'aime les hauteurs ou juste la possibilité de disparaître.

Peut-être les deux.

Quand je me suis assis, mon cœur battait trop vite pour quelqu'un qui n'avait fait que monter vingt-trois marches.

J'ai sorti un carnet, un stylo et mon PC, histoire d'avoir les mains occupées.

Cette année sera différente, ai-je écrit.

Puis les souvenirs ont commencé à s'inviter. Il fallait bien que mon cerveau s'occupe.

La fille de licence 2. Comment elle s'appelait déjà ? Celle qui m'avait proposé un ciné à deux et qui avait finalement embarqué son nouveau copain parce que « c'est plus fun à trois ».

Le groupe de TD où je parlais juste après la blague d'un mec populaire, et où ma voix partait en miettes sous des rires qui n'étaient pas pour moi.

Le prof de finance en alternance, l'an dernier, qui répétait :

« Parlez plus fort, monsieur Bellamy, on ne vous entend pas ! »

Et ma gorge qui devenait soudain un couloir d'air vide.

Quelqu'un a posé un sac sur le siège à ma gauche. J'ai sursauté, puis j'ai fait semblant de ne pas avoir sursauté.

— Salut toi, c'est libre ? m'a-t-elle demandé.

Je me suis tourné.

Elle portait un sweat crème, les cheveux bouclés relevés vite fait, et un sourire qui n'avait pas besoin de se forcer. Des yeux très vifs. Le genre à me faire un peu peur.

— Oui, j'ai dit. Enfin... oui.

Elle s'est assise comme si elle s'installait dans un salon, à l'aise, tranquille. Elle a jeté un regard rapide sur l'amphi, puis sur moi, enfin je crois, puis sur mon carnet.

— Tu prends des notes avant le cours ?? a-t-elle demandé, les sourcils levés, mi-amusée, mi-curieuse.

— J'échauffe... mon stylo.

Elle a ri. Pas un rire méchant, un rire clair, qui disait :

« D'accord, j'ai compris le genre. »

— Moi, c'est Aïcha, a-t-elle ajouté. Et toi ?

— Eliott.

— Enchantée, Eliott. Tu n'as pas l'air d'être du genre à participer en cours toi, non ?

Je l'ai regardée, prêt à faire le petit rire nerveux qui me sauve des situations sociales, puis j'ai haussé les épaules.

— C'est juste que... je n'aime pas trop participer à ce genre de cours.

— Ah bon ?? T'es du genre bad boy, toi ?

Elle riait déjà.

Je ne sais pas si c'était sa voix, son humour, ou juste sa façon de s'asseoir à côté de moi sans hésiter, mais mon cœur a ralenti d'un cran.

Je me suis adossé au dossier, le siège ne m'a pas avalé. C'était déjà ça.

Le brouhaha de l'amphi a pris quelques décibels. La porte a claqué, un groupe de trois est entré en chuchotant.

Aïcha m'a désigné du menton une fille au carré lisse et aux boucles d'oreilles fines.

— Tu vois la brune, là ? C'est Nawal ! Ma copine. Une légende à la cafet. Elle ramène toujours trop de choses, et personne ne sait d'où elle sort ses tartes.

— Des tartes ?

— Des tartes. Au citron. Mais moi, j'aime pas le citron... Bon, on s'en fout un peu, mais elle te dira que c'est « rien », alors qu'elle met dedans un temps fou.

Je ne savais pas quoi répondre, alors j'ai hoché la tête.

— Et lui, c'est Youssef. Il fait des blagues nulles.

Aïcha pointa un grand type qui mimait déjà quelque chose, je ne sais pas trop quoi.

— N'empêche, il est loyal. Le genre de gars qui t'accompagne au métro sous la pluie juste pour te tenir compagnie.

— Et toi ? j'ai demandé avant de regretter d'avoir été trop direct. Tu es... quelle légende à la cafet ?

Elle m'a jeté un coup d'œil de côté, avec un petit sourire.

— Je suis celle qui parle trop. Mais qui écoute aussi. Parfois. Quand je me rappelle que ça existe.

Je me suis surpris à sourire sans calcul. Ça m'arrive rarement quand je suis stressé par la rentrée. Mon stylo a cessé de glisser entre mes doigts.

Le professeur est entré, ordinateur sous le bras, chemise bleue.

Un silence s'est posé.

Des noms de cours, des sigles, des crédits : la présentation classique et le train-train sérieux.

Aïcha a sorti son téléphone pour prendre une photo du diapo.

« Organisation du semestre »

J'ai fait pareil, mais mon écran noir m'a renvoyé un sacré reflet : mes yeux trop grands et l'ombre de mes cernes. J'ai pris la photo en me mettant en biais, comme si je pouvais éviter de me voir en même temps.

— Tu t'appelles comment déjà ? a chuchoté Aïcha, la main devant la bouche, comme si ça changeait quelque chose à sa voix portante.

— Eliott.

— Ok Elliott, si à un moment je sombre, tu me réveilles. J'ai dormi deux heures. Série. Je suis une héroïne.

— D'accord.

— Je rigole pas, hein. J'ai une tête de personne fonctionnelle, mais j'ai le cerveau d'un vieux téléphone : 12 % de batterie et des applications ouvertes depuis 2018. J'ai étouffé un rire. Devant, quelqu'un s'est retourné, puis a repris des notes.

Le prof a commencé à expliquer les modalités d'évaluation quand Aïcha s'est encore penchée vers moi.

— Tu es plutôt chiffres ou mots ?

— Les deux me font peur, j'ai dit. Mais on est quand même en master CCA, donc j'ai signé pour les chiffres.

— Courage, a-t-elle soufflé. Moi, je suis là pour l'ambiance. Je vais tout rater avec panache.

— Ambiance ? En CCA ?? Je t'en prêterai de mon panache, si tu veux.

— Marché conclu !

Cette légèreté-là, je ne l'avais pas prévue.

J'ai senti une petite poche d'air dans ma poitrine, comme quand on déboutonne un col trop serré. L'amphi restait une machine froide, mais j'avais trouvé un coin tiède.

Le temps a filé.

À la pause, Aïcha s'est levée d'un bond.

— Allez, viens ! Je te présente aux copains.

— Hein ?? Comment ça ? À qui ?

— Ces gens. Tu sais, ces créatures qui mangent des tartes au citron. J'aurais dû dire non merci.

J'ai dit :

— ...

En fait... je n'ai pas eu le temps de répondre...

On a descendu deux rangées et elle a abordé Nawal comme une sœur.

— Nawal, voici Elliott.

— Salut Elliott, a dit Nawal avec un sourire. T'aimes le citron ?

— Euh... oui. Beaucoup.

— Parfait. On est amis.

Je n'ai pas su si c'était une blague. Elle avait vraiment l'air de croire que l'amitié pouvait tenir à un agrume.

J'ai hoché la tête, un peu trop vite.

— Et lui, c'est Youssef. Méfie-toi, il a trois blagues en stock et les réutilise en boucle.

— Faux, a protesté Youssef. J'en ai au moins quatre et demie.

— Vas-y, tente, a dit Aïcha.

— Une autre fois. Je garde mes punchlines pour les jours de pluie.

Il m'a serré la main sans m'écraser les phalanges. J'ai apprécié ce détail.

Aïcha a enchaîné avec un autre prénom, Reda, qui m'a lancé :

— T'as l'air calme et gentil...

Le ton était si neutre que je n'ai pas su si c'était une vanne ou un compliment.

Puis il a ajouté :

— J'aime bien.

Ça m'a sauvé mentalement.

La petite cérémonie sociale a duré cinq minutes, rapide, sans insister. Pas d'interrogatoire, pas de « tu viens d'où ? », pas de « tu fais quoi ? ». Juste des saluts, des sourires, le minimum vital pour ne pas se sentir un intrus.

Peut-être qu'Aïcha a senti où était ma limite. Ou alors elle fait ça avec tout le monde. Elle ajuste.

Quand on est remontés à nos places, j'avais chaud. Pas de stress, non. Juste la chaleur du sang qui circule à nouveau.

Je me suis laissé tomber sur le siège.

— Ça va ? a demandé Aïcha.

— Oui. Enfin... oui.

— Tu mens mal.

— Je mens... doucement.

— J'aime bien. Ça sonne comme une petite promesse.

Elle m'a regardé une seconde de plus, puis a fouillé dans son sac.

— Tiens. Cadeau.

Elle m'a tendu un bonbon.

— À la fraise. Pour l'amitié.

— Merci.

— Avoue que c'est mieux que le citron quand même.

— Oui... enfin, ça dépend. J'aime bien les deux.

Je l'ai glissé dans ma poche. Je n'avais pas envie de mâcher quelque chose devant elle comme un hamster.

Le simple fait qu'elle m'ait tendu un bonbon m'a donné l'impression étrange d'être déjà... considéré.

C'était ridicule.

La fin du cours a pris son temps, un peu trop à mon goût, comme toujours quand on guette la liberté.

Le prof a lâché un :

« On s'arrête là pour aujourd'hui. »

Les chaises ont raclé, les sacs ont claqué et les conversations ont repris, plus fortes, comme un ciel après l'orage.

J'ai traîné un peu, histoire de ne pas me retrouver dans le flux chaotique du couloir. C'est horrible quand il y a trop de monde. Les couloirs ne sont jamais assez larges.

— Tu fais quoi maintenant ? a demandé Aïcha en rangeant ses affaires.

La question m'a percuté plus fort que prévu. J'avais l'impression d'être à un carrefour minuscule, mais réel.

Mon planning était clair : j'avais prévu d'absolument rien faire de l'après-midi. Mais je ne pouvais pas lui dire que j'allais juste manger mon goûter, faire une sieste, remanger, puis dormir.

Mon ventre a fait une boucle.

— Je... j'peux pas. J'ai boulot cet après-midi, j'ai dit, trop vite.

Je me suis senti un peu con de lui avoir menti. Sauf que ce n'était pas vraiment un mensonge. Enfin si...

C'était surtout sorti comme une excuse.

— Ah, t'es sérieux toi ? a-t-elle dit, impressionnée. Premier jour et tout. T'es prêt ?

— Je sais pas du tout.

— Ça ira, a-t-elle dit, sans enjoliver. Et sinon, tu feras semblant jusqu'à ce que ça devienne vrai. On fait tous ça.

Elle a hésité une seconde, comme si elle évaluait le taux exact de sucre social nécessaire.

— Bon, café semaine prochaine alors, a-t-elle repris. Je te kidnapperai à la pause. Avec consentement signé.

— D'accord, j'ai dit.

La réponse m'a surpris moi-même.

Elle sonnait presque comme un aveu.

J'ai ajouté, parce que j'ai toujours peur que les gens croient que je promets des choses :

— Enfin... si je peux.

— Évidemment que tu peux, a-t-elle dit, comme si c'était un fait scientifique. Allez, file. Tu vas être en retard Eliott.

Elle a prononcé mon prénom avec une facilité qui m'a touché. Je l'ai saluée d'un geste maladroit et j'ai pris le chemin de la sortie, le sac sur l'épaule, le bonbon dans la poche.

Dans le couloir, la grande baie vitrée me renvoyait une image un peu plus nette. Je me suis arrêté une demi-seconde.

Le reflet n'avait pas changé, pas vraiment.

C'était toujours moi, trop pâle, trop prudent.

Mais il y avait ce détail idiot : le coin de mes lèvres tirait vers le haut, presque malgré moi.

J'ai baissé les yeux et je suis reparti.

Le hall s'ouvrait comme une gare. Des groupes se soudaient près des bornes, s'échangeaient des numéros, faisaient semblant de s'intéresser aux horaires des ateliers.

J'ai contourné la foule, comme toujours. Je n'ai rien contre les foules, mais il faudrait être fou pour aimer ça.

J'ai franchi les portes automatiques. L'air extérieur, plus froid, m'a serré la nuque. J'ai regardé l'heure sur mon téléphone.

J'ai ensuite rallumé l'écran.

L'agenda s'est affiché :

« Entreprise - demain matin »

J'avais oublié.

Demain, c'était le premier jour en entreprise.

Forcément, puisqu'on était en alternance. Le prof l'avait rappelé, mais ça m'était complètement sorti de la tête.

Rentrée à la fac le jeudi, rentrée en entreprise le vendredi, puis début du rythme officiel : deux jours à l'école, trois jours en entreprise.

Sacrée organisation, quand même. Ils auraient pu trouver quelque chose de plus simple.

Bon.

C'était parti pour un après-midi à anticiper ma vie de demain.

Ou alors non.

Je n'allais quand même pas gâcher ça juste parce que je devais aller travailler le lendemain.

Pour commencer : une bonne douche.

Et ensuite, pourquoi pas un petit fondant pour le goûter ?

Ah voilà la recette...

FONDANT AU CHOCOLAT

Un fondant au chocolat, c'est l'un de ces desserts simples et irrésistibles qui marchent à tous les coups. Avec son cœur moelleux et sa texture riche en chocolat, il se prépare en quelques minutes avec des ingrédients basiques. Idéal pour un dessert improvisé ou pour accompagner un café.

Temps de préparation

15 minutes

Temps de cuisson

10 à 12 minutes

Ingrédients (pour 4 personnes)

200 g de chocolat noir pâtissier

100 g de beurre

100 g de sucre

3 œufs

50 g de farine

1 pincée de sel

1 expresso serré

1 petite pincée de fleur de sel

Préparation

Préchauffez le four à 180 °C . Beurrez quatre petits moules ou ramequins.

Faites fondre le chocolat et le beurre ensemble au bain-marie ou au micro-ondes en mélangeant régulièrement jusqu'à obtenir une préparation lisse.

Ajouter l'expresso serré dans le chocolat chaud.

Dans un saladier, fouettez les œufs et le sucre jusqu'à ce que le mélange devienne légèrement mousseux.

Incorporez le chocolat fondu au mélange œufs-sucre, puis ajoutez la farine tamisée et une pincée de sel. Mélangez jusqu'à obtenir une pâte homogène.

Versez la préparation dans les moules en les remplissant aux trois quarts.

Ajouter la pincée de fleur de sel par dessus la préparation.

Enfournez 10 à 12 minutes. Le centre doit rester légèrement tremblotant pour obtenir un cœur fondant.

Laissez reposer 1 minute. Démoulez délicatement ou dégustez directement dans le ramequin en faisant attention à ne pas vous brûler.

Astuce

Pour un cœur encore plus coulant, vous pouvez glisser un carré de chocolat au centre de chaque moule avant la cuisson. Le fondant se marie parfaitement avec une boule de glace ou un peu de crème fouettée.

Il n'y avait rien à redire. C'était tellement satisfaisant de faire des gâteaux.

Je suis resté un moment dans la cuisine, à regarder la vaisselle refroidir dans l'évier. Le four était encore tiède, et l'odeur du chocolat flottait dans l'appartement comme une récompense silencieuse.

J'ai coupé un petit morceau du fondant, juste pour vérifier.

Le cœur était encore un peu coulant.

Parfait.

Je me suis assis à table, avec mon assiette et mon téléphone posé à côté, écran noir.

Pendant quelques secondes, je me suis demandé si Aïcha allait vraiment se souvenir de ce café. Ou si c'était une de ces promesses légères qu'on lance dans l'air pour être poli.

Je n'ai pas cherché la réponse trop longtemps.

Dehors, la fin d'après-midi glissait doucement vers le soir. Les bruits de la rue montaient par la fenêtre entrouverte : une voiture qui passe, quelqu'un qui parle trop fort, un chien qui aboie au loin.

Rien d'important.

Juste la vie qui continue.

J'ai pris une autre bouchée de fondant.

Demain, il y aurait l'entreprise. De nouveaux visages, d'autres couloirs, d'autres silences à remplir. Rien de très différent, sûrement. Peut-être un peu pareil. Peut-être un peu mieux.

Je n'en savais rien.

Mais pour une fois, l'idée ne me serrait pas complètement la poitrine.

J'ai regardé la table, la cuisine, le gâteau encore chaud dans son moule.

Puis j'ai repensé au bonbon à la fraise dans la poche de mon sac.

Je me suis dit que finalement, la journée n'avait pas été si mal.

Et parfois, c'est déjà largement suffisant.

Chapitre 2

Arrivée en entreprise

J'ai inspiré en comptant jusqu'à quatre, maintenu jusqu'à six, puis expiré jusqu'à huit. Un truc lu quelque part. Apparemment, c'est plutôt utile pour dormir.

Je me suis mis en marche vers l'arrêt de bus. Il faisait sombre, mais pas trop frais. C'était déjà ça de bien.

J'entendais des rires derrière moi, un prénom lancé un peu trop fort, une valise qui roulait sur le trottoir. Les gens étaient déjà bien réveillés. Moi, je n'étais pas spécialement fatigué.

« Cette année sera différente », ai-je répété mentalement.

Pas comme une promesse énorme. Juste comme un fil, fin, que je pourrais garder entre mes doigts.

J'ai glissé la main dans ma poche.

Le bonbon à la fraise.

J'ai hésité, puis je l'ai déballé. Le papier a crissé. Le goût m'a frappé net, sucré et doux, une petite joie chimique. J'ai souri, tout seul, comme un idiot. Ça ne dure jamais très longtemps, ces mini-victoires-là, mais j'ai décidé de les compter quand même.

Le bus est arrivé dans un souffle chaud. J'ai levé la main par réflexe, même si le chauffeur m'avait déjà vu. À l'intérieur, l'air sentait le désinfectant et la fatigue des sièges. J'ai choisi une place isolée, côté fenêtre.

Toujours côté fenêtre.

C'est pratique pour avoir un appui et faire semblant de réfléchir, alors qu'en vrai, je veux juste regarder dehors.

Le moteur a grondé. J'ai sorti mes écouteurs avant de me noyer dans la musique. Dehors, les rues défilaient, les vitrines s'allongeaient. Mon reflet glissait sur le verre, transparent entre le ciel et les immeubles.

Je me suis demandé quel genre de visage on renvoie quand on ne sourit pas.

Je n'en avais aucune idée.

Mais le mien avait surtout l'air d'un type qu'on n'irait pas déranger pour demander son chemin.

Une femme d'une cinquantaine d'années s'est assise à côté de moi. Il y avait pourtant plusieurs autres places disponibles. Elle portait un parfum fort, une alliance large, et gardait les yeux fixés sur son téléphone. J'ai rentré un peu mes coudes. Je préfère me comprimer tout seul que risquer un contact physique surprise.

Elle a soupiré. Pas contre moi, heureusement, juste contre la vie, je pense. Et c'était presque rassurant.

Mon cœur battait à nouveau plus vite que prévu.

Première journée. Nouveau poste. Nouveau départ.

Je me suis répété les mots comme un mantra personnel, mais au fond, j'avais cette peur absurde : et si rien ne changeait ? Si je restais ce type trop gentil, trop silencieux, celui qu'on oublie dans une pièce sans même s'en rendre compte ?

Le bus a freiné brusquement. Une gamine a ri, son père a râlé, la femme à côté de moi a juré doucement. Je me suis raccroché à la barre.

J'ai aperçu mon visage dans la vitre : mes lèvres étaient sèches, mes yeux fuyants.

Je les ai forcés à rester posés sur leur reflet.

Une seconde.

Deux.

Et j'ai tourné la tête.

Le siège vibrat sous mes jambes. Les annonces automatiques s'enchaînaient.

— Prochain arrêt : Parc Tertiaire - Bâtiment Alpha.

Mon arrêt.

J'ai remis mon sac sur l'épaule, le nœud dans le ventre bien serré.

— Excusez-moi... madame, ai-je dit pour demander à passer.

Elle s'est excusée aussi, comme si on avait tous les deux commis une faute grave en partageant le même carré de bus, puis elle s'est levée pour me laisser sortir. Je ne sais même pas pourquoi j'ai stressé.

La porte s'est ouverte sur une bouffée d'air tiède. Le temps s'était réchauffé. Devant moi, l'immeuble se dressait : façade de verre, angles nets, le genre d'endroit où les gens portent des chemises repassées et savent quoi faire de leurs petites mains.

J'ai sorti mon badge flambant neuf de mon sac. Petit rectangle de plastique où mon nom était imprimé trop petit.

« Eliott Bellamy - Alternant comptabilité »

Ça brillait presque au soleil, comme un autocollant de fierté acheté trop tôt. En plus, la photo était un peu ratée. Mais apparemment, c'est pareil pour tout le monde. Une sorte d'égalité administrative.

Je me suis dirigé vers l'entrée. Les portes automatiques se sont ouvertes avec ce sifflement propre aux lieux où l'on doit bien se comporter, tandis que le hall sentait le café, les parfums coûteux et la climatisation.

Une hôtesse à l'accueil a levé les yeux.

— Première journée ?

— Oui... Bonjour... Madame, euh... Eliott Bellamy, B-E-L-L-A-M-Y. Pour le service comptabilité.

Elle a tapoté sur son clavier, avec ce bruit sec de professionnalisme que les gens de l'accueil maîtrisent sûrement dès la naissance.

— Parfait, « Monsieur ». Cinquième étage. Vous badgez ici, puis à l'ascenseur.

J'ai hoché la tête.

Dans l'ascenseur, j'étais seul avec mon reflet, encore.

Les parois d'inox transformaient mon visage en mosaïque grise. Je me suis demandé à quoi ressemblait la confiance en soi, en reflet.

Probablement pas à ça.

Les chiffres défilaient : 1... 2... 3...

Je me suis souvenu d'un article lu quelque part : on n'a qu'une seule chance de faire bonne impression.

Super.

Vraiment le genre de phrase écrite pour encourager les plus timides.

Il me restait environ vingt secondes pour devenir quelqu'un d'autre. Puis je me suis rappelé d'une technique lue sur les réseaux : le corps influence le cerveau, ou un truc du genre. En théorie, si on sourit ou qu'on bouge comme quelqu'un sûr de lui, le cerveau suit pour maintenir une sorte de cohérence interne.

Donc, dans un élan de génie, j'ai fait deux petits sauts sur place en me redressant un peu.

Résultat : aucune nouvelle confiance, mais un léger essoufflement.

C'était déjà une expérience...

À l'ouverture des portes, un couloir s'est étalé devant moi. Sol gris, murs blancs, odeur de papier chaud. Des voix, au loin. Des rires étouffés aussi. Des talons sur le sol, quelque part plus loin.

Je me suis présenté à l'accueil du service compta, un petit bureau vitré où une femme aux lunettes rondes triait des dossiers.

— Bonjour madame, je suis le nouvel alternant.

— Ah ! Eliott ? a-t-elle dit avec un sourire sincère. Bienvenue ! Installe-toi, je vais prévenir Pascal.

J'ai hoché la tête, encore, et attendu.

Le temps s'étirait, lourd. J'ai regardé autour de moi. Des plantes grasses en pot, un distributeur d'eau, un panneau « Go 2026 ! ».

Les bureaux étaient ouverts, alignés, chacun avec des écrans géants et une chaise ergonomique qui avait sûrement plus de soutien émotionnel que moi.

Un homme est apparu dans l'encadrement d'une porte. Cinquantaine, élégant, chemise blanche impeccable, regard qui jauge avant de saluer.

— Eliott Bellamy, c'est bien ça ?

— Oui, monsieur.

— Pascal Delmas, ton responsable. On m'a parlé de toi.

Il m'a serré la main. Ferme... mais pas écrasante. C'était presque un soulagement.

— On va te mettre sur les réconciliations bancaires pour commencer. Tu verras, c'est passionnant. Comme regarder sécher de la peinture.

J'ai souri par politesse.

— Oui, bien sûr.

— Parfait. Suis-moi.

On a traversé l'open space. Des visages derrière des écrans. Certains ont levé les yeux, d'autres non. Le bruit des claviers faisait comme un battement de cœur collectif.

Je me suis senti minuscule dans ces amas de dossiers.

Mon bureau, tout au fond, m'attendait : une chaise, un ordinateur, un pot à crayons vide.

Monsieur Delmas a désigné l'écran.

— Tu trouveras tout ce qu'il te faut sur le drive. Et si tu galères, demande à Clara, la juriste du service d'à côté. Elle est plus sympa que moi.

Il a marqué une pause, puis a ajouté, plus bas :

— Non, je rigole. C'est une ancienne du service. Elle connaît très bien tes futures tâches et elle est plus pédagogue que certains ici. Puis elle aime bien les nouveaux.

— D'accord, monsieur.

Il m'a tapé l'épaule.

— Bienvenue dans la jungle, Eliott.

Et il est reparti.

Je me suis assis.

L'écran s'est allumé. Fond d'écran bleu.

Je me suis senti traversé par une impression étrange : celle d'être dans une version améliorée du lycée, mais avec des gens payés pour faire semblant d'aimer ça.

Clara m'a salué en passant.

— Hé ! Salut, le petit nouveau ! Si tu veux de l'eau, la fontaine est à gauche. Et si tu veux un ragot, je fournis aussi.

J'ai ri doucement.

— Merci, j'y penserai.

— Fais gaffe, je retiens les promesses.

Elle est repartie, sa jupe balançant un rythme presque musical dans le couloir. L'ambiance n'était pas hostile, au final.

Juste... étrangère.

À midi, tout le monde a disparu d'un coup. Le silence du bureau m'a englouti.

J'ai hésité à sortir manger, puis j'ai préféré rester. J'ai ouvert mon tupp, des pâtes froides au beurre, salées, évidemment, et j'ai lancé un fichier Excel pour faire semblant d'être absorbé.

Dehors, le reflet de la baie vitrée m'a renvoyé ma silhouette, minuscule, assise au centre d'un bureau trop grand. Je me suis vu, tête penchée, épaules voûtées.

Une image d'homme qui s'efface bien.

J'ai repoussé mon tupp.

J'ai pensé à la fac, au rire d'Aïcha, au bonbon à la fraise. J'ai imaginé qu'elle était sans doute en train de rire avec d'autres, déjà. Moi, j'étais ici, à calculer des chiffres qui n'avaient pas encore de sens.

L'après-midi a continué au ralenti. Des dossiers, des chiffres, des phrases banales.

À 17 h, j'ai fermé mon ordinateur. Les bureaux se vidaient déjà.

En descendant, j'ai recroisé Clara.

— T'as survécu à ta première journée ?

— A priori, oui.

— Parfait. Si t'as besoin de conseils, viens me voir. Mais pas pour bosser, hein. Pour les gâteaux du distributeur.

— Noté.

J'ai souri, sincèrement cette fois. Puis je suis sorti.

Dehors, la lumière de fin d'après-midi tombait sur les vitres. Chaque façade renvoyait un morceau du ciel. Je me suis revu dedans, encore.

Même posture, même regard fuyant.

Mais il y avait cette différence minuscule : dans le reflet, j'étais en train d'avancer.

Peut-être que ça suffisait, pour aujourd'hui.

Le bus du retour était presque vide. J'ai pris la même place, côté fenêtre. Le goût de la fraise me revenait à la bouche, souvenir fantôme du bonbon. Le bus roulait dans la lumière rasante. Dehors, les vitrines devenaient des miroirs.

Chaque fois que je passais devant l'une d'elles, mon visage se dédoublait, se fondait, disparaissait.

C'était étrange, mais pas douloureux. Comme si j'étais encore en brouillon.

Le soir, dans mon studio, j'ai allumé la lampe de bureau. Les murs étaient nus, un peu trop blancs.

Pas de goûter aujourd'hui. Enfin, j'aurais pu, techniquement. Mais je n'en avais pas envie. Et puis j'avais déjà assez faim pour me faire un vrai repas.

Aujourd'hui, ce sera...

J'ai ouvert le frigo et je suis resté planté devant, à regarder son contenu comme si une idée brillante allait jaillir d'un yaourt nature.

Spoiler : non.

En fait, mon frigo ressemblait surtout à une fin de partie de Tetris culinaire.

Du lait, du sirop... et des restes. Il restait un bol de vieux riz, deux œufs, une courgette un peu molle et un sachet de fromage râpé à moitié vide.

Pas exactement le banquet du siècle.

Mais bon...

Avec suffisamment de faim, et un minimum d'imagination, on peut faire des miracles avec trois fois rien.

La recette du jour sera...

RIZ SAUTÉ CROUSTILLANT AUX OEUFS ET COURGETTES

Un plat parfait pour recycler du riz déjà cuit. Simple, rapide et étonnamment savoureux, ce riz sauté mélange des ingrédients très basiques pour créer quelque chose de réconfortant, avec quelques morceaux croustillants et du fromage fondant.

Temps de préparation

10 minutes

Temps de cuisson

10 minutes

Ingrédients (pour 1 personnes)

1 bol de riz déjà cuit (froid)
2 œufs
1 courgette
1 citron
1 poignée de fromage râpé
1 cuillère à soupe d'huile ou de beurre
Sel
Poivre

(optionnel) 1 gousse d'ail ou un peu d'oignon
(optionnel) un filet de sauce soja ou une pincée de paprika

Préparation

Coupez la courgette en petits dés ou râpez-la grossièrement.

Dans une grande poêle, faites chauffer l'huile ou le beurre. Ajoutez la courgette et faites-la revenir pendant 3 à 4 minutes pour qu'elle commence à ramollir et perde un peu d'eau.

Ajoutez ensuite le riz froid dans la poêle. Séparez les grains avec une spatule et laissez-le cuire quelques minutes pour qu'il commence à dorer.

Faites un petit espace au centre de la poêle et cassez les œufs dedans.

Brouillez-les légèrement avant de les mélanger au riz.

Ajoutez le fromage râpé et mélangez. Laissez-le fondre et légèrement griller par endroits.

Hors du feu, ajoutez un peu de zeste de citron et quelques gouttes de jus.

Salez, poivrez et ajustez l'assaisonnement.

Astuce

Pour un résultat encore meilleur, laissez le riz cuire une minute ou deux sans le remuer afin de former une croûte croustillante au fond de la poêle.

Quand mon magnifique plat a été prêt, je me suis assis sans allumer la télé. Juste avec la lampe, le bruit lointain de la rue et cette fatigue un peu vide qui suit les journées où on a essayé d'être normal du mieux qu'on pouvait.

C'était bon.

Vraiment bon.

Digne d'un concours culinaire.

Et pour ce soir, c'était déjà exceptionnel.

J'ai pris ma douche. L'eau chaude a coulé sur ma peau, et mes épaules se sont enfin relâchées. Puis, face au miroir embué de la salle de bain, mon reflet s'est flouté jusqu'à devenir un petit fantôme.

Je l'ai essuyé du plat de la main, lentement.

Derrière la buée, mon visage n'est pas réapparu nettement.

C'était juste encore flou.

Évidemment.

En me glissant dans le lit, j'ai repensé à cette semaine. Aux rires dans l'amphi. À la main d'Aïcha qui avait posé le bonbon sur la table. À la façon dont elle m'avait dit :

« Tu mens mal. »

Je me suis souvenu de son regard, clair, sans jugement. Peut-être qu'il existait des gens qui ne cherchaient ni à réparer, ni à blesser.

Juste à voir.

Dans le silence, le bruit de la ville m'a bercé. Des voitures, un chien au loin, des pas dans le hall.

Le monde continuait, et moi avec. Pas en avant, pas encore, mais... plus tout à fait au bord.

J'ai fermé les yeux.

Et j'ai eu cette pensée minuscule, un peu stupide :

Peut-être que la prochaine fois, je pourrais lui dire oui.

Chapitre 3

Réunion commune

Le mail est arrivé à 9 h 12.

« Objet : Réunion interservices - Salle Concavenator »

Je l'ai relu trois fois avant de comprendre que j'étais vraiment invité.

Enfin... convoqué.

Le mot exact était convié, mais quand un directeur financier t'écrit, ce n'est jamais une invitation au sens chaleureux du terme. C'est plutôt une convocation polie.

J'ai regardé autour de moi, comme si quelqu'un allait lever la main pour dire que c'était une erreur.

Personne.

Clara tapait sur son clavier en mâchant un chewing-gum avec une concentration digne d'un chirurgien. Monsieur Delmas discutait au téléphone derrière la cloison vitrée de son bureau. Dans l'open space, le bruit des claviers ressemblait à une pluie régulière.

Personne ne semblait se demander pourquoi un alternant qui ne savait même pas encore où était la machine à café devait assister à une réunion interservices.

Je me suis penché vers Clara.

— Euh... excuse-moi.

Elle a levé les yeux.

— Oui, le p'tit nouveau ?

— C'est normal que je sois... invité à ça ?

Je lui ai montré le mail.

Elle a plissé les yeux, puis haussé les épaules.

— Oui. Enfin, je pense. Disons que Pascal aime bien que les gens comprennent comment tout fonctionne.

Elle a mâché son chewing-gum deux secondes de plus.

— Et puis c'est une bonne expérience. Tu verras des gens intéressants, et d'autres beaucoup moins.

Je n'ai pas su si c'était censé me rassurer.

J'ai rejoint la salle de réunion. Elle avait cette étrange forme qui donnait l'impression d'entrer dans quelque chose de vivant, ou du moins dans un endroit conçu pour autre chose que moi.

Une grande table rectangulaire occupait presque toute la longueur, et les chaises disposées de chaque côté dessinaient deux rangées nettes, parallèles.

C'était le genre d'endroit où chaque parole semblait devoir coûter quelque chose.

Quand je suis entré, j'ai eu immédiatement cette sensation familière : celle d'être en trop, comme si la pièce fonctionnait très bien sans moi.

J'ai tiré une chaise à l'extrémité de la table. Le bois a grincé plus fort que prévu.

Parfait.

Je venais d'annoncer ma présence au monde entier.

J'ai posé mon carnet devant moi pour avoir quelque chose à regarder si la panique décidait de revenir.

Et elle n'a pas tardé.

Monsieur Delmas est entré juste après.

— Ah, Elliott. Bien.

Il s'est installé en bout de table avec l'aisance de quelqu'un qui a déjà fait ce genre de réunion environ mille fois.

— Ça va ?

— Oui, monsieur.

— Parfait.

Il a ouvert son ordinateur.

— Aujourd'hui, on fait simple. Présentation rapide des chiffres du trimestre et coordination avec les autres services.

Simple.

Bien sûr.

Les mots présentation et coordination m'ont donné envie de m'évaporer dans le parquet.

La porte s'est ouverte une nouvelle fois. Les talons ont précédé la personne. Un bruit sec, régulier, sûr de lui.

Quand j'ai levé les yeux, j'ai compris.

Lyralda.

Je ne savais pas encore grand-chose d'elle. Juste ce que j'avais aperçu en la croisant dans le couloir : une posture droite, un regard direct, et une manière de marcher qui donnait l'impression qu'elle savait exactement où elle allait.

Aujourd'hui, elle portait un tailleur sombre et une chemise claire. Ses cheveux étaient attachés en queue haute, parfaitement lisse.

Elle s'est arrêtée près de la table.

Son regard a balayé la pièce une seconde.

Quand il est passé sur moi, il s'est arrêté à peine un battement de cœur.

Pas plus.

— Bonjour.

Sa voix était calme, nette.

Elle s'est assise deux sièges plus loin.

Et soudain, la pièce a semblé un peu plus petite.

La troisième arrivée a été... différente.

— Ooh ! On a un public aujourd'hui ?

La voix était douce, presque amusée.

J'ai tourné la tête.

Jade.

Je l'avais aperçue une fois dans le couloir, mais de près, c'était... autre chose.

Cheveux ondulés, maquillage impeccable, robe ajustée, parfum sucré flottant légèrement dans l'air. Elle s'est installée en face de moi avec un demi-sourire qui ressemblait à une question permanente.

Puis elle m'a regardé. Pas méchamment.

Mais comme si elle essayait de comprendre quel genre d'objet j'étais.

— C'est ton nouvel alternant ? a-t-elle demandé à Monsieur Delmas.

— Oui.

Elle a croisé les bras avant de me fixer.

Un peu plus longtemps que nécessaire.

Pas méchamment.

Plutôt comme si elle attendait de voir ce que j'allais faire.

La porte s'est ouverte une quatrième fois.

— Bon alors, qui a déjà décidé de ruiner ma journée ?

L'homme qui est entré semblait porter l'énergie d'une soirée entière dans un costume trois pièces. Grand, élégant, sourire facile.

Il a posé un regard rapide sur la table.

— Pascal.

— Mehdi.

Ils se sont serré la main.
Puis son regard est tombé sur moi.
— Waa.
Il a penché la tête.
— Et ça ? C'est quoi ?
Je me suis redressé.
— Eliott... Bellamy.
— Enchanté, Eliott !
Il m'a serré la main avec une chaleur surprenante.
— Mehdi Khellaf. Directeur commercial depuis huit ans. Accessoirement, la personne censée expliquer pourquoi les commerciaux font toujours n'importe quoi.
Jade a levé les yeux au ciel.
— C'est ton discours officiel maintenant ?
— Non, mon discours officiel est beaucoup plus... dramatique.
Il s'est assis.
— Mais je le réserve pour quand les chiffres sont vraiment mauvais.
La réunion a commencé. Monsieur Delmas a projeté un tableau Excel sur l'écran. Des colonnes. Des chiffres. Des pourcentages.
J'ai essayé de suivre.
Vraiment.
Mais très vite, les lignes ont commencé à se mélanger dans ma tête.
Monsieur Delmas parlait de marges. Mehdi évoquait des contrats. Jade commentait certaines ventes. Lyralda intervenait parfois sur des clauses juridiques. Tout le monde semblait comprendre.
Moi, j'étais en train de regarder mon carnet comme si j'espérais que les chiffres allaient finir par se traduire en français.
Je notais des mots.
« variation »
« budget »
« anomalie »
« défaillance »
Aucune idée de ce que ça voulait dire dans ce contexte précis.
Je sentais la chaleur monter dans mon cou. C'était exactement le genre de moment où mon cerveau décide de me rappeler que je suis probablement une erreur administrative.
Et puis Jade a parlé.
Elle regardait l'écran.
Puis elle a regardé Monsieur Delmas.
Puis elle a regardé... moi.
Son sourire a légèrement changé.
— Franchement...
Pause.
— C'est pas un peu tôt pour confier ça à un stagiaire ?
Le mot est tombé dans la pièce comme un verre qu'on laisse échapper sur un carrelage.
Stagiaire ? Moi ??
Je me suis figé.
Personne n'a parlé pendant une seconde.
Une seconde très longue.

Mon premier réflexe a été de regarder mon carnet, comme si j'étais soudain devenu passionné par le mot « variation ».

J'ai senti son regard rester posé sur moi.

Pas insistant, juste... présent.

Et puis une autre voix a parlé.

Calme, mais claire.

— Mieux vaut quelqu'un qui apprend...

J'ai levé les yeux.

Lyralda.

Elle regardait Jade.

Puis, très brièvement... moi.

Comme pour vérifier quelque chose.

— ... qu'une commerciale qui ne sais pas lire.

Ah.

Silence.

Total.

Même les ventilateurs de l'écran semblaient s'être arrêtés.

Jade a cligné des yeux.

— Pardon ??

Lyralda n'a pas bougé.

— Le contrat de la semaine dernière. Tu l'as signé avant de vérifier les clauses.

Jade a ouvert la bouche.

— C'était...

— Une erreur.

Sa voix n'avait pas changé.

— Ça arrive. Mais évite de donner des leçons tant que tu en fais.

La tension dans la pièce était devenue... presque solide.

Je me suis dit que si quelqu'un posait une allumette sur la table, tout pouvait exploser.

J'ai regardé mon reflet dans la vitre derrière Monsieur Delmas. Je ressemblais exactement à quelqu'un qui voulait disparaître sous la table.

Et puis Mehdi a levé les mains.

— Bon.

Il a soupiré théâtralement.

— Si vous commencez déjà, je vous préviens : je prends un billet pour la Thaïlande.

Tout le monde s'est tourné vers lui.

— Sérieusement, j'ouvre un stand de noix de coco sur la plage et je vous envoie des cartes postales.

Il s'est tourné vers moi.

— Elliott, tu veux venir ? On cherche quelqu'un pour tenir la caisse.

— Euh... j'aime pas la caisse.

— Pas grave, vu l'ambiance ici, c'est clairement l'option la plus saine. On va bien se marrer.

Un rire nerveux a traversé la pièce.

Même Monsieur Delmas a esquissé un sourire.

La tension a baissé d'un cran.

J'ai respiré. Juste un peu.

Le silence qui a suivi la blague de Mehdi était plus respirable. Pas vraiment détendu, mais respirable. Comme quand une fenêtre s'ouvre dans une pièce trop chaude.

Jade a lâché un petit rire.

Pas un rire franc. Plutôt celui de quelqu'un qui décide de remettre la conversation dans sa poche.

— Très drôle, Mehdi.

Elle a réajusté une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Mais je maintiens. Confier ce genre de chiffres à quelqu'un qui vient d'arriver... c'est un peu optimiste.

Elle a tapoté la table du bout de l'ongle.

— Sans vouloir vexer le... stagiaire.

Je me suis concentré très fort sur mon stylo.

C'était fascinant, un stylo.

Objet simple. Ne parle pas. Ne se trompe pas. Ne transpire pas quand on le regarde.

J'aurais aimé être un stylo.

Monsieur Delmas a refermé son ordinateur d'un geste calme.

— Elliott est là pour apprendre.

Sa voix n'était pas dure.

Mais elle avait ce ton très particulier des gens qui ne négocient pas.

— Et il apprendra plus vite en voyant comment les choses fonctionnent.

Jade a haussé une épaule.

— Si tu le dis.

Elle s'est penchée en arrière sur sa chaise.

Son regard a glissé vers moi une seconde.

Pas hostile.

Mais... curieuse ?

Comme si elle testait la solidité d'un objet fragile.

Je me suis senti soudain très conscient de ma taille, de mes épaules trop étroites, de mes mains posées trop sagement sur le carnet.

La réunion a repris. Les chiffres ont recommencé à défiler sur l'écran.

Je notais des bouts. Des mots isolés. Des choses que je comprenais à moitié. Lyralda, elle, parlait peu, mais quand elle parlait, la pièce se réorganisait autour de sa voix, pourtant pas plus forte que les autres.

Elle corrigeait une formulation, rappelait une clause, posait une question simple qui obligeait tout le monde à vérifier.

J'essayais de suivre.

Vraiment.

Mais parfois, je me perdais.

Alors je regardais mes notes, ou la table.

Lyralda, elle, ne bougeait presque pas. Elle restait droite, les mains posées sur la table, le regard fixé sur celui qui parlait.

Elle avait l'air... solide.

Et j'ai eu cette impression étrange... qu'elle avait remarqué que je ne l'étais pas.

Je ne sais pas comment expliquer autrement.

Solide, comme une personne qui n'a pas peur d'exister dans une pièce.

Moi, j'avais l'air flou, comme si la lumière ne savait pas trop quoi faire de moi.

— Elliott ?

J'ai sursauté. Tout le monde me regardait.

Mon cerveau a mis une seconde à redémarrer.

— Oui ?

C'était Monsieur Delmas.

— Tu as suivi la partie sur les rapprochements ?

J'ai senti mon cœur faire un petit saut périlleux.

— Évidemment.

Ce n'était pas un mensonge total.

J'avais suivi... les mots. Pas forcément leur sens exact. Mais j'avais suivi.

Monsieur Delmas a hoché la tête.

— Bien.

Il s'est tourné vers Mehdi.

— Donc, si on résume...

La conversation est repartie.

Mais la chaleur dans mon cou est restée.

Vers la fin de la réunion, Jade a recommencé. Pas frontalement. Plus subtilement.

— De toute façon, on verra bien.

Elle a croisé les bras.

— Si le stagiaire tient le choc.

Elle m'a regardé avec ce demi-sourire.

— La compta, c'est pas toujours très... tendre.

Je ne savais pas quoi répondre.

Heureusement, quelqu'un d'autre a parlé avant moi.

— Jade...

La voix de Lyralda était calme.

Mais différente de tout à l'heure.

— Tu peux arrêter deux minutes, s'il te plaît ?

Jade a levé un sourcil.

— Arrêter quoi ?

— De tester le nouveau.

Silence.

Mehdi observait la scène avec un intérêt beaucoup trop visible pour être innocent.

— C'est un alternant et il vient d'arriver. Pas un punching-ball. Ni un stagiaire.

Jade a soutenu son regard.

Une seconde.

Deux.

Puis elle a soupiré.

— Très bien, madame.

Elle a levé les mains.

— Je me tais.

Mehdi a murmuré, assez fort pour être entendu :

— Miracle économique.

Je crois que Monsieur Delmas a failli rire.

La réunion s'est terminée dix minutes plus tard. Les ordinateurs se sont refermés. Les chaises ont glissé sur le sol. L'électricité étrange de la pièce s'est dissipée doucement.

Mehdi s'est levé.

— Bon.

Il a regardé la table.

— Personne n'est mort. C'est déjà une réussite.

Il a tapé l'épaule de Monsieur Delmas.

— On déjeune un de ces jours.
Puis il s'est tourné vers moi.
— Eliott.
J'ai levé les yeux.
— Si un jour tu veux vraiment quitter la compta pour vendre des noix de coco, appelle-moi.
— D'accord.
— Je suis très sérieux.
Il m'a fait un clin d'œil, puis il est sorti.
Jade s'est levée à son tour, puis elle a récupéré son téléphone.
Avant de partir, elle s'est arrêtée derrière ma chaise.
— Ne le prends pas mal, Eliott.
Sa voix était plus douce.
Elle a prononcé mon prénom avec un soin un peu trop visible.
— C'est juste qu'ici... il faut avoir un peu de caractère, d'accord ?
Elle s'est penchée légèrement.
Son parfum était sucré.
— On se reparle dans la journée, Eliott.
Elle n'a pas attendu de réponse.
Puis elle est partie. Ses talons ont disparu dans le couloir.
Il ne restait plus que Monsieur Delmas, Lyralda et moi.
Je rangeais mon carnet lentement, comme si ça allait me rendre invisible.
Lyralda s'est levée avant de jeter un dernier regard vers la table.
Puis vers moi.
Ses yeux étaient difficiles à lire.
— Bonne journée Eliott.
Le même ton que tout à l'heure.
Calme. Propre. Presque trop appliqué.
— Bonne journée, Lyralda.
Elle est sortie.
La porte s'est refermée derrière elle.
Monsieur Delmas a attendu une seconde, puis a soupiré.
— Bon.
Il a fermé son ordinateur.
— Tu as survécu.
Je crois que j'ai souri.
— Oui.
— Première réunion ?
— Oui.
Il a hoché la tête.
— Ça s'est vu.
Il s'est levé.
— Ne t'inquiète pas trop.
Il a posé une main rapide sur mon épaule.
— Elles sont comme chien et chat. Ça fait cinq ans que ça dure.
— Elles sont toujours comme ça ?
Monsieur Delmas a réfléchi une seconde.
Puis il a souri.
— Non.
Pause.

— Parfois c'est pire.
Je crois que j'ai ri.
Un vrai rire, cette fois.
— Allez, retourne bosser.
Il a ouvert la porte.
— Et ne fais pas attention aux piques.
Il m'a regardé une seconde de plus.
— Tu verras. Elles ont toutes les deux un sacré caractère.
Puis il est sorti.
Je suis resté seul dans la salle quelques secondes avant de sortir mon téléphone.
Je me suis regardé.
Toujours ce même visage un peu trop sérieux.
Mais quelque chose avait changé. Pas grand-chose. Juste un détail.
Dans le reflet, j'avais l'air... un peu plus accroché que je ne voulais l'admettre.
Jade était agaçante. Vraiment.
Et pourtant... je n'étais pas totalement sûr d'avoir envie qu'elle arrête.
Lyralda était froide. Claire. Presque tranchante.
Et pourtant... c'était elle que j'avais regardée quand la pièce était devenue trop lourde.
Je ne savais pas vraiment ce que ça disait de moi.
Mais je sentais déjà que ça allait être compliqué.

Chapitre 4

Travail en groupe.

Les travaux de groupe commencent toujours par une phrase très simple.

Une phrase qui n'a l'air de rien. Une phrase administrative, souvent pleine de bonne volonté, et qui finit généralement par compliquer beaucoup trop de choses.

— Aujourd'hui, vous allez faire un exercice inter-filières. Pour travailler votre adaptabilité.

Je n'aimais déjà pas ce mot.

Adaptabilité.

Ça sonnait comme une manière élégante de dire : vous allez devoir parler à des gens.

Il a continué :

— Vous serez en groupes mixtes. Deux étudiants de CCA, et vous travaillerez avec un étudiant de marketing, un de la filière ressources humaines et un de commerce.

Un murmure a traversé l'amphi.

Le professeur a ajouté :

— C'est exactement comme en entreprise ! Vous ne travaillez jamais qu'avec des financiers, vous avez déjà débuté votre rentrée en entreprise, non ?

Aïcha s'est tournée vers moi.

— Si on est ensemble, ça va être drôle.

— Tu es optimiste.

— Toujours.

Elle avait ce sourire qui donne l'impression que tout va bien se passer. Pas parce que la situation est simple, mais parce qu'elle a décidé que ce serait le cas.

Le professeur a commencé à distribuer les groupes.

Quand il a lu nos noms, Aïcha a levé la main.

— Présente !

Puis elle m'a regardé.

— On est ensemble.

Je crois que mon cœur a fait un petit mouvement stupide.

— Oui.

Elle a attrapé son sac.

— Allez, viens.

On a changé de salle pour le TD. Les tables étaient collées en rectangle. Des groupes se formaient, des chaises glissaient, des voix s'entremêlaient.

Le nôtre était au fond, près d'une fenêtre.

Il y avait déjà trois personnes.

Un garçon avec une chemise ouverte sur un t-shirt blanc, les cheveux coiffés comme quelqu'un qui sait exactement comment ils doivent tomber. À côté de lui, une fille brune au sourire très assuré. Et un autre garçon, un peu plus calme, qui faisait tourner un stylo entre ses doigts.

Aïcha s'est illuminée.

— Ah ! Vous êtes là.

La fille brune s'est levée.

— Aïcha !

Elles se sont fait une petite accolade rapide.

— Ça fait longtemps.

— Trois jours.

— C'est long.

Le garçon à la chemise a ri.

— Elle exagère toujours.

Aïcha s'est tournée vers moi.

— Eliott, je te présente Sarah.

Sarah m'a serré la main.

— Salut Eliott, je suis en RH.

— Eliott.

— Finance comme Aïcha ?

— Oui.

Le garçon à la chemise a ajouté :

— Karim. Commerce.

Poignée de main énergique.

— Et lui, c'est Lucas, marketing.

Lucas a levé la main.

— Salut.

Tout ça s'est passé très vite.

Aïcha parlait avec eux comme si elle les voyait tous les jours.

— Vous êtes ensemble depuis le début du semestre ?

— Oui, a dit Sarah. On survit.

Karim a pointé Eliott du menton.

— Et c'est ton acolyte ?

Aïcha a souri.

— Oui !

— Vous travaillez ensemble souvent ?

— On essaie.

Je ne savais pas si c'était une blague.

Karim a tiré une chaise.

— Bon, installez-vous.

Je me suis assis.

La conversation continuait autour de moi, rapide, facile, comme une radio déjà allumée depuis longtemps.

Aïcha riait. Elle riait beaucoup. Je ne l'avais pas encore vue comme ça.

Pas avec moi.

Avec moi, elle riait aussi. Mais plus doucement.

Là, c'était différent.

Plus grand. Plus bruyant. Plus... naturel ?

Je me suis demandé si c'était moi qui la rendais plus calme. Ou eux qui la rendaient plus vivante.

Le professeur a distribué l'exercice.

— Vous devez analyser la situation d'une entreprise fictive et proposer une stratégie complète adaptée aux difficultés que vous identifiez. Finance, marketing, RH et commerce.

Karim a attrapé la feuille.

— Bon. On se répartit les rôles.

Il a regardé Aïcha et moi.

— Vous deux, les chiffres.

Aïcha a levé les mains.

— On accepte cette lourde responsabilité.

Karim a ri.

— J'espère.
Sarah s'est penchée vers moi.
— Tu es du genre silencieux ou c'est juste aujourd'hui ?
Je crois que j'ai cligné des yeux.
— Un peu des deux.
Karim a ajouté :
— Il parle, quand même ?
Aïcha a donné un petit coup de coude dans la table.
— Oui, il parle. Parfois.
Tout le monde a ri. Moi aussi. Un peu.
Je ne savais pas exactement pourquoi.
Lucas feuilletait les pages.
— Bon, on a trois heures.
Karim s'est adossé.
— Large.
Sarah a regardé Aïcha.
— Vous sortez ensemble ?
Le silence a duré une seconde.
Aïcha a ri.
— Quoi ?
— Je demande.
— Non, pourquoi ?
Elle a pointé vers moi.
— C'est mon camarade.
Karim a ajouté :
— Ah.
Il m'a regardé.
Je ne savais pas pourquoi, avant d'essayer de répondre.
— Oui.
Puis les discussions ont repris.
Marketing. Budget. Recrutement.
Je prenais des notes.
Parfois, quelqu'un parlait très vite.
Parfois, tout le monde parlait en même temps.
Je me sentais un peu comme quelqu'un assis à une table où le jeu a commencé avant son arrivée.
Mon téléphone a vibré. Un message.
Jade ?
Elle m'avait demandé mon numéro, mais je ne pensais pas qu'elle m'écritait.
« Jade : Alors le petit financier, comment la fac ? Tu t'ennuies ? »
J'ai regardé autour. Personne ne faisait attention.
« Eliott : TD inter-filière »
« Jade : Ça explique pk tu me réponds, enfin non, aide-les un peu »
« Eliott : Je les aide, mais c'est pas évident »
« Jade : T'es avec des petits rigolos ? Ça m'a pas manqué la fac »
« Eliott : J'ai hâte que ça me manque... »
« Jade : Donne les détails »
« Eliott : Ils parlent vite. »
« Jade : Y a des jolies filles ? Dragage mon grand, ça va t'occuper »
« Eliott : ... »

« Jade : Tu es toujours vivant ? »

« Eliott : Je suis à la fac pour travailler, et je dois m'y mettre »

« Jade : Bonne chance monsieur le stagiaire, oublie pas de profiter, et note-moi les ragots hein »

Je crois que j'ai souri.

J'ai levé les yeux. Karim expliquait quelque chose à Lucas en dessinant un schéma sur la feuille. Aïcha parlait avec Sarah. Elle avait posé le coude sur la table. Elle riait encore.

Je ne savais pas si je faisais vraiment partie de la conversation.

— On fait une pause ? a dit Karim au bout d'un moment.

Sarah a approuvé.

— Yes.

Aïcha s'est tournée vers moi.

— On sort ?

— D'accord.

On a traversé le bâtiment.

La cour était pleine d'étudiants.

Le soleil faisait cette lumière de milieu d'après-midi qui donne l'impression que la journée a déjà vécu quelque chose.

— Ça va ? a demandé Aïcha.

— Oui.

— Tu mens.

Je crois que j'ai ri.

— Peut-être.

Elle a haussé les épaules.

— Ils sont bruyants.

— Un peu.

— Mais ils sont gentils.

— Je n'en doute pas.

Elle m'a regardé une seconde.

— Tu sais, ils posent des questions à tout le monde.

— J' imagine.

On a aperçu Nawal et Youssef près d'un banc.

— Hé ! a dit Aïcha.

Nawal a levé la main.

— Survivants du TD ?

— À peine.

On a discuté quelques minutes.

Des choses simples.

— Vous êtes avec qui ?

— Des gens qu'on connaît vaguement.

— Bon courage.

Youssef a regardé Eliott.

— Ils sont chiantes ?

— Non, ça va, on essaye de finir vite.

Il a hoché la tête.

— Bonne stratégie.

Aïcha s'est appuyée contre le mur à côté de moi.

Très près. Pas exprès. Ou peut-être un peu.

Je pouvais sentir son épaule contre la mienne.

— On devrait retourner travailler, a dit Nawal.

— Ah oui... vivement la fin.

Ils sont partis.

Le silence est resté quelques secondes.

Aïcha m'a regardé.

— Tu es très calme aujourd'hui.

— C'est mon mode normal.

— Si tu le dis...

Elle s'est rapprochée encore un peu.

— Mais on se connaît à force.

Cette phrase m'a fait quelque chose d'étrange dans la poitrine.

Puis quelqu'un a crié dans la cour.

— Aïcha !

Karim.

— On reprend !

Elle a levé les yeux au ciel.

— On arrive !

On est retournés dans la salle. Le groupe était déjà reparti dans les discussions. Karim parlait de stratégie commerciale, Sarah notait des choses et Lucas faisait des calculs marketing.

Je me suis replongé dans les chiffres.

À un moment, Karim a dit :

— Hé, Aïcha, ton partenaire financier ne dit toujours rien.

Elle a répondu :

— Il réfléchit.

Karim a ri.

— Intensément ?

— C'est des chiffres, pas un blabla pour faire joli.

Je ne savais pas si c'était une défense ou une blague.

Probablement les deux.

Le travail a continué.

Puis une deuxième pause s'est installée presque naturellement.

Sarah est sortie téléphoner. Karim, lui, est parti chercher un café, et Lucas discutait avec un autre groupe.

Aïcha s'est tournée vers moi.

— Viens.

— Où ?

— Viens.

On a quitté la salle.

Le bâtiment était plus calme de ce côté.

Aïcha s'est arrêtée devant un distributeur.

Elle a glissé des pièces.

La machine a commencé à faire ce bruit très sérieux des boissons instantanées, puis elle m'a tendu le gobelet.

— Tiens, cadeau.

— Merci.

— C'est un investissement social.

— J'en suis honoré.

Elle a souri.

Puis le silence est revenu.

On était seuls dans le couloir.

Le genre de silence qui n'est pas vide.

Elle s'est appuyée contre le mur en face de moi.

— Tu n'aimes pas trop ce genre de groupe.

Ce n'était pas une question.

— Pas vraiment.

— Je sais.

Elle a regardé son gobelet.

— Ils sont parfois un peu... beaucoup.

— Oui.

— Mais ils ne sont pas méchants.

— Je sais.

Elle a relevé les yeux vers moi.

— Tu sais, je ne me moque pas de toi.

— Je sais.

C'était vrai.

Et pourtant, quelque chose avait piqué un peu.

Mais là, dans ce couloir calme, c'était plus facile d'oublier.

Elle s'est approchée d'un pas très simple, très naturel.

— Je suis contente que tu sois venu dans mon groupe.

— On était déjà dans le même.

— Pas tort...

Elle a levé son gobelet.

— Mais quand même.

Nos mains se sont effleurées.

C'était idiot. Mais mon cœur a accéléré.

Elle a remarqué.

Je crois.

Parce qu'elle a souri...

Pas le grand sourire de tout à l'heure.

Un plus petit. Plus proche. Plus intime.

— Tu vois, a-t-elle dit.

— Quoi ?

— On s'en sort bien.

J'ai regardé mon gobelet.

Puis elle.

Puis le couloir.

— Oui.

Et pendant une seconde, tout semblait simple.

Je me suis dit que j'avais peut-être imaginé certaines choses dans la salle. Que les remarques n'étaient pas si graves. Que les gens étaient juste bruyants. Que c'était peut-être moi le problème.

Et étrangement, cette idée ne me faisait pas si mal.

Parce que malgré tout ça... avec Aïcha, ça se passait bien.

Chapitre 5

Scènes de bureau

Le problème avec Excel, c'est qu'il ne panique jamais.

Moi, si.

La feuille devant moi était pleine de chiffres parfaitement alignés, comme une armée miniature prête à marcher sur mon cerveau.

Colonnes, lignes, totaux, formules mystérieuses.

J'avais l'impression d'être devant un puzzle conçu par quelqu'un qui détestait profondément les humains.

J'ai relu la même ligne pour la cinquième fois.

Toujours incompréhensible.

Je savais que la logique existait. Les gens autour de moi avaient l'air de très bien la comprendre. Mais dans ma tête, les chiffres faisaient un bruit étrange, comme des billes qu'on secoue dans un bocal.

J'ai tenté une formule.

Excel m'a répondu #VALEUR!

Je l'ai regardé quelques secondes.

— D'accord.

Je ne sais pas pourquoi j'ai parlé à l'écran. Peut-être parce que c'était la seule chose dans la pièce qui ne risquait pas de me juger.

Dans l'open space, les claviers tapaient avec une régularité presque musicale, des murmures passaient entre les bureaux et une machine à café a sifflé au loin. Tout le monde semblait savoir ce qu'il faisait.

Moi, j'étais coincé entre deux colonnes qui refusaient de s'additionner.

J'ai jeté un coup d'œil discret autour de moi.

Clara discutait avec quelqu'un près de la photocopieuse. Ou bien avec la photocopieuse elle-même, j'ai du mal à voir.

Monsieur Delmas était enfermé dans son bureau.

Les autres comptables travaillaient avec cette concentration tranquille des gens qui ont déjà survécu à plusieurs bilans.

Personne ne faisait attention à moi.

Et pourtant, j'avais l'impression d'être un imposteur assis sur une chaise ergonomique beaucoup trop confortable pour lui.

J'ai replongé dans le fichier.

Peut-être que si je regardais les chiffres assez longtemps, ils finiraient par se transformer en mots.

Dix minutes plus tard, je n'avais toujours pas compris pourquoi une cellule refusait obstinément de se comporter correctement.

Je me suis frotté les yeux avant de soupirer.

Puis j'ai essayé une autre formule.

Excel a répondu par #REF!

— Super.

J'ai posé les mains sur le clavier.

Il y avait peut-être une vidéo quelque part sur internet. Quelqu'un avait sûrement déjà vécu ce moment précis : un alternant perdu dans un fichier comptable beaucoup trop grand pour lui.

Je commençais à taper « Excel rapprochement bancaire erreur » dans la barre de recherche quand une voix a parlé derrière moi :

— T'es sûr que taper des choses aléatoirement va t'aider ?

J'ai sursauté.

Vraiment.

Le genre de petit sursaut ridicule qu'on essaie immédiatement de transformer en mouvement naturel.

Je me suis retourné.

Lyralda était debout derrière mon bureau.

Je ne l'avais pas entendue arriver.

Elle avait les bras croisés et un sourire discret, presque moqueur, au coin des lèvres. Le genre de sourire qui ne dit pas vraiment tu fais n'importe quoi, mais qui le pense avec une certaine élégance.

— Euh...

J'ai regardé mon écran.

— J'y ai pensé.

Elle s'est penchée légèrement vers l'écran. Ses cheveux effleuraient presque mon épaule, et je me suis immédiatement senti beaucoup trop conscient de la distance exacte entre nous pour quelqu'un censé simplement rater une formule Excel.

— Tu fais quoi exactement ?

— Je... rapproche les écritures.

Je crois que ça sonnait un peu comme une confession.

Elle a regardé la feuille Excel. Ses yeux ont parcouru les colonnes avec une rapidité déconcertante.

Puis elle a pointé une cellule.

— Là.

J'ai cligné des yeux.

— Pardon ?

— Ta formule.

Elle a tapoté l'écran du doigt.

— Elle prend la mauvaise colonne.

Je me suis penché à mon tour.

Effectivement.

La colonne F.

Pas la G.

— Ah.

— C'est un piège classique.

Elle s'est redressée.

— Excel adore ça.

Je crois que j'ai souri malgré moi.

— Merci.

Elle a haussé une épaule.

— De rien Eliott.

Puis elle a ajouté, avec ce même demi-sourire :

— Mais la chaîne reste une option solide.

J'ai ouvert la bouche.

Je ne savais pas quoi répondre.

Elle s'est appuyée légèrement contre le bord du bureau, comme si elle avait décidé que ma mine du matin méritait encore deux minutes de son temps.

— C'est ton premier rapprochement ?

— Oui.

— Normal alors.

Elle observait toujours l'écran.

— La compta, c'est surtout beaucoup de petits trucs qui paraissent logiques quand quelqu'un te les explique.

Pause.

— Et complètement absurdes quand t'es seul devant le fichier.

— Ça explique beaucoup de choses. Vous avez l'air de vous y connaître en compta.

Elle a laissé échapper un petit souffle qui ressemblait presque à un rire.

— On va dire que oui. Tu sais quoi ?

Elle s'est penchée à nouveau et a modifié la formule en deux clics rapides.

La cellule s'est remplie.

Les chiffres se sont alignés.

Magie.

— Voilà.

Je l'ai regardée.

— Merci.

— De rien, Eliott.

Elle m'a observé une seconde.

Pas comme Jade. Pas comme quelqu'un qui teste un objet.

Plutôt comme quelqu'un qui essaie de comprendre comment fonctionne un mécanisme étrange.

— Tu paniques vite, non ?

Je me suis redressé.

— Non.

Pause.

— Enfin... un peu.

Elle a haussé un sourcil.

— Ça s'est vu en réunion.

La chaleur est remontée immédiatement dans mon cou.

— Désolé.

— Pourquoi ?

Je l'ai regardée.

— Je sais pas.

Elle a réfléchi une seconde.

— Mauvaise habitude.

— Probablement.

Elle a hoché la tête.

Puis elle a regardé à nouveau mon écran.

— Continue comme ça.

Pause.

— Et évite de croire que tout le monde comprend les chiffres immédiatement.

— Vous, si.

Elle m'a lancé un regard amusé.

— Non.

Silence.

— Moi, j'ai juste appris à faire semblant plus vite.

Je crois que c'était la première fois que je la voyais sourire franchement.

Pas de quoi changer l'ordre du monde, mais assez pour adoucir quelque chose dans son visage.

Je me suis replongé dans le fichier.

Les chiffres semblaient soudain un peu moins hostiles.

Peut-être parce que quelqu'un venait de confirmer que ce n'était pas uniquement moi.

Lyralda était toujours derrière moi.

Je pouvais sentir sa présence, calme, attentive.

Pas envahissante. Juste... là.

Et c'était étrange comme le simple fait de savoir qu'elle était encore là rendait tout un peu moins difficile.

Elle a observé mon écran encore quelques secondes.

Puis elle a dit :

— Bon.

Je me suis tourné vers elle.

— Je te laisse.

Elle s'est redressée.

— Sinon tu ne vas jamais apprendre.

— D'accord.

Elle a fait quelques pas.

Puis elle s'est arrêtée.

— Elliott.

— Oui ?

— Si tu bloques vraiment...

Elle a désigné le couloir derrière elle.

— Mon bureau est là-bas.

Pause.

— Mais évite d'arriver avec un fichier complètement cassé.

Je crois que j'ai ri.

— Je ferai de mon mieux.

— Parfait.

Elle est repartie vers son bureau.

Je l'ai regardée s'éloigner avec sa démarche toujours aussi assurée.

Dans la vitre en face de moi, mon reflet me regardait toujours.

Même chemise. Même posture.

Mais quelque chose avait changé.

J'avais l'air... un peu moins perdu. Et plutôt content.

Je me suis replongé dans Excel.

Pendant quelques minutes, les chiffres ont commencé à faire un peu plus de sens, jusqu'à ce que mon ordinateur fasse un petit ding.

« Objet : RE : rapprochements »

Mon estomac s'est légèrement contracté.

J'ai ouvert le message.

« Fais-moi pas perdre mon temps avec ça, c'est ton travail »

Je suis resté immobile.

Le curseur clignotait au milieu de l'écran.

Une seconde.

Deux secondes.

Je l'ai relu.

Puis une deuxième fois.

Comme si, entre-temps, les mots allaient se réorganiser tout seuls pour devenir aimables.

Ils n'ont pas fait cet effort.

Fais-moi pas perdre mon temps...

Le plus impressionnant, dans ce genre de phrase, c'est sa capacité à faire du bruit sans émettre un son.

Tout le bureau continuait à tourner normalement autour de moi. Les claviers tapaient, une chaise roulait quelque part, Clara riait au loin avec quelqu'un, d'un rire léger, sans drame, sans Excel. Même le distributeur d'eau a glouglouté comme si de rien n'était.

Et moi, au milieu de tout ça, j'avais l'impression qu'on venait de me verser un verre d'eau froide sur le ventre.

J'ai regardé l'expéditeur, au cas où.

« Jade Delphine »

Oui, bon.

Le mystère n'allait pas durer très longtemps.

Mon premier réflexe a été de vérifier le fichier.

Peut-être qu'elle avait raison.

Peut-être que j'avais vraiment raté quelque chose.

Peut-être que j'avais envoyé un document absurde, avec des formules qui pointaient vers une autre dimension.

J'ai rouvert les pièces jointes.

Ligne par ligne. Colonne par colonne.

Mes yeux glissaient sur les chiffres sans les lire vraiment. Je sentais déjà la panique revenir, cette montée rapide, bête, qui te fait croire que tout ce que tu touches est en train de brûler alors qu'en vrai il n'y a qu'un mail de travers.

Mais mon cerveau n'a jamais été très fort pour doser.

J'ai cliqué sur le message précédent dans le fil.

Un simple échange technique, une histoire d'écart entre deux montants, rien d'apocalyptique.

J'avais demandé une précision. Poliment.

Avec un « bonjour » et un « merci d'avance », comme quelqu'un qui essaye de mériter l'oxygène qu'il consomme.

Sa réponse, elle, n'avait visiblement pas besoin de politesse pour respirer.

Je me suis passé une main sur le visage.

J'ai baissé les yeux.

Pas maintenant. Pas pour un mail.

J'ai essayé de taper une réponse.

« Bonjour Jade, je voulais simplement... »

J'ai effacé.

Trop mou.

J'ai recommencé.

« Bonjour, je ne pense pas avoir... »

J'ai encore effacé.

Trop défensif.

J'ai fini par laisser le curseur clignoter dans le vide avant de me lever pour aller chercher un verre d'eau.

Parfois, bouger donne l'impression qu'on agit sur le problème. Même quand on ne fait que déplacer son corps paniqué vers une fontaine.

L'open space était calme, dans cette espèce de torpeur de fin de matinée où les gens parlent moins et soupirent davantage. Clara n'était plus là. Le couloir vers le service juridique était presque vide.

En passant devant la baie vitrée, j'ai aperçu mon reflet superposé au bureau derrière.

Pendant une seconde, j'avais l'air d'être déjà à ma place. Chemise, badge, verre à la main, silhouette dans un décor propre.

Si on regardait vite.

Très vite.

Avec un peu de gentillesse dans les yeux.

Puis le mail de Jade m'est revenu, et l'illusion s'est démontée comme un meuble mal vissé.

Je devrais peut-être juste aller lui demander, ou lui envoyer un message.

Enfin, je ne sais pas.

Je suis allé me servir de l'eau.

Froide.

Parfaite.

Ça n'a pas réglé grand-chose, mais j'ai au moins évité de répondre à son message sous le coup de la pression, ce qui est déjà une bonne chose.

Quand je me suis retourné, Lyralda était là.

Pas juste derrière moi, heureusement. J'aurais probablement renversé le verre sur la moquette.

Elle sortait de son bureau avec un dossier à la main.

Elle m'a regardé une seconde. Puis ses yeux ont glissé vers mon écran resté allumé sur mon bureau, visible d'ici en biais, avant de revenir vers moi.

— Tu as l'air d'un gars à qui on vient d'annoncer que son poisson rouge demandait le divorce.

J'ai eu un petit rire malgré moi.

— C'est précis.

— J'observe beaucoup.

Elle a fait quelques pas vers la fontaine, son dossier toujours contre elle, avant de se pencher légèrement pour être à ma hauteur.

— Qu'est-ce qu'il y a, Eliott ?

Je n'avais pas prévu de répondre honnêtement. Mon réflexe naturel, c'est plutôt : « rien, tout va bien, j'adore souffrir en silence ». Mais son ton n'appelait pas vraiment le mensonge. Ou plutôt, il le rendait inutile.

J'ai hésité.

— Jade m'a répondu.

— Ah.

Son ah contenait déjà beaucoup trop de compréhension pour un si petit son.

— Et ?

J'ai haussé une épaule.

— Disons qu'elle n'a pas trouvé ma question très enrichissante sur le plan humain.

Lyralda a attendu.

Je crois qu'elle savait que j'allais parler.

Parce que les gens comme moi, quand on commence, on finit souvent par tout dire d'un bloc, juste pour ne pas avoir à recommencer.

— Je lui ai demandé une précision sur un écart. J'ai dû mal formuler. Enfin, je sais pas. Peut-être que c'était évident. En tout cas, sa réponse était un peu...

Je me suis interrompu.

— Un peu quoi ?

Je l'ai regardée.

— Méchante... ?

Elle a presque souri.

— Méchante ? C'est mignon.

J'ai baissé les yeux sur mon verre.

Le pire, c'est que dit comme ça, dans sa bouche, j'avais presque l'air d'un enfant qui se plaint qu'on lui a mal parlé dans la cour.

— J'ai pas envie d'en faire un drame.

— Alors n'en fais pas un drame.

Je l'ai regardée à nouveau.

C'était dit simplement. Pas pour minimiser. Juste comme un fait.

— Elle est comme ça avec tout le monde ? j'ai demandé.

Lyralda a penché légèrement la tête.

— Non.

Petit silence.

— Avec certains, elle fait des efforts.

— Ah.

Je ne sais pas pourquoi sa réponse m'a piqué. Sans doute parce qu'elle voulait dire : donc pas avec moi. Ce qui n'était pas exactement une surprise, mais les surprises blessent même quand on les attend.

Lyralda a vu quelque chose passer sur mon visage, je crois. Elle a repris, plus posément :

— Ça ne veut pas dire que le problème vient de toi.

Je n'ai rien dit.

Parce que quand quelqu'un dit ça, une partie de mon cerveau répond toujours : c'est gentil, mais statistiquement, il y a quand même de fortes chances.

Elle a ajusté son dossier contre elle.

— Tu lui as envoyé quoi ?

— Une question sur une ligne de calcul.

— Et elle t'a répondu comme si tu avais insulté sa lignée ?

J'ai presque souri.

— Non, quand même.

Lyralda a soupiré. Pas fort. Ce n'était pas un soupir d'agacement contre moi, plutôt le soupir d'une femme qui voit un spectacle déjà vu.

— Montre-moi.

On est revenus à mon bureau.

Je me suis rassis un peu trop vite. Elle est restée debout derrière moi, comme tout à l'heure, sauf que cette fois, ce n'était pas Excel qui m'humiliait, c'était ma propre incapacité à encaisser un mail sans me dissoudre intérieurement.

J'ai ouvert la conversation.

Elle a lu.

Son visage n'a presque pas changé. C'est peut-être ça, sa force : elle ne surjoue rien.

— Classe, a-t-elle dit.

— C'est ironique ?

— À ton avis ?

J'ai regardé mes mains.

— Je vais répondre quoi ?

— Déjà, tu vas éviter de trembler comme ça.

Je me suis figé.

— Je tremble pas.

— Si.

Pause.

— Un peu.

Je me suis détesté pendant environ une seconde et demie.

Puis elle s'est penchée et a posé un doigt sur l'écran, juste sous le mail de Jade.

Le bout de son doigt était si près de ma main qu'il m'a fallu une énergie absurde pour continuer à respirer normalement.

— Réponse simple. Professionnelle. Pas d'excuses inutiles, pas de roman intérieur.

— Je fais pas de romans intérieurs.

Elle m'a lancé un regard de côté.

— Bien sûr que si.

J'ai fermé la bouche. Elle avait raison, ce qui était vexant mais pas surprenant.

— Écris.

J'ai posé les mains sur le clavier.

— Quoi ?

Elle a dicté, d'un ton neutre :

— Bonjour Jade,

J'ai tapé.

— Je te demandais simplement de confirmer l'origine de l'écart afin de corriger correctement le fichier.

J'ai tapé.

— Merci pour ton retour. Je m'en occupe.

J'ai relu.

C'était... sec, mais pas agressif, solide. Le genre de message qui tient debout sans béquilles émotionnelles.

— C'est tout ? j'ai demandé.

— Oui.

— Ça fait pas un peu froid ?

Elle a haussé une épaule.

— Pourquoi ? Elle t'a pas envoyé un poème non plus.

J'ai eu un rire bref.

Bref, mais réel.

— Envoie.

— Là ?

— Non, dans six mois, encadré dans ton salon.

J'ai cliqué sur envoyer.

Le mail est parti.

J'ai regardé l'écran comme si une explosion allait suivre.

Rien.

Le monde n'a pas bougé. Excel n'a pas pris feu. Monsieur Delmas n'est pas sorti de son bureau en hurlant. Clara n'a pas surgi d'un placard pour me dire que je venais de ruiner l'équilibre fragile de l'entreprise.

Juste... rien.

C'était presque vexant, tout ce cinéma intérieur pour si peu d'effets spéciaux.

Lyralda s'est redressée.

— Voilà.

— Voilà, j'ai répété.

— Tu survivras.

J'ai tourné légèrement la tête vers elle.

— Vous dites ça comme si vous en étiez sûre.

Elle a croisé les bras.

— Je suis juriste. Je suis payée pour envisager le pire.

— C'est rassurant.

— Et malgré ça, je te dis que tu survivras.

Petit silence.

Puis elle a ajouté :

— En plus, Jade aboie plus qu'elle ne mord.

J'ai pensé à son mail.

— J'espère qu'elle n'a pas accès à des chiens.

Lyralda a vraiment souri, cette fois. Très légèrement, mais assez pour changer tout son visage. C'était étrange, chez elle, le sourire.

Pas parce qu'il était rare au sens dramatique du terme.

Plutôt parce qu'il semblait toujours surgir d'un endroit qu'elle ne laissait pas facilement voir.

Et quand il apparaissait, j'avais l'impression bizarre d'avoir fait quelque chose de bien.

— Retourne à tes conneries de calculs, Eliott.

J'ai baissé les yeux sur l'écran.

— Oui, madame.

Elle a commencé à repartir, puis s'est arrêtée une seconde.

— Et au fait.

Je l'ai regardée.

— T'as bien fait de poser la question.

J'ai senti quelque chose bouger dans ma poitrine. Pas énorme. Juste un petit déplacement. Une vis qu'on resserre quelque part dans une machine trop fragile.

— Merci.

Elle a hoché la tête et est repartie vers son bureau.

J'ai rouvert le fichier.

Les chiffres étaient toujours là, bien sûr. Fidèles à eux-mêmes. Un peu secs, un peu froids, un peu persuadés d'avoir raison.

Mais moi, j'avais changé d'un millimètre.

Ce qui, à mon échelle, représente déjà une révolution administrative.

Je me suis remis au travail.

La cellule G répondait mieux. La ligne de calcul avait retrouvé une logique. Le mail envoyé à Jade flottait quelque part dans le réseau de l'entreprise, froid et propre comme un couloir d'hôpital, et ça me faisait un bien étrange.

Pas de victoire.

Juste l'absence d'effondrement.

Je prends.

Au bout de quelques minutes, je me suis autorisé à lever la tête.

Le bureau de Lyralda était visible depuis le mien, de biais. Pas complètement. Juste ce qu'il fallait pour apercevoir une partie de sa silhouette derrière l'écran, sa queue haute, le mouvement sec de sa main quand elle tournait une page.

Je me suis remis à travailler.

Puis j'ai relevé les yeux une seconde fois.

Cette fois, elle me regardait.

Pas avec insistance. Pas comme si elle m'avait surpris à faire quelque chose de compromettant. Juste ce regard direct, un peu moqueur, qu'elle avait déjà eu tout à l'heure.

Quand elle a vu que je l'avais vue, le coin de sa bouche a légèrement bougé.

Un demi-sourire.

Très bref.

Le genre de sourire qui dit peut-être : oui, je t'ai vu paniquer.

Ou : oui, tu es un peu catastrophique.

Ou peut-être même : continue, c'est presque drôle.

Je ne savais pas exactement.

Mais je savais une chose : elle ne s'était pas moquée pour me rabaisser.

C'était pire, ou mieux.

Je crois qu'elle s'amusait vraiment de moi.

Et le problème, c'est qu'une partie de moi commençait à trouver ça... supportable.

Peut-être même agréable.

Ce qui n'était pas très sain.

Ou alors si.

Franchement, à ce stade, je n'avais pas encore les outils pour le dire.

J'ai baissé les yeux sur mon écran avant que mon cerveau ne se mette à produire des idées embarrassantes.

Chapitre 6

Annonce du séminaire

Il y a des matins où tout semble normal jusqu'au moment précis où quelqu'un prononce le mot séminaire.

Avant ça, ma journée se passait presque bien.

J'avais réussi à ouvrir Excel sans ressentir immédiatement le besoin de changer d'identité. J'avais même compris, seul, pourquoi une formule refusait de coopérer.

Le genre de truc qu'on n'ose dire à personne, parce qu'on sait très bien que « j'ai corrigé une cellule » n'est pas censé bouleverser une vie.

Et pourtant.

Clara m'avait salué avec un :

— Alors, l'artiste du tableur, on fait des miracles ou des dégâts ?

J'avais répondu :

— Un mélange équilibré des deux.

Elle avait approuvé comme si c'était une réponse tout à fait normale.

Et puis le mail est tombé.

« Réunion interservices — 11 h 00 »

Encore une réunion ??

J'ai regardé l'écran avec cette lassitude absurde de quelqu'un qui découvre qu'il va devoir repasser une seconde fois un oral dans une matière qu'il n'a pas choisie, à cause d'une erreur administrative absurde.

« Présence demandée. »

Ce genre de formule me fait toujours l'effet d'une menace emballée dans du papier cadeau.

J'ai senti mon ventre se resserrer un peu.

Pas trop.

Juste assez pour me rappeler que mon système nerveux est un employé zélé qui adore anticiper les catastrophes.

À 10 h 57, j'étais déjà devant la salle.

Trop tôt, évidemment.

Je suis souvent en avance aux choses qui me font peur. C'est une manière assez bête d'ajouter du temps de stress à une situation déjà stressante, mais visiblement mon cerveau considère ça comme une stratégie très valable.

La salle était la même que la dernière fois. Verre, lumière, grande table, ambiance d'endroit où les gens savent employer le mot synergie sans rire.

Je me suis assis au même endroit, presque par superstition. Mon carnet devant moi, mon stylo entre les doigts, ma posture de garçon poli prêt à disparaître si besoin.

Je devais ressembler à un étudiant déguisé en employé.

Je me suis demandé au bout de combien de jours on arrête de ressembler à une erreur de casting.

Monsieur Delmas est entré le premier, avec son ordinateur sous le bras et cette énergie tranquille des gens qui ont déjà réglé trois problèmes avant même que les autres aient fini leur café.

— Ah, Elliott, bien.

— Bonjour, monsieur.

— Tu vas bien ?

Question piège.

Une formule d'usage, me diriez-vous. Mais chez lui, j'avais toujours l'impression qu'il attendait une vraie réponse.

— Oui.

Il a hoché la tête.

— Bien.

Puis il a branché son ordinateur à l'écran sans un mot de plus.

Je crois que j'aime bien cette façon qu'il a d'être à la fois sec et rassurant.

Comme un radiateur administratif.

Lyralda est arrivée ensuite.

Cette fois, elle portait un jean noir et une veste bleu clair, très simple, très propre, très elle. Ses cheveux étaient attachés en chignon strict, ce qui lui donnait un air encore plus inaccessible que d'habitude.

Pas froid.

Juste... organisé.

Elle m'a regardé droit dans les yeux, avec un léger sourire.

— Bonjour, Elliott.

— Bonjour.

Elle s'est assise.

Monsieur Delmas a levé les yeux de son écran, avant de sourire à Lyralda d'un air presque las, comme s'il savait déjà qu'elle n'allait pas aimer ce qui allait suivre.

— Bonjour Lyralda.

— Bonjour Pascal.

Il y avait dans leur manière de se parler quelque chose de trop fluide pour être neuf. Pas de chaleur démonstrative. Pas de familiarité déplacée. Juste cette aisance un peu irritante des gens qui ont déjà traversé beaucoup de réunions ensemble et savent exactement à quoi s'attendre l'un de l'autre.

Personnellement, je n'ai jamais réussi à être à l'aise dans les silences.

J'y entends trop de choses, ce qui est un peu... bizarre, en fait.

Je regardais mes notes vides comme si j'avais déjà quelque chose d'intelligent à écrire quand j'ai vu, du coin de l'œil, Lyralda lever à peine un sourcil en découvrant l'ordre du jour affiché sur l'écran.

Pas beaucoup.

Juste un mouvement minuscule.

Monsieur Delmas, lui, n'a même pas essayé de faire semblant de ne pas l'avoir vu.

— Oui, je sais, a-t-il dit sans lever les yeux.

Lyralda a croisé les bras.

— Évidemment.

— Tu râleras après.

— Je râle déjà, maintenant.

Il a eu un léger sourire.

— C'est aussi pour ça qu'on t'aime bien.

Je les ai regardés une seconde de trop.

Pas longtemps. Juste assez pour me dire qu'ils avaient clairement déjà eu cette conversation, ou des variantes, plusieurs fois. Le genre d'échange bref qui donne l'impression d'arriver au milieu d'une habitude.

Jade est arrivée avec cinq minutes de retard, avec l'air de considérer que c'était le monde qui devait s'ajuster à elle.

— Désolée, j'avais un appel.

Elle n'avait pas l'air désolée du tout.

Elle s'est de nouveau assise en face de moi, a posé son téléphone sur la table et m'a fixé du regard, le genre qui commence comme un scan et finit comme un commentaire silencieux.

— Salut, Eliott.

Je n'ai jamais su quoi répondre à ce genre de phrases. Salut paraît trop sec. Bonjour me fait passer pour un lycéen en visite.

J'ai fini par faire ce mélange social assez minable qui consiste à sourire légèrement tout en inclinant la tête.

Une sorte de bonjour sans paroles.

Très pratique quand on manque de vocabulaire.

Mon téléphone a vibré.

J'ai baissé les yeux discrètement.

Jade.

« T'es déjà là ? »

J'ai relevé les yeux.

Elle regardait devant elle comme si elle n'avait rien fait.

J'ai répondu.

« Oui »

Nouvelle vibration presque immédiate.

« T'es terrifiant de ponctualité »

J'ai gardé mon téléphone près de mon carnet comme si je préparais une opération clandestine.

« Eliott : J'aime arriver en avance, et c'est toi qui es en retard »

« Jade : Non, t'aimes paniquer plus longtemps »

J'ai arrêté de respirer pendant une demi-seconde.

Puis j'ai relevé les yeux.

Elle avait toujours cet air tranquille, comme si son téléphone n'existait pas.

Jade, elle, n'a pas de problème avec l'espace. Elle a assez de présence pour deux personnes et demie. Elle s'est affalée juste ce qu'il fallait dans sa chaise pour paraître à l'aise sans avoir l'air négligée.

Je crois qu'il y a des gens qui savent instinctivement comment occuper l'espace.

Moi, même assis, j'ai souvent l'impression de devoir m'excuser de prendre une chaise entière.

Mehdi est arrivé le dernier.

Comme la dernière fois, avec une énergie de quelqu'un qui a déjà vécu six vies avant midi.

— Bonjour les enfants.

Il a posé un gobelet de café sur la table, regardé autour de lui, puis ajouté :

— Ah. Non. Mauvaise salle. Ici, on est chez les gens qui aiment souffrir devant des PowerPoint.

Il s'est assis à côté de Jade, puis a aperçu mon carnet fermé.

— Eliott ! Toujours vivant ?

— A priori, oui.

— Excellente nouvelle !

Il a pris une gorgée de café.

— Ne te réjouis pas trop vite, a dit Jade.

— Toi, laisse-le respirer.

— Je ne fais que l'endurcir.

— C'est mignon, cette façon que tu as d'appeler ça. Tu t'inquiètes ?

— Je prends soin du stagiaire.

— Prendre soin ? Bah dis donc, d'habitude tu les ignores.

Monsieur Delmas a levé les yeux.

— On peut commencer ?

Mehdi a levé une main.

— Toujours. Le chaos m'attend.

La réunion a démarré plus lentement que la précédente.

Pas de chiffres qui s'écrasent immédiatement sur l'écran. D'abord, quelques infos logistiques, des points d'avancement, des histoires de calendrier.

Puis Monsieur Delmas a affiché une diapo avec une photo d'hôtel, un lac très bleu, des gens en polo blanc qui souriaient beaucoup trop.

Mais en fait, on parle de quoi depuis tout à l'heure ?

Personne ne porte ce genre de polo blanc gratuitement.

Personne ne sourit comme ça gratuitement.

— Bon, a dit Monsieur Delmas. Point suivant : le séminaire interservices du mois prochain.

Ah.

D'accord.

Donc c'était ça.

Évidemment.

Il suffisait de lire l'ordre du jour.

Séminaire.

Je ne sais pas pourquoi ce mot me fait si peur. Peut-être parce qu'il ne veut jamais dire : vous allez simplement écouter des informations utiles dans le calme.

Non.

Un séminaire, c'est toujours le mot élégant pour désigner des activités où l'on doit créer du lien devant des collègues qui, la veille encore, vous répondaient sèchement par mail.

Monsieur Delmas continuait :

— Trois jours. Départ le mercredi matin, retour le vendredi soir. Présence demandée pour l'ensemble des services. Ateliers, réunions transversales, activités de cohésion...

Puis, avec un ton presque satisfait :

— J'ai insisté pour qu'on garde le format résidentiel. Les précédents séminaires ont été très utiles.

Mehdi a soufflé dans son café.

— « Utiles », c'est un mot courageux.

Monsieur Delmas l'a ignoré avec expérience.

— Ça permet de sortir du cadre habituel, de fluidifier les échanges et d'éviter que chacun reste enfermé dans son service.

— Ou de forcer des adultes à faire semblant d'aimer des ateliers de groupe au bord de l'eau, a dit Lyralda.

Monsieur Delmas a tourné la tête vers elle.

— Et pourtant, tu es toujours revenue.

— Oui, malheureusement.

— Tu vois.

Cohésion.

J'ai senti mon âme faire un petit pas en arrière.

Sur l'écran, la photo du lac brillait avec l'arrogance des paysages qui savent très bien qu'ils vont servir de décor à des gens mal à l'aise en baskets de sport.

Mon téléphone a vibré sous la table.

« c'est ton premier séminaire ? »

J'ai regardé devant moi.

Monsieur Delmas parlait toujours.

J'ai répondu :

« Oui »

« Ooh »

Puis, presque aussitôt :

« paix à ton âme »

J'ai expiré par le nez malgré moi.

J'ai jeté un coup d'œil à Lyralda.

Elle a levé à peine un sourcil, de nouveau.

Cette fois, c'était encore plus clair.

Elle n'aimait pas ça.

J'ai éprouvé une solidarité immédiate et irrationnelle envers son sourcil.

— T'as déjà fait des séminaires, toi ? a dit Jade à voix basse.

Je me suis tourné vers elle.

Elle s'était penchée légèrement vers moi, assez pour parler sans déranger toute la table, mais pas assez pour que sa question reste privée.

J'ai cligné des yeux.

Elle savait déjà.

— Euh... non.

Elle a souri, comme si je venais de confirmer quelque chose de très prévisible.

— Tu vas voir. Entre les activités obligatoires, les gens qui veulent « créer du lien » et ceux qui boivent trop dès dix-neuf heures, c'est très instructif.

Je l'ai regardée.

Elle semblait sincèrement divertie par l'idée. Ou par moi. Ou par la façon dont mon cerveau commençait déjà à se désagréger en silence.

À cet instant précis, j'étais en train d'imaginer cent vingt-trois façons différentes de me ridiculiser près d'un lac.

Tomber dans l'eau.

Rester seul au buffet.

M'étouffer au buffet.

Dire quelque chose de gênant pendant un atelier.

Être coincé à table avec des gens beaucoup trop à l'aise.

Porter une tenue décontractée qui ne serait pas la bonne sorte de décontractée.

Mourir socialement dans un polo trop blanc.

Le pire, c'est que tout ça a eu le temps de traverser ma tête pendant que, de l'extérieur, je donnais probablement juste l'impression de cligner des yeux un peu lentement.

— Il panique, a commenté Mehdi avec la lucidité cruelle des gens drôles.

— Je ne panique pas, j'ai répondu.

— Ton visage dit l'inverse.

— Mon visage est... expressif.

— J'adore ça, vraiment. C'est une jolie manière de dire à deux doigts de s'évanouir.

Jade a laissé échapper un rire.

Mon téléphone a vibré encore.

« on te trouvera un gilet de sauvetage assorti »

J'ai baissé les yeux une seconde, incrédule.

« Très drôle »

« je suis là pour ça »

Monsieur Delmas continuait à détailler le programme, mais je n'entendais plus tout très bien.

Des mots flottaient jusqu'à moi.

Départ groupé.

Atelier cuisine.

Temps libres encadrés.

Soirée collective.

Activité nautique.

Il y a des expressions qui n'ont l'air de rien tant qu'on ne se rappelle pas qu'elles impliquent généralement un gilet de sauvetage, de l'humiliation sportive et des gens qui crient « Allez, lâche-toi ! » alors qu'on préférerait juste rentrer chez soi et manger.

— Tu vas adorer, a dit Mehdi.

Je l'ai regardé avec la méfiance d'un animal de refuge.

Il a posé son café.

— On fait du yoga sur paddle. Et y a pas de barrière pour tomber dans le lac. Et tout ça sur les frais de l'entreprise !

Le silence qui a suivi a été très bref.

Puis Jade a ri franchement.

Même Monsieur Delmas a eu un semblant de sourire.

Moi, j'ai ressenti une forme de terreur si pure qu'elle en devenait presque conceptuelle.

— Du yoga... sur paddle ? j'ai répété.

— Oui !

Mehdi semblait très heureux de lui-même.

— Une métaphore parfaite de l'entreprise moderne.

— C'est surtout une métaphore parfaite du burn-out, a lâché Lyralda sans lever les yeux de ses notes.

Mehdi a posé une main sur son cœur.

— Merci. Enfin quelqu'un qui comprend ma souffrance.

La réunion a repris, mais mon cerveau, lui, était resté bloqué quelque part entre un lac, un paddle et l'idée d'être observé par des collègues pendant que j'essaie de ne pas mourir dans un lac.

Je sais, personne n'a parlé de tenue de sport.

Mais la peur ne respecte pas les informations disponibles.

Puis mon téléphone a vibré de nouveau.

« tu sais nager au moins ? »

J'ai regardé l'écran deux secondes.

« Oui »

« dommage, je t'aurais appris »

J'ai refermé ma main sur le téléphone pour éviter de rire comme un idiot en pleine réunion.

Et au milieu de ça, il y avait aussi autre chose.

Cette sensation étrange, presque agaçante, de me demander ce que Lyralda penserait de moi dans ce genre de contexte. Si elle se moquerait. Si elle lèverait un sourcil en me voyant paniquer devant un gilet de sauvetage. Si elle trouverait ça ridicule.

Ou mignon.

Non.

Surtout pas ce mot-là.

J'ai baissé les yeux sur mon carnet, comme si ça pouvait empêcher mes pensées de se comporter comme des adolescents sans surveillance.

La fin de la réunion s'est étirée avec une lenteur particulière.

Monsieur Delmas parlait d'organisation, d'horaires, de répartition des chambres, d'objectifs transversaux. Mehdi glissait un commentaire de temps en temps, juste assez pour empêcher l'ensemble de devenir complètement mortel. Jade pianotait parfois sur son téléphone avant de relever la tête avec cet air de quelqu'un qui reste persuadé que tout ça finira, d'une manière ou d'une autre, par l'amuser.

Moi, j'avais cessé d'écouter au mot paddle.

Il faut savoir reconnaître ses limites cognitives. Les miennes commencent à activité nautique et se terminent très vite à présence obligatoire.

— Les détails logistiques seront envoyés par mail, disait Monsieur Delmas. Merci de prévoir une tenue adaptée pour les activités extérieures.

Tenue adaptée.

Mon Dieu.

Le pire avec ce genre de formule, c'est qu'elle n'explique jamais rien.

Une tenue adaptée pour qui ? Pour des adultes normaux, de ceux qui possèdent déjà les bons vêtements par accident ?

Ou pour des gens comme moi, qui ont trois sweats, deux jeans, et l'impression permanente d'avoir raté une consigne vestimentaire que tout le monde comprend intuitivement sauf eux ?

Je notais des mots sans intérêt dans mon carnet, juste pour occuper mes mains : bus ? lac ? sport ? mourir discrètement ?

À côté, j'ai dessiné sans m'en rendre compte un petit rectangle avec un bonhomme bâton dedans. On aurait dit une pierre tombale avec un stagiaire.

J'ai refermé le carnet.

— On pourra peut-être éviter de mettre les juristes sur l'eau, a dit Lyralda.

Sa voix m'a ramené dans la pièce. Je n'ai pas suivi de quoi ils parlaient.

Monsieur Delmas a levé les yeux.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas mourir.

— Faux, a dit Monsieur Delmas. Tu as survécu à celui d'Annecy.

Lyralda lui a lancé un regard plat.

— À peine.

Mehdi a ri.

— Je paierais cher pour te voir faire du yoga sur un paddle.

Lyralda lui a lancé un autre regard, encore plus plat.

— Et moi, je paierais cher pour te voir te taire cinq minutes.

— On a tous nos rêves.

Jade, elle, s'amusait clairement.

— Franchement, moi, je veux voir Pascal en short.

— Ce sera non.

— Quel manque d'esprit d'équipe.

— Le short n'a jamais renforcé la cohésion de personne.

— C'est faux, a dit Mehdi. Certaines colonies de vacances le prouvent.

Je crois que, pendant trois secondes, tout le monde a oublié qu'il s'agissait d'une réunion professionnelle.

Et c'était presque agréable.

Le pire, c'est que cette légèreté-là me stressait aussi.

Parce qu'elle donne envie de croire qu'on peut entrer dans la conversation, faire une remarque, exister un peu plus que d'habitude. Et dès que cette envie apparaît, je me méfie.

La réunion a fini par se terminer pour de vrai.

Les ordinateurs se sont refermés. Les chaises ont glissé. Le petit théâtre adulte du travail a commencé à se démonter, chacun récupérant ses affaires, son téléphone, son sérieux, son personnage.

Mehdi s'est levé le premier.

— Bon. Si je me noie, je veux qu'on mette sur ma tombe : mort dans l'exercice absurde de la cohésion.

— Tu sais nager ? a demandé Jade.

— Magnifiquement. Mais je trouve important de rester dramatique.

Il s'est tourné vers moi.

— Elliott, si tu tombes dans le lac, essaye de le faire avec élégance. Il faut penser aux souvenirs de groupe.

— Je vais essayer de ne pas tomber du tout.

— Voilà qui manque d'ambition.

Jade a secoué la tête.

— Il va adorer. Ça se voit.

Je n'ai pas su si c'était de l'ironie pure ou juste une façon pour elle de poser un doigt sur ma panique pour vérifier si elle réagit.

Son téléphone a vibré. Elle a baissé les yeux, puis m'a lancé un regard.

Lyralda a rangé ses papiers sans commenter.

Mais j'ai vu le très léger mouvement de sa bouche. Pas vraiment un sourire, plus une réaction interne, discrète. Comme si ma terreur silencieuse la divertissait juste assez pour ne pas lui sembler entièrement ridicule. Ce qui était, d'une certaine manière, déjà plus gentil que beaucoup de choses.

On est sortis dans le couloir presque en même temps.

Les autres se sont dispersés rapidement. Mehdi a rejoint l'ascenseur en racontant déjà quelque chose à Jade. Monsieur Delmas a été happé par un appel.

Avant de s'éloigner, il a lancé à Lyralda :

— On en reparle pour la répartition des ateliers.

— Évidemment, a-t-elle répondu avec une lassitude très rodée.

Encore une phrase qui donnait l'impression qu'ils avaient déjà préparé ce genre de choses ensemble plus d'une fois.

En moins de dix secondes, il ne restait plus que moi et Lyralda, côte à côte, à marcher dans ce long couloir propre qui sentait le café froid et le papier.

Je tenais mon carnet contre moi avec l'énergie d'un élève qui s'attend à être interrogé.

Lyralda avançait calmement, ses talons réguliers sur le sol gris.

— T'as l'air d'avoir vu ta propre autopsie, a-t-elle dit.

Je l'ai regardée.

— C'est si visible que ça ?

— Oui.

— Super.

— C'est pas grave.

Je ne sais pas pourquoi son c'est pas grave m'a fait plus d'effet que ça n'aurait dû. Peut-être parce qu'il n'essayait pas de me rassurer avec de grandes phrases. Juste de remettre la catastrophe à sa taille réelle.

— J'aime pas trop les trucs de groupe, j'ai admis.

— Ah bon ? Je suis étonnée.

Son ton était tellement plat que j'ai compris tout de suite qu'elle se moquait.

— Je donne bien le change pourtant.

— Non.

J'ai baissé les yeux.

— D'accord.

On a continué encore quelques pas.

— Ne t'en fais pas, a-t-elle dit.

Sa voix était revenue à quelque chose de plus neutre. Moins moqueur.

— Personne ne meurt pendant ces trucs-là.

Petite pause.

— Enfin... presque personne.

J'ai laissé échapper un rire nerveux.

— Merci, c'est très rassurant.

— C'est le maximum de douceur que j'ai à offrir avant midi.

Je crois que j'ai souri franchement.

Elle m'a lancé un regard rapide, comme si elle vérifiait que ça avait fonctionné, avant de s'arrêter et de se pencher légèrement vers moi.

— Je te repêche si tu tombes à l'eau, ne t'inquiète pas.

Puis elle a repris :

— En général, le pire qui puisse arriver, c'est que tu te retrouves coincé avec des collègues qui veulent « briser la glace ».

— Ça me paraît déjà pas mal comme pire.

— Oui.

— Et vous ? Vous détestez ça aussi ?

Elle a haussé une épaule.

— J'aime pas les activités obligatoires.

— Parce que c'est obligatoire ?

— Parce que c'est ridicule.

Ça m'a rassuré de façon presque disproportionnée.

Pas seulement qu'elle n'aime pas ça. Mais qu'elle le dise comme ça, sans gêne, sans essayer d'avoir l'air adaptée à tout.

Je ne sais pas si c'est ça qui me fascinait chez elle, au fond, cette manière de ne jamais demander pardon pour ses réactions.

Elle s'est arrêtée devant son bureau.

— Tu survivras, Eliott.

— Vous avez l'air très convaincue de ma survie en ce moment.

— Oui.

Elle a posé la main sur la poignée.

— L'expérience.

Je l'ai regardée une seconde de trop.

L'expérience de quoi, exactement, je n'aurais pas su le dire.

Des séminaires ?

De moi ?

Des gens qui paniquent en silence ?

Puis elle est entrée dans son bureau, me laissant seul dans le couloir avec mon carnet, mon badge, et un niveau de trouble intérieur que je préférerais ne pas analyser tout de suite.

Je suis retourné à mon bureau.

L'open space avait repris son rythme habituel, ce qui était presque vexant. J'avais l'impression de revenir d'une petite apocalypse sociale, et autour de moi les gens continuaient simplement à taper sur des claviers comme si de rien n'était.

Je me suis assis. J'ai rouvert Excel. Les chiffres ont réapparu avec leur froideur stable, presque réconfortante. Au moins, eux, ne te proposent pas de faire du yoga sur un objet flottant.

J'ai essayé de me remettre au travail.

Vraiment.

J'ai lu une ligne.

Puis une deuxième.

Puis mon cerveau a décidé de me projeter, sans autorisation, dans toutes les versions possibles du séminaire.

Moi qui descends du bus trop tôt.

Moi qui porte les mauvaises chaussures.

Moi qui ne sais pas où me mettre au petit déjeuner.

Moi qui souris bêtement pendant une activité de groupe.

Moi qui tombe dans le lac.

J'ai posé mes mains de chaque côté du clavier.

J'ai inspiré.

Expiré.

J'ai ouvert mes notes sans réfléchir.

Quand je panique, écrire m'aide parfois à ranger les choses dans de petites boîtes. Même si elles débordent quand même un peu.

J'ai tapé :

Séminaire interservices.

Probabilité de catastrophe : élevée.

Probabilité de me ridiculiser au bord d'un lac : très élevée.

Probabilité que Lyralda me voie ridicule : malheureusement réelle.

Je me suis arrêté là.

Puis j'ai effacé la dernière ligne.

Immédiatement.

Comme si mon téléphone pouvait me juger.

Avant de reposer l'appareil.

Au fond de l'open space, derrière la cloison vitrée de son bureau, Lyralda était visible de profil. Elle lisait quelque chose, un coude sur l'accoudoir, l'air concentré, complètement absorbée.

Elle n'avait rien de rassurant au sens classique du terme.

Pas douce, ni spécialement chaleureuse.

Et pourtant, depuis quelques jours, chaque fois qu'elle apparaissait dans mon champ de vision, j'avais l'impression étrange que la pièce devenait plus lisible.

Ça aussi, j'ai préféré ne pas trop y penser.

J'ai rouvert mon fichier. Une cellule. Puis une autre.

Le travail avançait, mais lentement.

Mes pensées, elles, continuaient à tourner autour du lac comme des oiseaux idiots autour d'un lampadaire.

Chapitre 7

Nos étés sous la pluie

Le fast-food à côté de la fac faisait toujours le même bruit.

Des plateaux qui glissent. Des commandes criées trop fort. De l'huile chaude dans l'air. Et des groupes d'étudiants qui parlent comme s'ils essayaient de finir la journée avant qu'elle ne les rattrape.

On était installés au fond, près de la vitre.

Aïcha en face de moi. Nawal à côté d'elle. Youssef, Reda et moi de l'autre côté.

J'avais pris un menu simple. Comme d'habitude. Pas de mauvaise surprise. Je suis sûr que c'est bon.

Youssef parlait de je ne sais plus quel prof avec une énergie absurde.

— Non mais je te jure, il a dit « c'est très intuitif » en montrant un tableau de quinze colonnes.

— C'est violent, a dit Nawal.

— C'est une déclaration de guerre, oui, a ajouté Aïcha en prenant une frite.

Elle riait facilement aujourd'hui.

Vraiment facilement.

Elle avait attaché ses cheveux à la va-vite et quelques mèches retombaient autour de son visage. Ça lui donnait cet air à la fois soigné et pas très concerné, ce qui est un talent que je ne posséderai probablement jamais.

Quand j'essaie d'avoir l'air détendu, on dirait surtout que j'ai été abandonné.

Nawal regardait son téléphone.

— Hé, y a « Nos étés sous la pluie » qui sort ce soir.

Aïcha a levé les yeux d'un coup.

— Ah oui !

— C'est quoi encore ? a demandé Youssef.

Nawal a eu un petit sourire.

— Une romance.

Youssef a posé sa main sur son cœur.

— Misère de misère.

— Merci pour cette intervention nuancée, a dit Aïcha. C'est pas n'importe quelle romance !

Reda a haussé les épaules.

— Apparemment, c'est l'histoire d'une fille qui revient tous les étés dans la même ville et qui retombe toujours sur le même gars triste.

— Donc exactement le genre de film que j'aime, a dit Aïcha sans aucune honte.

Je crois que ça m'a fait sourire.

Parce qu'elle avait cette manière très simple d'assumer ses goûts. Sans ironie défensive, sans chercher à rendre ça cool. Elle aimait les trucs qu'elle aimait.

C'est mignon.

— Nawal, viens le voir avec moi ! a-t-elle lancé.

Nawal a grimacé.

— Ce soir, je peux pas. J'ai promis à ma cousine que je passerais.

— Trahison.

— Je sais.

Aïcha a pris une gorgée de soda.

Puis elle s'est tournée vers moi.

Très naturellement.

— Eliott. Viens avec moi.

J'ai relevé les yeux.

— Hein ?

— Le film. Ce soir ou demain ? Tu préfères quand ?

Youssef a aussitôt fait un bruit ridicule avec sa bouche, le genre de petit « oooh » socialement insupportable qui donne envie de disparaître dans une boisson gazeuse.

— Laissez les gens respirer, a dit Nawal, déjà amusée.

Aïcha, elle, n'avait pas bougé.

Elle me regardait simplement, le menton posé sur sa main.

— Alors ? Quand ? a-t-elle demandé.

Je crois que mon cerveau a mis deux secondes à accepter la situation.

— Oui, j'ai dit.

Trop vite.

Puis j'ai ajouté, parce que mon corps ne sait jamais laisser une réponse tranquille :

— Enfin... oui, si tu veux.

Elle a souri d'un coup.

Un vrai grand sourire.

— Oui, je le veux.

Youssef a levé un doigt.

— Je tiens à préciser que j'assiste à quelque chose de gênant.

— Personne ne t'a invité, a répondu Aïcha.

— C'est presque un date, là, a lâché Reda.

— Olala, a répondu Aïcha.

Je me suis immédiatement concentré sur mes frites avec le sérieux d'un homme face à une mission d'État.

Aïcha, elle, avait juste l'air satisfaite.

— Eliott, c'est mon gars sûr, lui.

Cette fois, tout le monde a ri.

Même moi, un peu.

Nawal l'a regardée.

— T'es contente, toi.

— Oui. Très.

Elle ne cherchait même pas à le cacher.

Elle a repris, en me regardant une seconde de plus :

— Ça me va très bien que ce soit juste nous deux.

J'ai baissé les yeux sur mon plateau.

Mon cœur, lui, faisait n'importe quoi.

Youssef a croisé les bras.

— Bon. Très bien. Nous, on respecte. Justement, c'est pas qu'on n'aime pas ce genre de film, c'est juste qu'on a décidé de vous accorder ce moment paisible.

— Évidemment, menteur. Mais en tout cas, on va voir un film, et c'est très bien. En plus, moi, je suis fan du roman et il est incroyable.

Le pire, c'est que plus elle parlait comme ça, plus j'avais du mal à respirer normalement.

Parce qu'elle n'avait pas l'air de plaisanter à moitié.

Elle avait juste l'air contente.

Et ça, c'était beaucoup plus déstabilisant qu'une blague.

Le reste du repas est passé dans un brouhaha agréable.

Youssef s'est remis à parler trop fort.

Nawal a raconté une histoire de voisine insupportable.

Aïcha me lançait parfois un regard rapide, comme si elle vérifiait que j'étais toujours là.

J'étais là.

Très là.

Un peu trop là, même.

Quand on est sortis du fast-food, il faisait encore jour. La lumière de fin d'après-midi rendait tout plus doux qu'en vrai. La fameuse golden hour. Même le trottoir collant et les sacs en papier qui roulaient dans le vent semblaient beaux.

Le groupe s'est séparé au coin de la rue.

— On se tient au courant, a dit Nawal.

— Oui, a répondu Aïcha.

Puis elle s'est tournée vers moi en marchant à reculons quelques secondes.

— Je t'écris ce soir.

— D'accord.

— Et réponds.

— Je réponds toujours.

— C'est vrai. Bon. À tout à l'heure alors.

Elle a levé la main avant de partir avec Nawal.

— Bye bye, Eliott.

Je suis resté une seconde planté là comme un type qui venait peut-être d'accepter quelque chose d'important sans avoir tout à fait compris les termes du contrat.

Puis je suis rentré.

Une sortie, quand on n'a pas l'habitude, ça prend beaucoup trop de place dans la tête.

Surtout quand elle commence à ressembler de loin à un rendez-vous.

Je n'avais aucune preuve officielle que c'en était un.

Personne n'avait utilisé ce mot.

Et pourtant, il flottait quelque part autour de moi depuis le fast-food comme une menace très mignonne.

J'ai passé une partie de la soirée à faire semblant d'être normal.

Puis j'ai rangé un peu mon studio.

Puis j'ai dérangé ce que je venais de ranger.

Puis j'ai pris une douche trop tôt.

Puis j'ai regardé l'heure six fois en dix minutes, ce qui est une activité très peu productive mais apparemment naturelle chez moi.

Mon téléphone a vibré.

Aïcha.

« Aïcha : Coucou. Ça va ? Tu veux un résumé du film ? »

« Eliott : Salut, oui je veux bien »

« Aïcha : La fille revient tous les étés dans une station balnéaire, et il y a toujours son âme sœur sauf qu'ils se ratent toujours. Et il pleut à chaque fois »

« Eliott : Comment elle sait si c'est son âme sœur s'ils se ratent toujours ? »

« Aïcha : Parce qu'elle le sent ! C'est son âme sœur, tu verras, tu vas aimer »

J'ai souri tout seul dans ma cuisine, ce qui est toujours un peu gênant quand on y pense.

Elle a renvoyé un message presque tout de suite.

« Aïcha : Tu fais quoi après le film, en fait ? »

J'ai relu la phrase.

Une fois.

Deux fois.

Comme si les mots allaient soudain changer de sens.

« Eliott : Je sais toujours pas, pourquoi ? »

« Aïcha : Tu as rien de prévu ? »

J'ai regardé mon appartement vide.

Mon évier propre.

Mon biscuit entamé sur le plan de travail.

Le silence profond de ma vie sociale.

« Eliott : Non »

« Aïcha : Parfait alors, le film finit tôt et il reste toute l'après-midi, on improvisera !

»

Improviser ?

Je n'aimais pas beaucoup ce mot non plus.

Mais venant d'elle, ça ressemblait moins à un danger qu'à une promesse.

On a continué à parler un peu.

De choses simples. D'un prof qui parlait trop vite. D'un pull qu'elle avait vu en vitrine. D'un souvenir de collègue à propos d'une sortie cinéma ratée parce qu'elle avait renversé « accidentellement » sa boisson sur une fille qu'elle détestait déjà un peu.

Elle racontait sa vie par petits morceaux.

Sans faire de mise en scène.

Comme si c'était naturel de m'en donner un bout.

À un moment, elle a écrit :

« Aïcha : Bon, je vais aller dormir, toi aussi dors bien, sinon tu vas ressembler à un cactus trop arrosé »

« Eliott : C'est déjà mon esthétique générale. D'ailleurs, depuis quand tu dors aussi tôt ? »

« Aïcha : Arrête, c'est pas ton esthétique générale. Et je dors tôt pour être en forme. À demain Eliott, dors bien »

« Eliott : À demain »

J'ai posé le téléphone sur ma table de nuit.

Puis je l'ai repris cinq secondes après pour relire la conversation.

Je me suis couché avec cette sensation très nette d'attendre quelque chose. Pas seulement le film, autre chose, plus flou, plus risqué.

Je me suis endormi en pensant qu'il faudrait vraiment, un jour, apprendre à gérer les situations simples sans leur donner la taille d'une catastrophe naturelle.

Ce jour-là n'était manifestement pas pour tout de suite.

Le lendemain, j'étais prêt beaucoup trop en avance.

Évidemment.

J'avais changé trois fois de haut avant d'en choisir un qui me donnait au moins l'impression de ne pas avoir été habillé par la déprime en personne.

Le cinéma était dans le centre commercial, à vingt minutes de tram.

Je suis arrivé avec douze minutes d'avance. Ce qui me laissait exactement assez de temps pour me demander :

Je suis trop tendu ?

J'aurais dû prendre une veste différente ?

Et si une sortie à deux au cinéma entraînait officiellement dans la catégorie des choses où il faut savoir comment se tenir ?

Aïcha est arrivée presque à l'heure. Avec ce presque infime qui, chez elle, ressemblait moins à un retard qu'à une façon de faire une entrée.

Jean clair. Pull blanc cassé. Des boucles d'oreilles brillantes que je n'avais jamais vues. Et cette manière de marcher comme si l'espace avait toujours accepté sa présence.

Quand elle m'a vu, son visage s'est éclairé.

— T'es là !

— Oui, je suis là.

— Impressionnant.

— J'ai une réputation à tenir.

— Celle du mec qui arrive avant les portes ?

— Entre autres.

Elle s'est arrêtée devant moi avec un sourire.

— T'es bien habillé, j'aime bien.

Mon cerveau s'est immédiatement débranché pendant une demi-seconde.

— Ah.

Elle a ri.

— Je te jure ! C'est un compliment.

— Merci.

— De rien !

Petit silence.

Pas gênant, juste... nouveau.

Puis elle a regardé l'affichage.

— Bon. On a le temps de prendre à manger.

— D'accord.

Je la suivais en essayant de ne pas trop être en décalage. Ce qui n'est pas toujours évident quand quelqu'un vient de te dire que tu es bien habillé avec un ton qui pourrait presque compter comme un événement.

Elle semblait tellement excitée que c'était dur à suivre.

Au comptoir, elle a commandé sans aucune hésitation.

— Un grand popcorn salé, ce paquet de bonbons, un coca, et...

Elle s'est tournée vers moi.

— Tu veux quoi ?

— Euh... pareil, enfin non, pas pareil, enfin...

— Donc pareil, mais popcorn sucré s'il vous plaît, a-t-elle conclu très calmement.

— Oui.

— Parfait.

J'ai voulu sortir ma carte.

— Laisse.

— Non, je peux payer.

— Je n'en doute pas, mais je t'ai invité, je te paie à manger.

J'ai laissé.

Elle a payé pour nous deux avec une facilité désarmante, comme si c'était la chose la plus normale du monde. Puis elle m'a tendu ma boisson.

— Cadeau.

— Merci.

— C'est un investissement culturel.

— Je vois que tu diversifies ton portefeuille.

— Exactement.

Je crois que ça l'a fait rire plus que la blague ne le méritait.

— Tu pourras prendre de mon popcorn si tu préfères le salé, mais comme ça tu as le choix.

La salle était déjà à moitié remplie. On s'est assis au milieu, pas trop haut, pas trop bas. Une place stratégiquement impossible à choisir quand on veut être à la fois discret et proche de quelqu'un.

Le film a commencé.

Et il était exactement comme annoncé.

Une ville de bord de mer. Des regards trop longs. Des séparations absurdes. De la pluie beaucoup trop symbolique.

Aïcha adorait.

Je le savais parce qu'elle réagissait à tout. Pas bruyamment. Juste assez pour qu'elle aussi existe dans le film.

Parfois, elle soufflait du nez quand un dialogue était trop ridicule.

Parfois, elle se penchait légèrement vers moi pour murmurer :

— Là, il est stupide.

ou

— Si elle part maintenant, je quitte la salle.

Je murmurais aussi.

Enfin... j'essayais surtout de répondre normalement alors qu'elle était beaucoup trop près pour quelqu'un censé suivre un film.

Son parfum passait par petites touches, sa manche frôlait parfois la mienne, et à chaque fois j'avais l'impression idiote que mon corps notait l'information quelque part.

À un moment, sans trop réfléchir, on a attrapé du popcorn en même temps.

Nos doigts se sont touchés dans le seau.

Rien de spectaculaire.

Juste assez pour me faire rater les trente secondes suivantes du film.

J'ai retiré ma main trop vite.

Elle aussi.

Puis, quelques minutes plus tard, elle a reposé le paquet de bonbons entre nous, plus près de moi qu'avant, sans commenter quoi que ce soit.

Comme si elle me laissait une deuxième chance.

Je ne l'ai pas saisie.

Il y a eu aussi un moment où elle a ri, doucement, à une scène un peu trop dramatique, puis elle a tourné la tête vers moi comme pour vérifier si je trouvais ça ridicule. J'ai haussé les épaules.

Elle a souri.

Pas au film.

À moi, je crois.

Et ça m'a beaucoup moins aidé à me concentrer sur le film.

Vers la fin, il y a eu une scène sous la pluie où les deux personnages s'embrassaient enfin après deux heures à tourner autour de leur propre malheur.

Aïcha a murmuré :

— Omg... regarde, c'est trop beau.

J'ai tourné légèrement la tête vers elle.

L'écran reflétait un peu de lumière sur son visage.

Ses yeux restaient fixés devant, mais elle souriait, avec les larmes aux yeux.

Pas vraiment triste.

Juste touchée comme elle sait l'être quand quelque chose lui plaît sans qu'elle essaie de se protéger.

Et, pendant une seconde trop longue, j'ai eu l'impression qu'elle était encore plus belle comme ça.

Plus proche aussi.

Comme si le film avait doucement réduit la distance entre nous sans nous demander notre avis.

Je me suis demandé ce que ça donnerait de l'embrasser sous une pluie inventée.

Puis j'ai regardé le film avec beaucoup d'application.

Quand la lumière s'est rallumée, Aïcha a soupiré avec satisfaction.

— C'était très bien.

— C'était très pluvieux.

— Donc très bien.

Elle avait encore ce sourire un peu flottant des gens qui ne sont pas totalement revenus sur terre.

En se levant, son bras a frôlé le mien, et cette fois elle ne s'est pas écartée tout de suite.

Juste une seconde.

Peut-être deux.

Rien de suffisant pour accuser quelqu'un de quoi que ce soit.

Mais assez pour que mon cœur recommence à faire n'importe quoi dans le noir presque fini de la salle.

On est sortis dans le couloir du cinéma avec ce flottement un peu cotonneux des fins de séance. Celui où les gens parlent moins fort, comme si le film n'avait pas encore totalement lâché leurs épaules.

Et nous non plus, peut-être.

— Bon.

— Bon ?

— J'ai faim.

— T'as pas déjà mangé ce midi ?

— Et ?

— C'est un argument solide.

— Merci.

Elle a glissé les mains dans les poches de son manteau.

— On fait les boutiques ?

Je l'ai regardée.

— Les boutiques ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai envie.

Puis elle a ajouté avec ce sourire légèrement de travers que je commençais à connaître :

— Et j'ai besoin d'un avis.

C'était faux.

Enfin, pas totalement, peut-être.

Mais Aïcha n'avait pas besoin de moi pour savoir si un vêtement lui allait.

Elle avait surtout l'air d'avoir décidé que la journée n'était pas finie.

Et, manifestement, moi non plus.

— D'accord, j'ai dit.

— Parfait.

Le centre commercial était plein de monde. Des familles, des couples, des adolescents en groupe, des gens qui marchaient trop vite avec des sacs trop grands. Le genre d'endroit où tout le monde a l'air de savoir quoi faire de son samedi, ce qui reste pour moi un mystère fascinant.

Aïcha avançait devant certaines vitrines puis revenait vers moi.

— Regarde celui-là.

— Lequel ?

— Le pull bleu.

— Il est bien.

— Bien, c'est nul comme avis.

— Il est... très bien ?

— Ah, là on progresse.

Elle disait ça en souriant, comme si me faire parler un peu plus était devenu une activité à part entière.

Et peut-être que c'était le cas.

Dans une autre boutique, elle a disparu derrière un rideau de cabine avant de me demander :

— Viens, passe la tête, tu peux me dire si ça fait trop ?

— Heu... tu es sûre ?

— Bah oui.

— Trop quoi ?

— Trop fille qui essaie.

Je suis resté un quart de seconde silencieux.

— Je ne suis pas sûr de savoir reconnaître ça.

— C'est honnête.

Puis elle a passé la tête par l'ouverture du rideau.

— Dis. T'aimes bien quoi comme vêtements ?

— Je sais pas trop...

— Vas-y, propose. Tu penses que je devrais essayer quoi ?

J'ai regardé autour de moi avec le sérieux absurde d'un homme à qui on confierait une mission pour laquelle il n'a clairement pas été formé.

Puis j'ai montré un sweat noir avec un imprimé fraise.

— Ça... peut-être. C'est simple, mais... mignon.

Elle m'a regardé une seconde de trop.

— Mignon ?

— Enfin... oui.

— D'accord.

Elle a disparu derrière le rideau avec un petit sourire que je n'ai pas complètement su interpréter.

Quand elle est sortie de la cabine avec le sweat, elle a écarté légèrement les bras.

— Alors ? T'aimes ?

J'ai relevé les yeux.

Puis j'ai eu du mal à répondre tout de suite.

Parce qu'elle était vraiment belle.

Pas au sens abstrait où on dit ça vite fait.

Pas pour être poli.

Vraiment belle.

Et il y a des moments où la vérité ressemble beaucoup trop à quelque chose qu'on n'ose pas dire.

Le sweat était simple. Un peu ample. Le genre de vêtement qui aurait dû la rendre juste mignonne.

Chez elle, ça faisait pire.

Ou mieux.

Ça lui donnait un air plus doux, plus proche, presque intime. Comme si elle m'avait laissé voir une version d'elle moins maîtrisée, moins publique.

— Ça te va bien, j'ai fini par dire.

Elle m'a observé une seconde dans le miroir.

— Juste bien ?

— Très bien.

Elle s'est tournée complètement vers moi cette fois.

— Très bien comment ?

Mon cerveau a immédiatement demandé sa démission.

— Très bien... sur toi.

Elle a souri.

Pas fort.

Mais assez pour me faire comprendre qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait.

— Voilà, a-t-elle dit doucement.

Puis elle s'est regardée dans le miroir.

— J'hésite.

— Pourquoi ?

— Parce que si je l'achète, il faudra que je lui trouve des occasions. Je porte rarement des choses aussi décontractées.

— Tu peux en inventer, des occasions.

— C'est un très mauvais conseil financier.

— Je fais ce que je peux.

Elle a ri.

Puis elle s'est rapprochée juste assez pour me montrer un détail du sweat au niveau de la manche, comme si on avait besoin d'être à cette distance pour parler de coton.

— Et ça ?

Sa voix était plus basse.

Son épaule presque contre mon bras.

J'ai regardé la couture, parce qu'il fallait bien regarder quelque chose de socialement acceptable.

— C'est bien aussi, j'ai dit.

— Bien encore ?

— Je manque de vocabulaire.

— Je trouve pas.

Le temps passait comme ça.

Simplement.

Une boutique après l'autre.

Des commentaires idiots.

Des avis donnés avec trop de sérieux sur des pulls, des chemises, une robe « jolie mais pas pour tous les jours », selon elle.

Mais plus ça avançait, plus j'avais l'impression étrange qu'elle ne cherchait pas seulement un avis.

Elle cherchait aussi une raison de rester là avec moi.

De prolonger l'après-midi.

De tirer doucement sur le fil tant qu'il tenait.

Et le problème, c'est que moi aussi.

À un moment, elle a attrapé mon poignet pour me tirer vers une vitrine.

Juste pour me montrer quelque chose.

Un geste bref. Naturel.

Mais mon corps, lui, l'a enregistré comme une information capitale.

Je crois que ce qui me troublait le plus, avec Aïcha, ce n'était pas seulement la proximité.

C'était la facilité de cette proximité.

Comme si elle n'avait pas peur de me laisser entrer dans son espace.

Comme si, pendant quelques heures, j'étais quelqu'un d'assez simple pour être choisi.

On venait de sortir d'une enseigne de vêtements quand sa main a quitté mon bras d'un coup.

Le mouvement était léger.

Mais net.

Je l'ai senti tout de suite.

Je me suis tourné vers elle.

Son regard s'était figé un peu plus loin dans l'allée.

Et son visage avait changé.

Pas énormément.

Juste ce qu'il fallait pour comprendre qu'un problème venait d'entrer dans la scène.

— Aïcha ?

Elle a eu un petit sursaut, presque rien.

— Hm ?

Puis elle a déjà regardé ailleurs, trop vite.

— Rien.

C'est là que je l'ai vu.

Un homme marchait vers nous avec cette assurance tranquille des gens qui n'envisagent jamais d'être déplacés, où qu'ils soient.

Grand, veste sombre, barbe très nette, téléphone à la main. Le genre de type qu'on imagine parler fort dans un salon et obtenir qu'on l'écoute juste parce qu'il est là.

Quand il a reconnu Aïcha, son visage s'est détendu en sourire.

— Ah bah dis donc, ma grande.

Aïcha s'est redressée un peu.

— Sofiane...

Sa voix avait changé aussi.

Pas plus froide.

Mais plus surveillée.

Il s'est approché et lui a embrassé le front rapidement.

Puis il m'a jeté un regard.

Un seul.

Rapide.

Évaluateur.

— Bonjour.

Il s'est tourné de nouveau vers Aïcha.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Rien, on traînait.

Le on m'a paru minuscule.

Sofiane a regardé autour de nous.

— Avec qui ?

Aïcha a répondu trop vite.

— Y avait Nawal et d'autres, mais on s'est séparés.

Je crois que quelque chose s'est contracté en moi à ce moment-là.
Pas violemment.
Juste un petit truc discret.
Comme quand on ferme une porte dans une pièce et qu'on comprend qu'on n'était peut-être pas censé être là.
Sofiane a hoché la tête, pas totalement convaincu.
Puis son regard est revenu vers moi.
— Et lui, c'est un camarade de l'école ?
Aïcha a eu une micro-hésitation.
À peine une seconde.
— C'est Eliott. On est ensemble en cours.
Je crois que, sorti du contexte, c'était une phrase parfaitement banale.
Mais là, à cet instant précis, elle sonnait un peu comme :
« Ne t'inquiète pas, ce n'est rien. »
J'ai tendu la main.
— Bonjour.
Il me l'a serrée.
Pas fort. Pas trop longtemps.
— Sofiane, a-t-il dit.
Puis il m'a regardé plus franchement.
— T'es en compta aussi ?
— En CCA, oui.
— Ah. C'est une bonne filière, pleine d'avenir. Et donc tu l'accompagnes faire les magasins ?
Aïcha a répondu avant moi.
— On passait juste par là.
— Oui, j'ai vu.
Son sourire est revenu.
Lisse.
Un peu trop.
— C'est gentil.
Je ne savais pas si c'était pour moi ou contre moi.
Probablement les deux.
Il a repris, en regardant Aïcha :
— Tu as besoin d'un conseiller shopping, maintenant ?
Aïcha a eu un petit rire.
Pas très naturel.
— N'importe quoi.
— Non mais je demande.
Il a penché la tête vers moi.
— C'est pas trop ton truc, si ? Mon pauvre, de traîner ici.
Je n'ai pas su quoi répondre immédiatement.
Pas parce que la question était difficile.
Parce qu'elle était posée de cette manière très précise où toutes les réponses ont déjà l'air un peu fausses.
— Ça va, j'ai dit.
Très puissant.
Très charismatique.
Ou pas vraiment.
Sofiane a hoché la tête comme si j'avais confirmé quelque chose d'intéressant.

— Tant mieux.

Puis il s'est tourné vers Aïcha.

— Enfin bon, évite de traîner n'importe comment. Surtout seule. Il commence à faire tard et il faut pas que papa s'inquiète.

Seule.

Alors que j'étais littéralement à soixante centimètres de lui.

Aïcha a aussitôt répondu :

— Mais je suis pas seule, y avait les autres.

— Mmh.

Il l'a regardée une seconde de plus.

— Oui.

Le oui voulait dire : je ne te crois pas complètement, mais on en reparlera.

Je l'ai compris.

Je pense qu'elle aussi.

Il a remis son téléphone dans sa poche.

— Tu rentres quand ?

— Pas trop tard.

— D'accord, je préviens les parents en rentrant.

— Oui.

Puis, comme s'il se rappelait soudain que j'existais encore dans le cadre, il m'a lancé un dernier sourire poli.

— Bon courage pour le shopping, Eliott.

Il l'a dit comme d'autres diraient bon courage pour une opération ou une punition absurde.

Et puis il s'est éloigné.

Pas pressé.

Comme quelqu'un qui sait qu'il a laissé exactement le bon poids derrière lui.

Le silence est resté quelques secondes entre nous.

Le centre commercial, lui, continuait à vivre tout autour. Des gens passaient, une musique trop forte descendait d'un étage, quelqu'un riait près de l'escalator.

Et au milieu de tout ça, quelque chose avait changé.

Aïcha a soufflé par le nez.

— Désolée...

Je l'ai regardée.

— Pourquoi ?

— Mon frère, il est... lourd.

C'était un mot faible pour quelqu'un qui venait de transformer un après-midi entier en terrain glissant, mais j'ai compris l'intention.

— C'est pas grave, j'ai dit.

Réflexe stupide.

Toujours le même.

Elle a baissé les yeux une seconde.

— Il est chiant avec ça.

— Avec quoi ?

Elle a haussé une épaule.

— Les sorties, les mecs, le regard des gens. Tout.

Je ne savais pas vraiment quoi dire.

Parce qu'une partie de moi comprenait la phrase.

Et l'autre partie restait bloquée sur le fait qu'elle venait de dire à son frère qu'on était avec Nawal et d'autres, comme si être juste avec moi n'était pas une version montrable de la réalité.

Aïcha a repris presque tout de suite, un peu trop vite :

— Enfin bref. Laisse tomber. Il se prend pour mon second père.

— D'accord.

Elle m'a observé.

— Tu m'en veux ?

La question m'a surpris.

Pas parce qu'elle était injuste.

Parce qu'elle arrivait trop tôt.

Je n'avais pas encore fini de comprendre ce que je ressentais exactement. De la gêne, oui. Un petit froid dans le ventre aussi.

Quelque chose qui ressemblait à de la honte, mais pas assez nette pour mériter un vrai nom.

— Non, j'ai dit.

Puis j'ai ajouté, parce que je pense qu'elle méritait aussi un peu d'honnêteté :

— Enfin... je crois pas.

Elle a eu un petit sourire.

— Il est bizarre, c'est tout. Merci d'avoir été honnête.

Ce n'était pas vraiment vrai.

Ou alors pas entièrement.

Ce qui était bizarre, ce n'était pas lui. C'était l'effet qu'il avait eu sur elle. Cette manière qu'elle avait eue de se justifier avant même qu'il pose les bonnes questions. De rétrécir la sortie, de me ranger vite dans la case camarade de cours.

Mais je n'ai rien dit.

Parce que j'avais déjà l'impression d'occuper trop d'espace dans la scène.

Et que, chez moi, ce genre de sensation finit presque toujours par devenir :

« C'est peut-être encore toi le problème. »

Aïcha a regardé l'heure sur son téléphone.

— Il faut bientôt que j'y aille.

— D'accord.

— Tu prends le tram ?

— Oui.

— Moi aussi.

On a recommencé à marcher.

Un peu moins près.

Pas de façon visible, juste assez pour que je le sente.

On a encore traversé deux boutiques sans vraiment les voir. Elle a commenté un pull moche dans une vitrine, j'ai répondu quelque chose, elle a ri.

Le son était le même que tout à l'heure, en théorie.

Mais plus léger, comme si une partie d'elle était restée coincée ailleurs.

Dehors, l'air était plus frais.

On a marché jusqu'à l'arrêt de tram sans trop parler. Pas dans un silence hostile, un silence de fin de journée, peut-être. Ou de chose qu'aucun de nous ne voulait vraiment ouvrir.

Quand la rame est arrivée, elle s'est tournée vers moi.

Et là, presque miraculeusement, son sourire est revenu.

Pas exactement comme avant.

Mais assez pour me désarmer quand même.

— Merci pour aujourd’hui, Eliott.

— Merci à toi.

— Le film était trop bien !

— Très pluvieux surtout.

Elle a ri.

— Et t’as été un très bon accompagnateur de boutiques.

— J’ai fait de mon mieux.

— Et c’est très bien.

Petit silence.

Puis elle s’est avancée et m’a serré brièvement dans ses bras.

Juste une seconde.

Deux, peut-être.

Le temps exact qu’il faut pour effacer beaucoup trop de choses sans vraiment les réparer.

Quand elle s’est reculée, elle a remis une mèche derrière son oreille.

— On se reparle ce soir ?

— Oui.

— Cool.

Puis elle est montée dans le tram avec ce même petit signe de la main qu’elle me faisait parfois à la fac.

La porte s’est refermée.

Je l’ai regardée partir derrière la vitre jusqu’à ce que la rame tourne un peu plus loin.

Et pendant quelques secondes, tout avait presque l’air normal.

Presque.

Je suis resté seul à l’arrêt avec mes mains dans les poches et cette impression très vague d’avoir peut-être raté quelque chose sans savoir quoi.

Ou alors d’avoir compris quelque chose que je préférerais ne pas nommer tout de suite.

Mais elle m’avait proposé le film.

Elle avait voulu que ça dure.

Elle m’avait acheté à boire, entraîné dans les boutiques, serré dans ses bras avant de partir.

Alors peut-être que je me faisais encore des idées.

Peut-être que son frère était juste comme ça.

Peut-être que le problème venait d’ailleurs.

Peut-être qu’il n’y en avait pas.

J’ai baissé les yeux.

Puis j’ai sorti mon téléphone.

Et malgré ce petit froid resté quelque part sous mes côtes, je pouvais voir un sourire.

Comme un idiot, probablement.

Mais un idiot qui venait quand même de passer une bonne journée avec Aïcha.

Chapitre 8

Départ pour le séminaire

Le bus était là depuis vingt minutes.

Et moi aussi.

C'était prévisible.

Quand quelque chose me stresse, mon cerveau décide toujours que la meilleure stratégie consiste à arriver beaucoup trop tôt, comme si j'allais pouvoir négocier avec la catastrophe en arrivant avec un peu d'avance.

Le parking de l'entreprise était presque vide. Le grand bus blanc stationnait au milieu comme une baleine administrative venue nous avaler un par un.

J'ai regardé l'heure sur mon téléphone.

7 h 11.

Départ prévu : 7 h 30.

Super.

Dix-neuf minutes pour imaginer tout ce qui pouvait mal se passer pendant ce séminaire.

Je me suis approché du bus avec mon sac sur l'épaule. Le chauffeur fumait une cigarette près de la porte ouverte, avec l'air tranquille des gens qui ont vu passer assez de groupes d'adultes anxieux pour ne plus s'étonner de rien.

— Bonjour monsieur, j'ai dit.

Il a hoché la tête.

— Bonjour.

Je suis monté.

L'intérieur sentait ce mélange étrange de tissu chauffé et de désinfectant qu'ont tous les bus. Les sièges bleus étaient parfaitement alignés, vides, silencieux, une rangée après l'autre, comme une série de décisions sociales à prendre.

Devant ? Trop visible.

Au fond ? Trop suspect.

Au milieu ? Potentiellement stratégique.

Je me suis arrêté quelques secondes dans l'allée comme quelqu'un qui analyse une carte militaire.

Puis j'ai choisi un siège côté fenêtre, à peu près au centre. Suffisamment discret pour disparaître si nécessaire, mais pas assez isolé pour avoir l'air d'un type qui fuit l'humanité.

Je me suis assis.

Dans la vitre du bus, mon reflet m'a regardé.

Chemise simple. Sac noir. Air légèrement trop sérieux pour quelqu'un qui part passer trois jours au bord d'un lac.

Je me demande si les gens voyaient la panique aussi facilement que moi.

Probablement.

Les premiers collègues sont arrivés progressivement.

Des voix dans l'allée, des sacs qu'on pose, des salutations encore endormies.

J'essayais de regarder par la fenêtre comme si le parking était un spectacle fascinant.

Puis une voix familière a traversé le bus.

Jade.

Je l'ai vue monter dans l'allée avec cette même assurance tranquille qu'au bureau. Jean ajusté, veste claire, lunettes de soleil dans les cheveux, café à la main.

Elle a regardé les sièges.

Pas comme quelqu'un qui cherche une place.

Plutôt comme quelqu'un qui évalue un territoire.

Il y avait quelque chose d'énervant dans cette manière d'entrer quelque part comme si elle y était déjà chez elle.

Et quelque chose d'autre, plus discret, que je n'avais jamais vraiment pris le temps d'analyser.

Un truc qui donnait envie de la regarder un peu plus longtemps que nécessaire.

Ses yeux ont parcouru l'allée.

Devant.

Milieu.

Fond.

Puis ils se sont arrêtés sur moi.

Mauvaise nouvelle.

— Ooh.

Elle a souri.

Pas méchamment.

Mais avec ce petit éclat amusé que j'avais déjà vu. Celui qui annonce généralement qu'elle a trouvé de quoi se distraire.

Elle s'est approchée.

— Eh ben.

Elle a posé son sac sur le siège à côté de moi.

— T'es arrivé avant tout le monde.

— Oui.

— Impressionnant.

Elle s'est assise, puis a tourné légèrement le visage vers moi.

C'était probablement ça le problème.

Elle était à l'aise.

Et moi, j'étais soudain beaucoup trop conscient du fait qu'elle était là.

— T'as pris ton sac pour vomir si t'as le mal du car ?

Je l'ai regardée.

— Non.

— Dommage.

Elle a pris une gorgée de café.

— Moi, je l'ai oublié. Si je tombe malade, je vise les RH.

Je crois que j'ai souri malgré moi.

— C'est stratégique.

— Toujours.

Elle s'est installée confortablement dans son siège, jambes croisées, parfaitement à l'aise. Comme si venir s'asseoir à côté de moi dans un bus à moitié vide était une décision tout à fait neutre.

Moi, j'essayais de ne pas avoir l'air d'un type soudain beaucoup trop conscient de la distance exacte entre son coude et celui de sa collègue.

Une silhouette est apparue dans l'allée.

— Ah.

La voix de Mehdi.

— Voilà mon duo préféré.

Il s'est arrêté près de notre rangée.

— Jade, laisse le petit tranquille.

Il m'a regardé avec un sourire très satisfait.

— Il a l'air fragile.

Jade a levé les yeux au ciel.
 — Il est fragile.
 — Moi, j'adore les fragiles.
 Il s'est tourné vers moi.
 — Les fragiles sont toujours les plus gentils et intéressants.
 Je n'ai pas su quoi répondre.
 Mehdi a tapé l'appui-tête devant lui.
 — En plus, c'est eux qui survivent aux activités absurdes.
 — C'est très rassurant, j'ai dit.
 — C'est mon objectif dans la vie.
 Il m'a fait un clin d'œil.
 — Bon voyage les enfants.
 Puis il est allé s'installer deux rangées plus loin.
 Le bus continuait à se remplir.
 Les conversations montaient doucement.
 Jade regardait son téléphone.
 Moi, je regardais la fenêtre.
 Le parking était devenu plus animé, mais mes yeux cherchaient autre chose.
 Et puis je l'ai vue.
 Lyralda.
 Elle marchait vers le bus avec un sac simple à l'épaule et cette même démarche
 calme que d'habitude. Pas pressée, pas lente. Juste... assurée.
 Elle est montée.
 Le chauffeur a refermé la porte derrière elle.
 Pendant une seconde, son regard a parcouru l'intérieur du bus.
 Elle a vu Mehdi.
 Puis Jade.
 Puis moi.
 Son regard s'est arrêté très brièvement.
 Pas de sourire.
 Pas de signe.
 Juste ce regard direct, clair, qui donnait l'impression qu'elle observait quelque
 chose avec précision.
 Puis elle a continué dans l'allée et s'est assise une rangée derrière nous.
 Je ne sais pas pourquoi ça m'a rendu encore plus conscient de mon propre corps.
 Le bus a démarré quelques minutes plus tard.
 Le moteur a vibré doucement sous le plancher.
 Le parking a glissé derrière la vitre.
 La ville s'est mise à défiler.
 À côté de moi, Jade avait déjà posé son café et étiré les jambes.
 — Trois heures de route.
 — Oui.
 — J'espère que t'as dormi.
 — Beaucoup.
 — Mauvaise stratégie.
 Elle a ajusté son siège.
 — Moi, je dors toujours dans les transports.
 Elle a fermé les yeux.
 — Réveille-moi si on tombe dans un lac.
 — D'accord.

Je crois que je pensais qu'elle plaisantait.
 Mais quelques minutes plus tard, sa respiration s'était ralentie.
 Elle dormait vraiment.
 Le bus roulait tranquillement sur l'autoroute. Les conversations autour s'étaient
 calmées, remplacées par ce bruit constant du moteur et des pneus.
 Je regardais la route défiler quand j'ai senti un mouvement.
 Très léger.
 La tête de Jade s'est inclinée.
 Puis elle s'est appuyée contre mon épaule.
 Mon corps s'est figé immédiatement.
 Pas de manière dramatique.
 Juste... totalement immobile.
 Comme si bouger risquait de déclencher une catastrophe diplomatique.
 Je sentais la chaleur de sa tête contre mon bras.
 Ses cheveux effleuraient mon épaule.
 Son parfum était discret, sucré.
 Et beaucoup trop agréable pour la situation.
 Le genre de détail que mon cerveau aurait dû ignorer...
 mais qu'il a décidé d'enregistrer avec une précision suspecte.
 Respirer normalement.
 Ne pas bouger.
 Ne pas penser à la situation.
 Ne surtout pas penser au fait que quelqu'un est littéralement collé contre toi dans
 un bus rempli de collègues.
 Mission compliquée.
 Très compliquée.
 Trop compliquée.
 Ce qui n'aidait pas, c'est qu'elle ne s'était pas simplement endormie à côté.
 Non.
 Elle s'était installée contre moi avec une facilité presque vexante, comme si mon
 épaule était devenue une option parfaitement acceptable. Comme si ça ne lui coûtait
 rien. Comme si ça allait de soi.
 Je regardais obstinément la vitre.
 Dans le reflet, on aurait dit un couple parfaitement normal.
 Et le pire, c'est que pendant une seconde, ça ne m'a pas paru complètement
 absurde.
 Problématique.
 Très problématique.
 Parce que dans ma tête, c'était le chaos.
 Pas juste à cause de la situation.
 Mais parce que je commençais à me demander depuis quand, exactement, être
 aussi proche d'elle me faisait cet effet-là.
 Je sentais mon cœur battre un peu trop vite.
 Je me concentrais sur la route, les arbres, les panneaux, n'importe quoi pour ne
 pas analyser ce qui se passait à trente centimètres de mon cerveau.
 Puis j'ai levé les yeux.
 Dans le reflet du bus, derrière nous, j'ai aperçu Lyralda.
 Elle ne regardait pas son téléphone.
 Elle regardait devant.

Et pendant une fraction de seconde, j'ai eu l'impression qu'elle observait exactement la situation.

Son visage n'exprimait rien.

Mais son regard, lui, semblait très attentif.

J'ai détourné les yeux immédiatement.

Parce que soudain, la chaleur dans ma poitrine n'était plus seulement due à Jade.

C'était aussi le fait de réaliser que ce n'était peut-être pas passé inaperçu.

Que je n'étais peut-être pas le seul à voir ce qui se passait.

Et je n'étais pas sûr d'avoir envie de comprendre pourquoi.

Le bus roulait depuis un moment quand le chauffeur a annoncé une pause.

— Aire de la Vallée dans dix minutes.

Je n'avais pas bougé depuis... combien de temps ? Une heure ? Peut-être un peu moins. Mais dans ma tête, ça ressemblait à une éternité passée à faire semblant d'être parfaitement à l'aise avec une personne endormie sur mon épaule.

Jade dormait toujours.

Ou faisait semblant.

Honnêtement, je ne savais pas.

Sa tête reposait contre moi avec une confiance très tranquille, comme si j'étais un coussin officiel du service commercial. Ses cheveux glissaient un peu sur ma manche à chaque vibration du bus.

Je n'osais pas bouger.

Parce que bouger signifierait soit la réveiller, soit empirer la situation.

Donc j'étais resté immobile.

Statue administrative.

Le problème, c'est qu'un corps humain immobile trop longtemps commence à ressentir des choses très stupides. Une épaule qui chauffe. Un bras qui picote. Un cerveau qui devient trop conscient de la proximité d'une autre personne.

Et un autre problème, plus gênant encore : mon cerveau, lui, avait décidé d'imaginer des choses qu'il valait mieux ignorer dans un bus rempli de collègues.

Alors je regardais la route.

Très intensément.

Comme si l'autoroute avait quelque chose de philosophique à m'apprendre.

Le bus a ralenti.

Le parking de l'aire est apparu.

Et c'est là que Jade s'est redressée d'un coup.

— On est arrivés ?

Je crois que mon cœur a sauté une petite marche.

— Euh... non, pause.

Elle a cligné des yeux, encore un peu endormie, en me regardant droit dans les yeux, puis a regardé autour d'elle.

— Ah !

Elle s'est étirée comme si rien de particulier ne s'était passé.

Comme si elle n'avait pas passé la dernière heure appuyée contre moi.

Ou comme si elle savait très bien que si, justement.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Un moment.

— Bien.

Elle a souri.

— T'as survécu.

Je crois que j'ai hoché la tête.

— A priori.

— T'as pas essayé de me pousser ?

— Non.

— C'est gentil.

Elle s'est levée et a attrapé son sac.

Puis elle a ajouté en descendant dans l'allée :

— Tu fais un bon oreiller. Bien moelleux.

Super.

L'air frais de l'extérieur m'a fait du bien.

Beaucoup de bien.

Le parking de l'aire d'autoroute était plein de bus et de voitures.

Des gens marchaient dans tous les sens avec des cafés, des croissants, des visages encore à moitié endormis.

Je me suis étiré discrètement.

Mon épaule protestait légèrement.

Mehdi est apparu à côté de moi.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Le trajet.

Il m'a regardé avec un sourire en coin.

— T'as l'air d'avoir vécu quelque chose.

— Non.

— menteur.

Il a regardé vers le bus.

— Jade a dormi sur toi pendant une heure.

Je me suis figé.

— Comment...

— Tout le bus l'a vu.

Bien sûr.

Évidemment.

Comme si ça pouvait rester discret, ce genre de chose.

— Relax.

Il a tapoté mon épaule.

— C'est un compliment.

— Je ne suis pas sûr.

— Moi si.

Il a pris un café au distributeur.

— Et puis Jade ne dort jamais contre les gens.

Petite pause.

— C'était très mignon.

Cette information n'a absolument pas aidé mon système nerveux.

On était plusieurs à attendre près de la porte automatique de la station quand Jade est revenue avec un sandwich et un café.

Il y avait plusieurs regards qui se tournaient vers elle sans vraiment s'en cacher.

Pas lourds. Pas insistants.

Juste... présents.

Et je ne savais pas pourquoi ça m'agaçait un peu.

Elle m'a regardé.

— Tu t'es enfui.

— J'avais besoin d'air.

— Mauvaise excuse.

Elle a croqué dans son sandwich.

— T'as peur que je t'embête ?

Je n'ai pas répondu.

Parce que la réponse honnête était beaucoup trop embarrassante pour être prononcée sur une aire d'autoroute à huit heures du matin.

Elle a souri.

— Ça te gêne vraiment ?

Une voix calme s'est glissée dans la conversation.

— Il a surtout peur de mourir d'embarras.

Je me suis retourné.

Lyralda.

Elle tenait un café dans une main, l'air parfaitement réveillée malgré l'heure. Son regard s'est posé sur moi une seconde, comme si elle évaluait très précisément mon niveau de stress.

Jade a levé un sourcil.

— Tu surveilles les stagiaires maintenant ?

— Je surveille les catastrophes.

— Il en est une ?

— Potentielle. Toi également.

Je crois que j'ai laissé échapper un petit rire nerveux.

Jade a regardé de l'une à l'autre.

— C'est fascinant.

— Quoi ?

— La façon dont vous parlez de lui comme s'il n'était pas là.

Lyralda a pris une gorgée de café.

— Il est là.

Puis elle m'a regardé.

— Et il panique.

Je me suis défendu.

— Je ne panique pas.

— Si.

— Non.

— Si.

Jade a levé les mains.

— Ok, stop. On dirait deux parents qui discutent d'un enfant fragile.

Mehdi, qui venait de nous rejoindre avec trois gobelets de café, a éclaté de rire.

— C'est exactement ça.

Il m'a tendu un gobelet.

— Tiens.

— Merci.

— Bois.

— Pourquoi ?

— Parce que dans deux heures tu vas être dans un hôtel rempli de collègues en mode cohésion.

Il a pris une gorgée.

— Et crois-moi, le café aide.

Le bus est reparti quelques minutes plus tard.

Cette fois, Jade ne s'est pas rendormie immédiatement. Elle regardait la route, les jambes légèrement tournées vers moi, comme si l'espace entre nos sièges était devenu naturellement partagé.

Je faisais très attention à mes mouvements.

Très.

— Tu stresses encore.

— Non.

— Si.

— C'est une accusation gratuite.

— Ton visage te trahit.

Elle a posé le coude sur l'accoudoir.

— T'as peur de quoi exactement ?

Je n'ai pas répondu tout de suite.

Parce que la vraie réponse était un peu trop honnête pour une conversation dans un bus.

Finalement, j'ai dit :

— De faire un truc ridicule.

Elle a réfléchi.

— Tu vas en faire.

— Merci.

— Tout le monde en fait.

Elle a haussé les épaules.

— La différence, c'est que certains font semblant de ne pas s'en rendre compte.

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

Je crois que ça m'a un peu calmé.

Elle a tourné la tête vers moi.

— Sérieusement.

Son ton avait changé.

À peine.

Moins moqueur. Plus simple.

— Tu seras pas le seul à être gêné. Juste le seul à avoir l'air honnête quand ça arrivera.

Je l'ai regardée.

Elle soutenait mon regard avec cette facilité irritante qu'ont les gens qui n'ont pas besoin de détourner les yeux pour survivre.

C'était injustement facile pour elle.

Et beaucoup trop difficile pour moi de faire comme si ça ne me faisait rien.

Puis elle a eu un petit sourire.

— Et puis au pire, je me moquerai de toi discrètement.

— Ah, c'est rassurant.

— Je rends service comme je peux.

Je crois que ça m'a calmé plus que ça n'aurait dû.

Le reste du trajet s'est passé plus vite.

Les conversations reprenaient autour de nous. Mehdi racontait quelque chose deux rangées derrière. Quelqu'un riait trop fort à l'avant. Le paysage devenait plus vert à mesure qu'on quittait la ville.

Et puis le bus a ralenti.

Le lac est apparu.

Grand.

Calme.

Entouré d'arbres.
Et juste à côté, l'hôtel.
C'était beau.
Un grand bâtiment moderne avec des terrasses en bois qui donnaient directement sur l'eau. Le genre d'endroit où les gens prennent des photos de leur petit déjeuner.
Le bus s'est arrêté sur le parking.
— Voilà, a dit Mehdi derrière nous.
— La jungle.
Jade a attrapé son sac.
Puis elle s'est tournée vers moi.
— Prêt ?
— Pas vraiment.
Elle a souri.
Un vrai sourire, cette fois.
Pas juste amusé.
— Parfait.
Comme si ma réponse lui convenait exactement.
Elle est descendue du bus.
Je suis resté assis une seconde de plus.
Dans la vitre, mon reflet me regardait encore.
Même tête.
Même inquiétude.
Mais derrière moi, le lac brillait dans la lumière du matin.
Et quelque part dans ce décor, j'avais l'impression très nette que quelque chose allait changer.
Je ne savais pas encore quoi.
Mais je sentais que ce séminaire allait être beaucoup plus compliqué que du yoga sur un paddle.
Et peut-être aussi beaucoup plus dangereux.
Pas pour ma vie.
Juste pour tout le reste.

Chapitre 9

Team Building

Le bus s'est arrêté devant l'hôtel avec un petit soupir mécanique.

Personne n'a applaudi, ce qui est toujours bon signe.

Je suis descendu parmi les derniers, le sac sur l'épaule, les jambes légèrement engourdis par trois heures passées à essayer d'avoir l'air normal à côté d'une commerciale qui dort sur toi comme si tu étais un mobilier officiel de l'entreprise.

L'air était différent ici.

Plus humide.

Plus calme aussi.

Le lac s'étendait juste derrière l'hôtel, immense et parfaitement lisse, comme une grande plaque de verre posée entre les collines. Le soleil du matin glissait dessus avec cette lumière douce qui donne aux endroits un air de brochure touristique.

L'hôtel, lui, avait clairement été conçu pour ce genre d'événements. Bois clair, grandes baies vitrées, terrasses ouvertes sur l'eau. Le genre d'endroit où tout est à la fois très simple et très cher.

Mehdi a sifflé doucement.

— Pas mal.

Jade s'est arrêtée à côté de lui.

— Je pourrais m'habituer.

— Moi aussi.

Ils ont échangé ce regard complice de gens parfaitement à l'aise dans des lieux où je commence toujours par vérifier si je ne vais pas casser quelque chose.

Derrière moi, j'ai entendu la voix de Lyralda.

— Si on pouvait éviter de tomber dans le lac avant le check-in, ce serait idéal.

Je me suis retourné.

Elle regardait le bâtiment avec une expression neutre, mais son regard semblait analyser les lieux comme si elle s'attendait à ce qu'un piège mortel surgisse derrière chaque terrasse.

— T'as peur de l'eau ? a demandé Jade.

— Non.

— Alors ?

— J'ai peur des activités absurdes organisées près de l'eau.

Mehdi a éclaté de rire.

— Tu vois, Eliott ?

Il m'a tapé l'épaule.

— On n'est pas seuls.

Je crois que ça m'a rassuré plus que je ne voulais l'admettre.

Le hall de l'hôtel était encore plus impressionnant que l'extérieur.

Bois clair.

Plantes vertes.

Un grand comptoir en pierre derrière lequel deux employés souriaient avec la perfection professionnelle des gens formés pour gérer des groupes d'entreprise.

Les collègues s'éparpillaient déjà dans la pièce. Certains discutaient, d'autres prenaient des photos du lac derrière les baies vitrées.

Je restais un peu en retrait.

Observer les gens dans ce genre de moment est presque plus facile que participer. On voit les rôles apparaître très vite : les leaders naturels, les bavards, les gens qui s'installent partout comme s'ils étaient déjà chez eux.

Moi, j'étais dans la catégorie personne polie qui attend qu'on lui dise où aller.

Monsieur Delmas s'est approché du comptoir.

— Bonjour. Groupe Primeval Corps.

L'employée a hoché la tête.

— Bienvenue. Nous avons préparé les clés.

Elle a sorti une petite pile d'enveloppes.

— Chambres individuelles pour tout le monde.

Une petite vague de satisfaction a traversé le groupe.

Moi y compris.

Trois jours de séminaire, c'est déjà un défi social suffisant. Si on m'avait annoncé que je devais partager une chambre avec un collègue inconnu, je crois que j'aurais commencé à réfléchir sérieusement à la nage en eau libre.

Quelques minutes plus tard, je me retrouvais dans l'ascenseur avec Mehdi et deux autres collègues.

— Alors, Elliott, a dit Mehdi.

— Oui ?

— Première fois dans un hôtel d'entreprise ?

— Oui.

— Profite. C'est gratuit.

Les portes se sont ouvertes.

— Ce sont les seuls endroits où les gens boivent du vin en parlant de synergie.

Ma chambre était au troisième étage.

J'ai ouvert la porte avec cette petite excitation étrange qu'on ressent toujours dans un hôtel, même quand on sait qu'on va passer la moitié du temps à stresser dans une salle de réunion.

La chambre était... parfaite.

Grand lit.

Bois clair.

Fenêtre immense donnant directement sur le lac.

Une petite terrasse avec deux chaises.

Je suis resté une seconde à regarder l'eau.

Calme.

Silencieuse.

Très belle.

Et probablement très froide si on tombait dedans.

Je me suis souvenu de Mehdi et du paddle.

Mon cerveau a immédiatement décidé d'ignorer le paysage.

Une heure plus tard, tout le monde se retrouvait dans une grande salle vitrée à l'arrière de l'hôtel.

Le lac était juste là, derrière nous.

Et au centre de la pièce, plusieurs tables de travail avaient été installées.

Avec... des planches à découper ?

Des bols.

De la farine.

Et des couteaux.

Un homme en veste blanche battait des mains avec une énergie presque inquiétante.

— Bonjour à tous !

Chef.

Clairement.

Et visiblement très enthousiaste.

— Bienvenue à notre atelier de cuisine collaborative !

Mehdi a murmuré derrière moi :

— Ça commence.

Le chef continuait :

— Aujourd'hui, vous allez travailler en équipes pour préparer un repas complet !

Je regardais les ingrédients sur la table.

Pâte.

Légumes.

Herbes.

Je sentais quelque chose de familier remonter doucement dans mon cerveau.

Quelque chose de beaucoup moins effrayant que les réunions.

Le chef tapait dans ses mains.

— La cuisine, mes amis, c'est comme l'entreprise !

Mehdi a chuchoté :

— Faux.

— Il faut coordination, créativité et confiance !

— Toujours faux.

— Et surtout... de la passion !

— Oh my...

Là, j'ai presque souri.

Les groupes ont été formés rapidement.

Évidemment.

Je me suis retrouvé avec :

Lyralda.

Jade.

Et Mehdi.

Je ne sais pas si c'était un hasard ou une mauvaise blague.

Le chef est passé devant notre table.

— Parfait !

Il a pointé les ingrédients.

— Votre équipe prépare les raviolis maison !

Jade a levé un sourcil.

— Maison ?

— Oui !

— Mais on n'est pas à la maison.

— Pâte fraîche, farce, cuisson, sauce !

Le chef était ravi de lui-même.

Il a posé les mains sur la table.

— C'est simple.

Les raviolis, oui.

Pas le reste.

Lyralda regardait le couteau posé devant elle comme si quelqu'un venait de lui confier un objet diplomatique très sensible.

— Tu veux que je fasse quoi avec ça ?

Jade a éclaté de rire.

— Sérieusement ?

— Oui.

— T'as jamais cuisiné ?

— Non.

— Jamais ?

— Je sais ouvrir un frigo.

Mehdi s'est penché vers moi.

— Je crois qu'on a trouvé notre point faible.

Jade a croisé les bras.

— Faut pas avoir peur de la pâte, hein.

Lyralda la regarda.

— Je n'ai pas peur de la pâte.

— Alors ?

— Je ne vois juste pas pourquoi on ferait ça alors que des restaurants existent.

Je crois que c'était la réponse la plus honnête de toute la salle.

Le chef est revenu vers notre table.

— Alors ?

Il a regardé nos ingrédients.

— On démarre ?

Personne ne bougeait vraiment.

Lyralda tenait toujours son couteau comme un juriste tient un problème pénal.

Jade observait la scène avec un amusement évident.

Mehdi attendait le spectacle.

J'ai regardé la pâte.

Puis les ingrédients.

Puis le plan de travail.

Et sans vraiment réfléchir, j'ai retroussé mes manches.

— On va commencer par la farce.

Tout le monde m'a regardé.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

Probablement parce que la cuisine est le seul endroit où mon cerveau arrête de douter.

J'ai pris un couteau.

Découpé les légumes.

Ajouté les herbes.

Mélangé la farce.

Mes mains travaillaient presque toutes seules.

Comme à la maison.

Comme quand je cuisine pour oublier que le reste du monde existe.

Pendant quelques secondes, la salle, les collègues, le séminaire ont disparu.

Il n'y avait plus que la planche, le couteau, l'odeur des herbes fraîches.

Puis j'ai levé les yeux.

Et tout le monde me regardait.

Même le chef.

Même Jade.

Et surtout...

Lyralda.

Son expression avait changé.

Pas juste un peu.

Comme si quelque chose venait de se déplacer derrière ses yeux.

— Tu cuisines comme ça souvent ?

Sa voix était différente. Plus basse. Plus... attentive.

Comme si elle ne cherchait pas seulement une réponse.

Je me suis senti rougir légèrement.

— Oui.

Petit silence.

Mehdi s'est mis à rire.

Un vrai fou rire.

— Attendez...

Il a pointé la pâte.

— Le comptable fragile est en train de nous sauver avec des raviolis maison.

Jade secouait la tête.

— C'est pas juste.

— Pourquoi ?

— Parce que je pensais qu'on allait mourir de faim.

Je crois que c'était la première fois que je voyais Lyralda sourire franchement.

Et, étrangement, ça valait presque toutes les activités de team building du monde.

— Tu caches bien ton jeu, a ajouté Jade en se rapprochant de la table.

Son ton était léger.

Mais son regard... s'attardait un peu trop pour être complètement anodin.

Pas insistant.

Juste précis.

— Je croyais que tu savais juste paniquer devant Excel.

— Merci.

— De rien, a-t-elle dit très calmement.

Une seconde.

Puis, avec un très léger sourire :

— C'est un compliment.

Je ne sais pas pourquoi... mais j'ai eu l'impression qu'elle parlait d'autre chose.

Mehdi s'est penché sur la farce.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, chef Eliott ?

Le chef m'a gêné.

Et plu.

Ce qui est une combinaison émotionnelle peu pratique.

— Toi, tu peux étaler la pâte.

— Ah non, a dit Jade. Ça, je prends.

Elle avait déjà attrapé le rouleau.

— J'ai toujours rêvé d'exercer un pouvoir sur de la farine.

— Phrase inquiétante, a commenté Mehdi.

Lyralda, elle, regardait toujours les ingrédients avec cette méfiance appliquée des gens intelligents qu'on a soudain placés sur un terrain où leur intelligence habituelle n'est plus la bonne.

Je lui ai montré un saladier.

— Vous pouvez mélanger ça ?

Elle a baissé les yeux vers le bol.

Puis vers moi.

Un court instant.

— C'est une vraie tâche ou tu t'occupes pour éviter une catastrophe ?

— Les deux, j'ai dit.

Un silence.

Puis ce léger mouvement au coin de sa bouche.

À peine visible.

Mais suffisant pour ressembler à une approbation.

— D'accord.

Elle a commencé à mélanger très sérieusement, comme si la cohésion de l'entreprise dépendait vraiment d'une farce bien homogène.

C'était un peu drôle.

Et un peu charmant.

Jade étalait la pâte avec beaucoup trop d'énergie pour quelqu'un qui prétendait n'être là que pour se moquer.

— C'est normal si ça ressemble à une scène de crime farineuse ? a-t-elle demandé.

— Oui, a dit Mehdi.

— Non, j'ai dit en même temps.

Elle m'a regardé.

— Il va falloir choisir une autorité dans ce groupe.

— Ce sera moi, a dit Mehdi.

— Certainement pas, a dit Lyralda sans lever les yeux de son saladier.

— Tu vois ? a soufflé Jade. Elle s'est découvert un instinct culinaire.

— J'ai surtout un instinct de survie, a répondu Lyralda.

Le chef est repassé devant nous, a regardé la table, puis m'a désigné du menton.

— Ah ! Voilà quelqu'un qui sait ce qu'il fait.

Je me suis senti immédiatement beaucoup trop visible.

— Un peu, j'ai dit.

— Pas un peu, a répliqué Jade. Là, il nous humilie discrètement depuis dix minutes.

— C'est vrai, a ajouté Mehdi. Et avec des herbes fraîches, en plus.

Je crois que j'ai ri.

Un peu.

Pas un rire de défense.

Un vrai rire.

Le chef nous a laissés continuer.

J'ai montré à Jade comment découper des cercles propres dans la pâte.

Elle s'est penchée un peu trop près.

Juste assez pour que je sente sa présence avant même de la voir.

— Comme ça ?

— Presque.

— Presque, c'est vexant.

— Là, c'est mieux.

— Ah. Donc je suis coachable.

— C'est déjà bien.

Elle a levé les yeux vers moi.

Un petit sourire.

Mais pas complètement léger.

— Toi aussi, t'es coachable finalement, Eliott.

Je n'ai pas su si elle parlait des raviolis ou du reste.

Probablement les deux.

Pendant ce temps, Lyralda remplissait soigneusement les disques de pâte.

Très concentrée.

Très droite.

Très sérieuse.

— Vous faites ça comme si vous prépariez un dossier de contentieux, j'ai lâché avant de réfléchir.

Le silence a duré une demi-seconde.

Puis Mehdi a éclaté de rire.

Jade aussi.

Et Lyralda m'a regardé.

Pas vexée.

Juste... surprise.

Puis elle a baissé les yeux vers les raviolis.

— C'est à peu près le même niveau de responsabilité.

— Faux, a dit Mehdi. Personne ne pleure devant un ravioli.

— Tu serais surpris, a répondu Lyralda.

Le pire, c'est que la blague m'avait échappé toute seule.

Ça ne m'arrive pas si souvent.

Et le fait que ça ait fait rire tout le monde m'a laissé une sensation étrange.

Presque légère.

Jade m'observait avec un air nouveau.

Ou alors j'imaginais.

— Il a de la répartie finalement.

— Par accident, j'ai dit.

— Les meilleures sont comme ça.

La suite s'est passée beaucoup mieux que prévu.

Ce qui est déjà, dans ma vie, un événement.

Jade s'est révélée étonnamment appliquée dès qu'il s'agissait de faire quelque chose avec les mains, à condition de râler un peu avant. Mehdi commentait tout comme un animateur d'émission culinaire sous caféine. Lyralda suivait les consignes avec un sérieux presque inquiétant, comme si elle refusait d'être mauvaise dans un domaine simplement parce qu'il n'était pas le sien.

Et moi, au milieu, je guidais.

Je corrigeais une forme.

Je goûtais une farce.

Je montrais comment refermer la pâte sans tout éclater.

À un moment, Jade a essayé d'en fermer un, a raté, et la farce a débordé sur ses doigts.

— Regarde, a-t-elle dit. C'est nul.

— C'est récupérable.

— Tu dis ça pour me rassurer ?

— Non. Pour sauver le ravioli.

Elle a eu un petit rire et, sans réfléchir, elle a tendu la main vers moi.

— Bon. Répare.

Elle a tendu la main.

Je l'ai prise.

Juste pour montrer.

Juste pour la pâte.

Mais ses doigts étaient encore tièdes.

Et le contact a duré une fraction de seconde de trop.

Mon cerveau a complètement perdu le fil.

— Là... j'ai dit.

Un peu plus lentement que prévu.

— Ah.

Elle me regardait faire.

Pas le ravioli.

Moi.

— C'est très domestique, a-t-elle murmuré.

— Quoi ?

— Rien.

Puis elle a souri, comme si elle venait encore de garder quelque chose pour elle.

Quand les raviolis ont enfin été alignés sur le plateau, le chef est revenu les inspecter.

— Très bien ! Très très bien, même.

Il a regardé notre table avec plus d'enthousiasme que n'importe quel être humain ne devrait en ressentir devant de la pâte crue.

— Belle coordination !

Mehdi a posé une main sur son cœur.

— Merci, chef. Nous avons beaucoup grandi.

— Surtout lui, a dit Jade en pointant vers moi.

— Oui, a ajouté Mehdi. Nous, on était surtout là pour créer un environnement émotionnel favorable.

— Ce qui ne veut rien dire, a précisé Lyralda.

— Et pourtant, c'est très RH comme phrase, a répondu Jade.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

Le chef est reparti vers une autre équipe.

Je me suis essuyé les mains sur un torchon, et pendant une seconde je me suis senti... bien.

Pas brillant.

Pas transformé.

Juste à ma place.

Ce qui, honnêtement, était déjà énorme.

Jade s'est rapprochée de la table et a observé les raviolis comme si elle découvrait quelque chose d'un peu agaçant.

— C'est pénible.

— Quoi ? a demandé Mehdi.

— Il est compétent. Ça casse mon personnage.

— Ton personnage de quoi ? a demandé Lyralda.

— De femme méprisante qui juge les stagiaires de loin.

— Tu y arrives encore très bien, a dit Mehdi.

— Merci.

Puis Jade a tourné la tête vers moi.

— Franchement, Elliott... t'es plein de surprises.

Le ton était léger.

Mais le regard moins.

Je crois que c'est ça, avec elle, qui me déstabilisait le plus. On ne savait jamais exactement à quel moment elle plaisantait complètement, et à quel moment elle laissait juste un tout petit peu plus de vrai passer à travers.

Le cours a continué dans cette ambiance bizarrement agréable.

On a goûté, corrigé, dressé, attendu. D'autres équipes ont produit des résultats plus ou moins convaincants. Mehdi a critiqué une sauce avec un sérieux de concours télévisé. Monsieur Delmas est venu voir où on en était, a observé notre table puis les raviolis, avant de regarder Lyralda.

— Tu n'as blessé personne, c'est déjà une réussite.

— Pour l'instant, a-t-elle répondu.

Il a eu ce petit sourire discret qu'il avait parfois avec elle. Pas intime. Mais trop facile pour être récent. Le genre de sourire qui dit : oui, je sais exactement comment tu fonctionnes.

Je ne sais pas pourquoi ça m'a accroché.

Peut-être parce qu'ils avaient l'air de partager un langage que je ne comprenais pas.

Peut-être parce que j'ai immédiatement choisi l'interprétation la plus inutile et la plus désagréable pour moi.

Je les ai regardés une seconde.

Puis j'ai détourné les yeux comme si je venais de surprendre quelque chose que je n'étais pas censé voir.

Ridicule.

Et probablement faux.

Mais mon cerveau, lui, adore fabriquer des petits scénarios humiliants à partir de presque rien.

Le repas fini, le chef a enfin déclaré l'atelier terminé. Une partie des collègues a filé vers les chambres. D'autres sont sortis directement sur la terrasse qui donnait sur le lac.

Le soleil avait commencé à descendre un peu. La lumière était plus dorée, moins nette.

Je me suis retrouvé dehors avec les autres, un verre d'eau à la main, dans cette espèce d'entre-deux étrange entre activité obligatoire et temps libre surveillé.

Mehdi parlait déjà avec deux collègues du service commercial comme s'il les connaissait depuis quinze ans. Monsieur Delmas échangeait quelques mots avec l'organisateur de l'hôtel. Lyralda s'était placée un peu à l'écart de la rambarde, droite, calme, l'air de quelqu'un qui accepte le paysage mais pas le principe général du séminaire.

Jade, elle, avait disparu une minute.

Puis elle est revenue.

Et s'est arrêtée à côté de moi.

Un peu plus que nécessaire.

— Alors, chef.

— Pitié non.

— Si, maintenant c'est ton nom.

— C'est affreux.

— Moi je trouve ça attendrissant.

Je l'ai regardée.

Elle buvait quelque chose avec une paille, très tranquillement, comme si elle n'avait pas lâché le mot attendrissant au milieu de l'air sans prévenir.

Comme si ça n'avait rien fait.

— Tu dis beaucoup de choses inquiétantes aujourd'hui.

— Et toi, pas assez.

Je n'ai pas répondu.

Le lac renvoyait la lumière juste en face de nous. Des reflets bougeaient doucement près des pontons. On entendait au loin des voix, le bruit de la vaisselle qu'on range, un rire qui montait de la terrasse.

Jade a suivi mon regard.

— C'est joli.

— Oui.

— T'as l'air surpris.

— Non.

— Si.

J'ai soupiré.

— Je pensais juste que ce serait plus... moche.

— Ça, c'est un très beau compliment d'angoissé.

Je crois que j'ai eu un petit rire.

Elle s'est tournée vers moi, légèrement.

— Il y a un petit sentier qui descend vers la rive.

— Ah.

— Mmhh, a-t-elle fait.

Je connaissais ce mmhh.

Celui qui voulait dire qu'elle venait de décider quelque chose.

— Quoi ?

— Rien.

Petit sourire.

— Juste que t'as l'air d'avoir besoin de voir le lac d'un peu plus près pour être sûr qu'il compte vraiment te tuer.

— C'est possible.

— Tu vas aimer, c'est plutôt agréable.

Elle a baissé sa boisson, puis s'est penchée vers moi juste assez pour que sa voix baisse aussi.

— Viens avec moi tout à l'heure.

Mon cerveau a immédiatement cessé toute activité supérieure.

— Pardon ?

— Avant le dîner.

Elle a désigné vaguement le bord de l'eau d'un mouvement du menton.

— On ira voir si t'es compatible avec la nature.

— Pourquoi moi ?

— Parce que j'en ai envie.

Je l'ai fixée une seconde.

Elle avait l'air sérieuse.

Enfin... sérieuse à sa manière. Ce qui est déjà une catégorie très particulière.

— D'accord, j'ai dit.

Trop vite, évidemment.

Elle a eu ce sourire satisfait des gens qui obtiennent exactement ce qu'ils voulaient.

Puis elle a repris une gorgée de sa boisson comme si elle ne venait pas de me proposer d'aller me promener seul avec elle au bord d'un lac à la tombée du jour.

Mehdi nous a rejoints à ce moment-là.

— Vous complotez ?

— Toujours, a dit Jade.

— J'exige d'être inclus.

— Non.

— C'est blessant.

Jade n'a même pas pris la peine de le regarder.

— Tu survivras.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai senti quelque chose remuer dans ma poitrine à cet instant précis.

Pas énorme.

Juste cette impression très nette que la fin d'après-midi venait de se déplacer légèrement.

Comme si quelque chose s'était ouvert.

Ou préparé.

Je me suis tourné vers le lac.

La lumière glissait lentement sur l'eau. Les ombres s'allongeaient près de la rive. Et quelque part dans cette scène ridiculement jolie, il y avait maintenant un tout à l'heure.

Avec Jade.

Seuls.

Chapitre 10

Au bord de l'eau

« À tout à l'heure ».

Je ne pensais pas que ça me resterait autant en tête.

Surtout que c'est Jade qui l'avait prononcé.

J'ai fait semblant d'être normal pendant une bonne partie de l'après-midi. Ce qui, chez moi, consiste surtout à ne pas parler plus que nécessaire, faire semblant de regarder autre chose et espérer que mon visage ne donne pas l'impression d'être en train de réfléchir beaucoup trop fort à une phrase de cinq mots.

« Viens avec moi tout à l'heure. »

Ce n'était pas une déclaration.

Ce n'était même pas vraiment une invitation claire, si on voulait être rigoureux.

Mais il y avait dans sa manière de me l'avoir dit quelque chose d'assez simple et d'assez direct pour que mon cerveau refuse complètement d'être raisonnable.

Les autres avaient fini par se disperser un peu. Certains étaient remontés dans leurs chambres, d'autres traînaient encore sur la terrasse.

Mehdi parlait à trois personnes différentes en même temps, avec cette aisance obscène des gens qui pourraient probablement lancer une soirée dans un ascenseur, pendant que Monsieur Delmas et Lyralda avaient disparu depuis quelques minutes.

Moi, j'étais resté près de la rambarde avec un verre d'eau presque vide dans la main.

Le lac renvoyait la lumière du soir avec une insolence tranquille.

— T'as l'air de surveiller une scène de crime, a dit Jade derrière moi.

Je me suis retourné.

Elle avait gardé sa veste claire, mais ouvert son col. Ses cheveux bougeaient un peu avec l'air plus frais de la fin d'après-midi. Elle ne tenait rien dans les mains, ce qui me donnait l'impression qu'elle était venue juste pour moi.

Ce qui était probablement faux.

Peut-être.

— Je regarde l'eau, j'ai dit.

— Avec beaucoup trop de gravité pour quelqu'un qui regarde juste de l'eau.

— Je me prépare psychologiquement à y tomber.

— Dis donc.

Elle s'est mise à côté de moi.

— C'est sérieux alors.

On est restés quelques secondes sans parler.

Le lac était plus beau à cette heure-là. Plus sombre aussi. La lumière glissait vers quelque chose de plus doré, de plus doux. L'hôtel derrière nous faisait un bruit léger, lointain.

Jade a fini par montrer du doigt le sentier qui descendait vers la rive.

— Viens.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Et si quelqu'un nous cherche ?

Elle a tourné la tête vers moi.

— Eliott.

— Oui ?

— On va juste marcher cinquante mètres.

— D'accord.

— Tu dis ça comme si je t'emmenais commettre un délit.

— Je me protège de l'inconnu.

— C'est très mignon, cette façon de dire.

Je l'ai regardée.

— Tu es insupportable.

— Et pourtant, tu me suis.

Je n'ai pas répondu.

Parce qu'elle avait raison, ce qui devenait une habitude fatigante.

On a pris le petit sentier en bois qui descendait vers la rive. Il longeait quelques herbes hautes et menait à un petit ponton un peu plus bas, presque au niveau de l'eau. À mesure qu'on s'éloignait de la terrasse, les bruits de l'hôtel devenaient moins présents.

Et très vite, on s'est retrouvés dans une bulle étrange.

Pas silencieuse.

Mais plus privée.

Le lac bougeait à peine. On entendait surtout l'eau contre le bord, le bois sous nos pas et, parfois, le vent dans les branches derrière nous.

Jade marchait devant moi sans se presser.

Elle s'est arrêtée au bout du ponton et a regardé l'eau.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Je t'ai sorti de la terrasse.

— Merci, je suppose.

— De rien.

Elle s'est tournée à moitié vers moi, puis a baissé les yeux vers la surface du lac.

— Franchement, c'est joli.

— Oui.

— Tu peux dire autre chose que oui, parfois.

— Je sais.

— Montre-moi.

— Là, tout de suite ?

— Oui.

J'ai regardé l'eau, puis elle.

— C'est... très calme.

— Mieux.

— Et ça a l'air moins hostile vu d'ici.

— Ah voilà, on avance.

Elle s'est mise à rire doucement.

Pas le rire qu'elle a avec Mehdi ou au bureau quand elle lance une pique et attend l'effet. Un rire plus petit, plus proche. Le genre qui donne l'impression qu'elle s'amuse vraiment, sans public.

Je me suis avancé jusqu'au bord du ponton.

L'eau était très claire près des planches. On distinguait encore les pierres sous la surface, quelques reflets, des ondulations minuscules.

Jade s'est approchée à son tour.

Très près.

Pas collée contre moi.

Mais suffisamment pour que je sente à nouveau ce parfum léger, sucré, et que mon corps décide de réagir à cette information.

— Bon, a-t-elle dit.

— Quoi ?

— Enlève tes chaussures.

Je me suis tourné vers elle.

— Pardon ?

— Tes chaussures.

— Pourquoi ?

— Tu veux pas faire trempette ?

J'ai regardé le lac.

Puis elle.

Puis le lac à nouveau.

— Non.

— Non ?

Je connaissais ce ton. Celui qui voulait dire qu'elle n'abandonnait pas, qu'elle venait au contraire de considérer la situation comme intéressante.

— Pourquoi non ?

— Parce que, déjà, il fait froid, enfin un peu. Ensuite, c'est bizarre. Et enfin, il y a potentiellement des gens qui pourraient nous voir.

— C'est ton argument principal, ça ? Les gens ?

— C'est un argument très correct.

— Moi, je le trouve triste.

— Merci.

Elle a croisé les bras.

— Tu sais que parfois, dans la vie, il faut juste faire un truc idiot sans réfléchir.

— C'est généralement comme ça que commencent mes mauvais souvenirs.

Elle a eu un sourire.

— Alors je vais t'aider à en créer un meilleur.

La phrase m'a pris de court.

Pas complètement romantique.

Pas complètement neutre non plus.

Juste assez pour rester quelque part dans un endroit très inconfortable pour mon système nerveux.

Elle s'est baissée, a retiré ses talons sans hésiter et a remonté un peu le bas de son jean.

Puis elle a mis un pied dans l'eau.

— Oh putain, c'est froid, a-t-elle dit immédiatement.

J'ai ri malgré moi.

— Ta gueule.

— Je n'ai rien dit !

— Ton visage parle beaucoup trop pour une fois.

Elle a mis l'autre pied dans l'eau et a fermé les yeux une demi-seconde.

— C'est horrible.

— Pourquoi vous le faites alors ?

— Pour l'expérience.

Elle a rouvert les yeux et m'a regardé.

— Et parce que je veux te voir hésiter encore un peu.

— C'est mesquin.

— Oui.

Elle l'assumait avec une sincérité presque élégante.

Jade a avancé de deux pas dans l'eau, juste assez pour qu'elle lui couvre les chevilles, puis elle s'est tournée complètement vers moi.

La lumière du soir glissait sur elle d'une façon très particulière.

Ses cheveux bougeaient à peine avec le vent. Elle avait les bras légèrement écartés pour garder son équilibre. Et elle souriait de ce sourire précis, celui qu'elle a quand elle sait très bien ce qu'elle est en train de faire.

J'ai eu une pensée très simple.

Elle est belle.

Pas comme une idée abstraite.

Pas comme une formule pratique pour résumer une attirance.

Belle d'une manière précise, vivante, agaçante.

Belle au point de rendre mes réponses moins efficaces.

— Alors ? a-t-elle demandé.

— Alors quoi ?

— Tu viens ou tu vas continuer à me regarder comme si j'étais une expérience sociale risquée ?

Je me suis figé une seconde.

— Je vous regardais pas comme ça.

— menteur.

Elle avait raison.

Encore.

Je me suis accroupi pour enlever mes chaussures avec la dignité relative d'un homme qui sent très bien qu'il est en train d'entrer volontairement dans une scène dont il ne maîtrise absolument pas le ton.

— Si je glisse, j'accuse officiellement le service commercial.

— Ça me semble juste.

J'ai remonté un peu mon pantalon, puis je me suis arrêté devant l'eau.

— Viens là.

Jade m'a attrapé par les mains avant de me tirer doucement vers elle.

J'ai posé un pied dans l'eau et regretté immédiatement l'existence de tous les lacs du monde.

— C'est froid !

— Oui, a dit Jade avec satisfaction. Bienvenue dans la nature.

— Je déteste déjà cette expérience.

— C'est faux.

— Si.

— Tu détestes juste admettre que tu fais un truc un peu idiot et que t'es malgré tout encore vivant.

J'ai avancé de deux pas.

L'eau me mordait les chevilles avec une franchise insupportable.

Jade s'est rapprochée.

Toujours avec cette facilité physique qui, chez elle, avait quelque chose de profondément déstabilisant. Comme si mon espace personnel était pour elle une notion souple, négociable, voire décorative.

— Tu vois ? a-t-elle murmuré.

— Je vois surtout que j'ai perdu toute sensation dans mes pieds.

— C'est normal.

— C'est pas rassurant.

Elle a ri.

Puis, sans prévenir, elle a poussé un peu d'eau vers moi du bout du pied.

Je l'ai regardée, incrédule.

— Vous venez de m'attaquer, madame !

— Oui.

— C'est très immature.

— Merci.

J'ai hésité une seconde.

Puis j'ai fait la même chose.

Pas fort.

Juste assez pour lui renvoyer un peu d'eau.

Elle a sursauté.

— Ah !

— Équilibre des pouvoirs.

— Ooh. Il se rebelle ?

— Très légèrement.

— J'aime bien.

La phrase est tombée entre nous avec simplicité.

Je n'ai pas répondu tout de suite.

Parce que mon cerveau était occupé à essayer de déterminer si elle parlait de l'eau, de mon geste, de moi, ou d'un mélange très irritant des trois.

Elle s'était rapprochée encore.

On était à la même hauteur maintenant, les pieds dans l'eau, presque face à face, dans cette lumière de fin de journée qui rend tout plus doux et beaucoup plus propice aux mauvaises décisions.

— Vous aimez bien quoi, exactement ? j'ai demandé.

Elle a levé un sourcil.

— T'entendre demander ça comme si t'étais au bord d'une crise.

— Réponds quand même.

Elle a penché légèrement la tête.

— Quand t'arrêtes de faire semblant d'être plus lisse que tu l'es.

Je l'ai regardée.

Le lac bougeait doucement autour de nos jambes. On entendait à peine les bruits de l'hôtel maintenant. Tout paraissait plus loin. Même mes réflexes habituels avaient un peu de mal à me rattraper.

— Je fais pas semblant d'être lisse.

— Bien sûr que si.

— Non.

— Si.

— C'est une fixation chez vous, de me contredire ?

— C'est une activité de service public.

Je crois que j'ai souri.

Elle aussi.

Puis le silence est revenu.

Pas un silence vide.

Quelque chose de plus dense.

Elle me regardait vraiment. Sans téléphone, sans collègue à côté, sans conversation parallèle. Juste moi.

Et c'était plus difficile à supporter que ses piques.

— T'es mignon quand tu réfléchis trop, a-t-elle dit.

J'ai cru avoir mal entendu.

— Pardon ?

Elle a haussé une épaule, comme si elle venait de commenter la météo.

— J'ai dit que t'étais mignon quand tu réfléchis trop.

Je crois que mon cœur a raté quelque chose d'important.

— Ah.

Éblouissant.

— Ah ? a-t-elle repris.

— Je... d'accord.

— C'est une réponse très faible.

— Je n'avais rien préparé.

Elle a laissé échapper un rire bref.

Puis elle s'est approchée encore un tout petit peu.

Pas assez pour qu'on se touche vraiment.

Juste assez pour que l'idée s'installe.

— T'as pas besoin de préparer grand-chose avec moi, Eliott.

Dit comme ça, mon prénom dans sa bouche avait quelque chose de beaucoup trop calme pour être honnête.

— C'est pas vraiment rassurant, j'ai murmuré.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression que tu vois tout.

Elle a baissé les yeux une seconde vers l'eau.

Puis elle a relevé la tête.

— Je ne vois pas tout. Je décide simplement d'accorder mon attention.

Je n'étais plus très sûr de savoir quoi faire de mes mains, de mes pieds, ni du reste.

Alors j'ai regardé l'eau.

Très mauvaise idée.

Parce que ça me rendait encore plus conscient du fait qu'on se tenait là tous les deux comme un couple de roman un peu trop évident pour être réel. Au bord d'un lac, à moitié mouillés, à parler trop près, dans une lumière absurde.

— Vous dites souvent ce genre de choses à vos collègues ? j'ai demandé.

Elle a souri tout de suite.

— Mmhh...

— Quoi ?

— T'es jaloux d'un groupe imaginaire.

— Pas du tout.

— Si.

— Non.

— Un peu.

Je me suis passé une main dans les cheveux, déjà agacé par ma propre incapacité à avoir l'air normal.

— Je demande juste.

— Non. Tu vérifies.

Elle avait encore raison.

J'ai détesté ça.

Et aimé qu'elle le voie.

Jade a bougé un peu dans l'eau, puis elle a regardé le ciel qui commençait à changer de couleur.

— Pour répondre à ta question... non.

Je me suis tourné vers elle.

— Non quoi ?

— Non, je ne dis pas ça à n'importe qui.

Le problème, avec la franchise, c'est qu'elle ne laisse pas beaucoup de place pour fuir.

Je l'ai regardée sans rien dire.
Elle n'avait plus l'air de plaisanter à moitié.
Son ton était resté léger, oui.
Mais pas vide.
Elle a fait encore un demi-pas vers moi.
Cette fois, nos bras se sont frôlés.
Rien d'énorme.
Rien que je puisse accuser officiellement.
Mais assez pour que je sente une chaleur nette traverser tout ce qui, en moi, essayait encore de prétendre qu'il s'agissait d'une conversation banale.
— Et toi...
Elle souriait de nouveau.
— Quoi, moi ?
J'ai inspiré.
Très mauvais plan.
— Je te plais, ou c'est juste une activité de séminaire ?
Elle m'a regardé avec une expression que je n'avais encore jamais vue chez elle.
Toujours amusée, oui.
Mais plus douce aussi. Plus droite.
— Les deux sont compatibles, a-t-elle dit.
J'ai baissé les yeux une demi-seconde.
Ça ne m'a pas aidé.
— C'est une réponse...
— C'est une vraie réponse.
Petit silence.
Puis elle a ajouté, beaucoup plus simplement :
— Oui, tu me plais.
Le lac a continué à bouger comme si de rien n'était.
Le vent aussi.
Quelqu'un a ri très loin derrière nous, du côté de l'hôtel.
Et moi, j'avais l'impression qu'une partie du décor venait de se décaler d'un centimètre.
Pas une catastrophe.
Pas un feu d'artifice.
Juste quelque chose d'assez net pour rendre impossible le retour à l'état précédent.
— Ah, j'ai dit.
Elle a éclaté de rire.
— C'est encore pire que tout à l'heure.
— Tu m'as pris de court.
— Tant mieux.
— Pourquoi ?
— Parce que sinon tu m'aurais répondu un truc prudent. Poli. Très Elliott-compatible.
Je crois que j'ai eu un sourire malgré moi.
— C'est pas faux.
— Je sais.
Elle a baissé les yeux vers l'eau.
— Et toi ?
Question simple.
Absolument insupportable.

— Moi quoi ?

— Faut vraiment que je fasse tout le travail ?

— Apparemment.

Elle a levé les yeux au ciel, mais sans perdre son sourire.

— Est-ce que je te plais ?

Je l'ai regardée.

Là, vraiment.

Ses cheveux. Son visage. Sa bouche un peu trop proche. La lumière sur sa peau. La manière qu'elle avait de tenir l'instant sans le casser, sans détourner les yeux, comme si elle supportait très bien la vérité quand elle se présentait.

Et moi, j'étais là à essayer de continuer à fonctionner alors qu'elle me demandait simplement de dire quelque chose d'évident.

— Oui, j'ai dit.

Elle n'a pas bougé.

— Oui quoi ?

— Oui, tu me plais.

C'était sorti plus bas que prévu.

Mais c'était sorti.

Jade a eu un sourire différent.

Pas large.

Pas triomphant.

Quelque chose de plus petit.

Et, pour une fois, presque timide.

— Bien, a-t-elle murmuré.

— Bien ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais pas envie d'être la seule à trouver cette situation bizarrement romantique.

Je crois que mon cerveau a brièvement quitté la conversation.

— Ah.

— Tu fais beaucoup de ah aujourd'hui.

— J'ai un vocabulaire limité sous pression.

— C'est attendrissant. J'aime bien quand tu paniques un peu.

— C'est cruel.

— Un peu.

Elle avait dit ça doucement.

Puis elle a tourné légèrement la tête vers l'hôtel.

La lumière sur la terrasse avait changé. Le dîner n'allait pas tarder.

Jade a reculé d'un pas dans l'eau.

— Bon.

— Bon ?

— On devrait peut-être remonter avant qu'ils envoient une équipe de secours.

— Ce serait gênant.

— Très.

On est sortis de l'eau en silence.

Pas un silence gêné.

On a remis nos chaussures sur le ponton. J'avais les mains un peu maladroites, ce qui me semblait cohérent avec le fait que les dix dernières minutes venaient de rendre beaucoup de choses plus compliquées.

Ou plus simples.

Je ne savais pas encore.

En remontant le sentier, Jade a ralenti un peu pour marcher à ma hauteur.

— Eliott ?

— Oui ?

— Fais pas cette tête au dîner.

— Quelle tête ?

— Celle du gars qui vient de découvrir qu'une fille lui plaît et que c'est réciproque.

— J'ai pas cette tête.

Elle a ri.

Puis, juste avant qu'on retrouve vraiment la terrasse, elle a attrapé brièvement mon poignet.

Juste pour m'arrêter une seconde.

Je me suis tourné vers elle.

Elle s'est rapprochée, très légèrement, comme si elle allait me dire quelque chose d'important.

— Et au cas où tu commencerais à douter d'ici là...

— Oui ?

— J'étais pas en train de te taquiner pour rien depuis le début.

Puis elle a relâché mon poignet comme si ce n'était rien.

Comme si elle n'avait pas laissé cette phrase exactement là où elle savait qu'elle allait rester.

Et elle a repris sa marche.

Je l'ai suivie, avec l'impression très nette d'avoir laissé quelque chose au bord de l'eau.

Ou d'y avoir trouvé quelque chose.

Quand on est revenus près de l'hôtel, les voix semblaient plus proches.

La soirée aussi.

Et je savais déjà que j'allais probablement repenser à cette scène beaucoup trop de fois.

Ce que je ne savais pas encore, en revanche, c'est qu'il suffisait de presque rien pour abîmer un moment qu'on avait à peine commencé à croire réel.

Chapitre 11

Soirée

Le restaurant de l'hôtel ressemblait exactement à ce que j'imaginais quand quelqu'un prononce l'expression « dîner d'entreprise ».

Grandes baies vitrées ouvertes sur le lac. Lumières chaudes suspendues au plafond. Tables rondes couvertes de nappes blanches, chacune entourée de huit chaises parfaitement alignées.

Tout était très beau.

Et légèrement intimidant.

Les collègues arrivaient par petits groupes, encore un peu excités par l'atelier cuisine. Les conversations remplissaient la pièce d'un brouhaha agréable, celui des gens qui ont déjà bu un verre et commencent à relâcher les épaules.

Moi, je me suis arrêté à l'entrée quelques secondes.

Observer d'abord. Toujours observer.

C'est une habitude que j'ai prise depuis longtemps. Dans une pièce pleine de gens, regarder comment les groupes se forment est souvent plus simple que d'essayer d'en intégrer un immédiatement.

Ce qu'il s'était passé juste avant, au bord de l'eau, continuait à me tourner dans la tête avec une persistance franchement peu utile.

« Oui, tu me plais. »

Je ne savais toujours pas quoi faire de cette phrase.

Ni de la mienne. Ni de tout le reste.

Mehdi m'a repéré.

— Eliott !

Il agitait la main depuis une table déjà à moitié remplie.

— Viens là ! Viens là !

Je me suis approché.

Autour de la table, il y avait déjà Jade, deux collègues du marketing et un type du service informatique dont j'oubliais toujours le prénom.

Jade a levé les yeux vers moi.

Et a souri immédiatement.

Pas le sourire social qu'elle servait facilement aux gens.

Un autre.

Plus petit. Plus direct. Presque complice.

— Eliott !

Elle a tapoté la chaise à côté d'elle.

— Ton siège officiel.

Siège officiel ?

On ne m'avait pas dit qu'il y avait un plan de table.

Et pourtant, dit comme ça, avec ce ton-là, on aurait presque dit qu'elle m'avait gardé une place exprès.

Ce qui était probablement le cas.

Je me suis assis.

Très calmement.

Très prudemment.

Comme quelqu'un qui essaie de ne pas avoir l'air de remarquer qu'il vient peut-être d'être attendu.

Le dîner a commencé tranquillement.

Serveurs rapides, verres qui se remplissent, paniers de pain qui circulent.

Mehdi racontait une histoire sur un ancien séminaire qui avait fini par une bataille de karaoké entre la direction et les RH.

— Et je te jure, continuait-il, Pascal a chanté Haru Haru.

— Non.

— Si.

— Impossible.

— Demande-lui.

Les rires circulaient autour de la table.

Je me sentais... presque détendu.

Presque.

Jade s'est penchée légèrement vers moi.

— Tu fais encore cette tête.

— Quelle tête ?

— Celle du mec qui essaie d'avoir l'air normal avec une application presque scolaire.

Je l'ai regardée.

— Merci.

— De rien.

Puis elle a ajouté, beaucoup plus bas :

— Respire.

Mon cœur a fait quelque chose de très peu utile.

Et puis elle a posé sa main sur ma cuisse.

Comme ça. Naturellement.

Comme si c'était l'endroit le plus logique du monde.

Je me suis figé immédiatement.

Pas de manière visible.

Juste intérieurement.

Elle continuait à parler avec quelqu'un du marketing, complètement absorbée par la conversation.

— Non mais sérieux, tu devrais voir les clients qu'on a parfois...

Sa main restait là.

Chaleureuse. Légèrement posée. Pas lourde. Pas accidentelle non plus.

Comme si elle avait toujours été à cet endroit.

Comme si elle testait la distance qu'elle pouvait prendre avec moi sans que le monde s'effondre autour.

Je regardais mon verre.

Respirer normalement.

Surtout ne rien dire.

Surtout ne pas attirer l'attention sur la situation.

Mon cerveau oscillait entre deux pensées opposées :

Ne bouge pas.

et

Pourquoi est-ce que tu ne bouges pas ?

Le pire, c'est qu'elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte.

Ou alors elle en avait parfaitement conscience.

Je n'arrivais pas à décider ce qui était le plus déstabilisant.

— Eliott ?

J'ai levé les yeux.

Un collègue du marketing me regardait.

— Tu bosses sur quoi exactement en ce moment ?

— Les rapprochements bancaires.

— Ah.

Il a fait une grimace respectueuse.

— Courage.

Jade a retiré sa main pour attraper son verre.

Mon corps s'est détendu immédiatement.

Je n'avais même pas réalisé à quel point j'étais crispé.

Elle a bu une gorgée, puis a tourné légèrement la tête vers moi.

— T'es tout rouge.

— Non.

— Si.

— La lumière.

— Bien sûr.

Le plat principal est arrivé. Les conversations se sont multipliées. L'alcool aussi. La pièce devenait plus bruyante, plus vivante.

Jade s'est penchée vers moi.

— Tu t'amuses ?

— Oui.

— Tu mens mal.

— Je m'entraîne.

Elle a souri.

Puis son regard a glissé derrière moi.

Son visage a changé d'un millimètre.

Pas de quoi alarmer qui que ce soit.

Assez pour que je le voie.

— Ah.

Elle a posé son verre.

Je me suis tourné légèrement.

Un type du service commercial venait d'entrer dans la salle.

Grand. Très sûr de lui. Le genre de personne qui semble parfaitement à sa place partout.

Et malheureusement le genre de personne qui, de loin, donne déjà l'impression d'avoir eu trop souvent des résultats positifs en se contentant d'être grand et sûr de lui.

Jade a soupiré très légèrement.

Si légèrement que j'ai presque cru l'imaginer.

— Tu m'excuses deux secondes... ?

— Oui.

Elle s'est levée.

Mais avant de partir, elle a posé brièvement la main sur mon épaule.

Un geste court.

Presque discret.

Puis elle s'est rapprochée un peu de moi, juste assez pour que moi seul l'entende :

— Bouge pas.

Mon cerveau a cessé toute activité utile.

— Pardon ?

— Je reviens.

Et elle est partie.

Je l'ai regardée rejoindre le type.

Ils ont commencé à discuter immédiatement.

Puis un deuxième homme s'est approché. Puis une collègue. Puis encore quelqu'un.

Très vite, ça a ressemblé à ce genre de cercle social dans lequel Jade entre facilement, même quand elle n'en a pas l'air particulièrement ravie.

Elle souriait.

Répondait.

Lançait une remarque.

Mais quelque chose en elle me paraissait un peu plus tendu que d'habitude. Comme si elle faisait le travail social minimum. Comme si elle regardait parfois de notre côté avant de se rappeler qu'elle était encore coincée là.

Évidemment, mon cerveau n'a retenu absolument rien de cette nuance.

J'ai détourné les yeux.

Mehdi me regardait.

— Eh.

— Oui ?

— Fais pas cette tête.

— Quelle tête ?

— Celle du gars qui interprète n'importe quoi.

Je n'ai pas répondu.

Il a levé son verre.

— Les gens sont compliqués.

— Je sais.

— Mais c'est ce qui rend la vie intéressante.

— Je ne suis pas encore convaincu.

— Tu le seras.

Il a souri.

— Peut-être pas ce soir.

Le dîner a continué.

Mais quelque chose avait changé.

Jade riait maintenant avec le commercial à l'autre bout de la salle. Ou faisait semblant suffisamment bien pour que la différence me soit inaccessible. D'autres hommes s'étaient greffés à la conversation comme des satellites très contents d'être là.

Et moi, j'avais cette sensation familière.

Celle de devenir un peu transparent.

Comme si la pièce avançait sans moi.

Comme si j'avais juste mal lu une parenthèse qui ne m'était pas vraiment destinée.

J'ai regardé mon téléphone.

Une notification.

Aïcha.

J'ai froncé les sourcils. Le message était court.

« Je pense qu'on devrait moins se parler. »

Hein ?

Mais pourquoi ?

Je suis resté quelques secondes à fixer l'écran.

Je ne savais même pas quoi répondre.

J'ai reposé le téléphone.

Le bruit autour de moi semblait soudain beaucoup plus fort.

J'ai regardé une dernière fois dans la direction de Jade.

Elle parlait toujours avec les autres.

À un moment, elle a tourné la tête comme si elle me cherchait du regard.
J'ai baissé les yeux trop vite.
Parfait.
J'avais désormais l'élégance émotionnelle d'un rideau humide.
Je me suis levé.
— Je reviens.
Mehdi a levé un sourcil.
— Tout va bien ?
— Oui.
— menteur.
J'ai souri.
— Juste un peu d'air.
La terrasse derrière le restaurant était presque vide.
La nuit était tombée sur le lac. L'eau noire reflétait les lumières de l'hôtel, comme des petites étoiles tremblantes.
L'air était froid.
Il faisait froid.
Le vent était froid.
J'ai posé les mains sur la rambarde.
Respirer. Encore. Toujours.
Je me suis passé une main dans les cheveux.
Mon téléphone a vibré dans ma poche.
Je ne l'ai pas sorti.
Je suis resté là quelques secondes.
Peut-être une minute.
Je ne savais pas.
Puis une voix derrière moi a dit :
— Qu'est-ce que tu fais là ?
Je me suis retourné.
Lyralda.
Elle a refermé la porte vitrée derrière elle.
— Tu vas attraper froid, Eliott.
J'ai haussé les épaules.
— Tant pis, c'est la vie.
Elle m'a regardé quelques secondes.
Silencieuse.
Puis elle s'est approchée.
— T'as une tête de gars qui essaie de ne pas penser.
J'ai détourné les yeux vers le lac.
— Je vais bien.
— Oui.
Pause.
— Bien sûr.
Je sentais son regard sur moi.
Je n'avais pas envie de parler.
Pas envie d'expliquer.
Pas envie d'admettre que quelque chose me touchait plus que ça ne devrait.
Alors j'ai dit simplement :
— C'est rien.
Elle est restée là.

Le vent faisait bouger légèrement l'eau du lac.

Et je savais qu'elle n'était pas du genre à croire au mot rien.

Le lac était presque noir, maintenant.

La lumière du restaurant derrière nous dessinait une bande chaude sur la terrasse, mais quelques mètres plus loin, tout redevenait calme, froid, silencieux.

Je regardais l'eau.

C'était plus facile que de regarder Lyralda.

Elle s'était arrêtée à côté de moi, les bras croisés, comme si elle observait la même chose que moi. Mais je sentais très bien qu'elle ne regardait pas vraiment le lac.

Elle me regardait.

— Alors ?

J'ai haussé légèrement les épaules.

— Alors quoi ?

— Tu vas continuer à faire semblant que tout va bien ?

J'ai soupiré doucement.

— Je ne fais pas semblant.

— Si.

Sa voix restait calme.

Pas accusatrice.

Juste... certaine.

— T'as quitté la table.

— J'avais besoin d'air.

— Et t'as une tête de gars qui a envie de disparaître.

J'ai laissé échapper un petit rire sans humour.

— C'est ma tête normale.

— Non.

J'ai tourné la tête vers elle.

— Vous êtes toujours aussi directe ?

— Oui.

— Ça doit être pratique.

— Ça évite de perdre du temps.

J'ai regardé de nouveau l'eau.

Le vent faisait trembler les reflets du restaurant à la surface du lac.

— C'est rien, j'ai répété.

Elle n'a pas répondu tout de suite.

Puis elle s'est appuyée contre la rambarde à côté de moi.

— Tu sais ce que j'aime bien chez toi ?

J'ai froncé légèrement les sourcils.

— Quoi ?

— T'es très mauvais menteur.

Je ne savais pas si c'était un compliment.

Le silence a duré quelques secondes.

Pas un silence gênant.

Plutôt celui qui apparaît quand quelqu'un attend que tu parles sans te pousser trop fort.

Je me suis passé une main sur le front.

— C'est idiot.

— Souvent.

— Merci.

— Continue.

J'ai soufflé par le nez.

— Jade.

Elle a hoché légèrement la tête.

— Oui.

— Elle était... je sais pas.

Je cherchais mes mots.

— Proche.

— Et ?

— Et maintenant elle parle avec quelqu'un d'autre comme si j'étais... rien.

J'ai regretté la phrase immédiatement.

Parce que prononcer ce genre de chose à voix haute donne toujours l'impression d'être beaucoup plus fragile qu'on ne voudrait l'admettre.

Lyralda n'a pas réagi tout de suite.

Elle regardait toujours le lac.

Puis elle a dit simplement :

— Oui.

— Oui ?

— Oui.

— C'est tout ?

— Oui.

Je me suis tourné vers elle.

— Vous pourriez au moins faire semblant de me remonter le moral.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce que les gens font normalement.

Elle m'a regardé enfin.

— Tu veux que je te dise quoi ?

J'ai haussé les épaules.

— Que ce n'est pas grave.

— Ce n'est pas grave.

— Voilà.

— Voilà ?

J'ai secoué légèrement la tête.

— Vous êtes terrible.

— Je suis honnête.

Elle a posé ses coudes sur la rambarde.

— Elle est comme ça.

— Merci.

— C'est la vérité.

— Je m'en doutais.

Elle a marqué une pause, puis a ajouté, d'un ton un peu plus précis :

— Enfin... pas exactement comme ça.

Je l'ai regardée.

— Pardon ?

— Elle aime plaire. Elle aime attirer les gens. Elle aime voir ce qu'elle provoque.

Petit silence.

— Mais ce soir, elle était surtout en train d'essayer de gérer des gens pénibles sans avoir l'air de les envoyer mourir.

Je l'ai fixée une seconde.

— Ah.

— Oui.

— Et elle aurait pu juste revenir à table.

— Oui.

— Mais elle ne l'a pas fait.

Lyralda m'a observé.

— Non.

La réponse m'a piqué malgré tout.

Parce qu'elle était trop simple pour être consolante.

Je me suis tourné vers l'eau.

— D'accord.

— Tu veux que je te mente un peu, là ?

— Peut-être.

Elle a presque souri.

— Non.

J'ai laissé échapper un souffle par le nez.

— Génial.

— Je préfère être utile.

— C'est discutable.

Elle a tourné légèrement la tête vers moi.

— Tu l'intéresses.

Je me suis figé.

— Quoi ?

— Tu as très bien entendu.

— Et vous dites ça maintenant ?

— Oui.

— C'est censé m'aider ?

— Pas forcément. Mais c'est vrai.

Je ne savais plus où regarder.

Le lac. La rambarde. Mes mains.

N'importe quoi sauf elle.

— Alors pourquoi...

— Parce qu'elle est comme ça.

— C'est-à-dire ?

— Bruyante. Désordonnée. Très sociale. Très joueuse. Parfois sincère et contradictoire dans la même minute.

Elle a haussé une épaule.

— C'est fatigant, mais pas toujours faux.

Je suis resté silencieux.

Parce que tout ça ressemblait beaucoup trop à Jade pour être ignoré.

Puis Lyralda a repris :

— Et toi, tu fais l'erreur inverse.

— Laquelle ?

— Tu prends tout comme si c'était définitif.

Le vent a soufflé entre nous.

J'ai baissé les yeux.

Parce qu'au fond, elle avait raison. Encore.

— Aïcha m'a écrit un message tout à l'heure.

— La fille de ta promo ?

Je l'ai regardée.

— Vous avez une mémoire inquiétante.

— C'est mon métier.

- Elle m'a dit qu'on devrait moins se parler.
— Elle a sûrement raison.
— Pourquoi ?
— Je ne sais pas, mais nous avons tous une vie dont nous ne voulons pas parler.
Ou plutôt qu'on ne peut pas.
J'ai soupiré.
— Génial.
— Pourquoi ça t'énervé ?
— Parce que je veux juste être normal avec des relations normales.
— Non.
— Non ?
— T'essaies d'être accepté.
La phrase est tombée doucement.
Mais elle a frappé juste.
J'ai baissé les yeux.
— C'est pas un crime.
— Non.
— Alors ?
Elle a haussé légèrement une épaule.
— Mais ça marche rarement.
Je suis resté silencieux.
Parce qu'au fond... je le savais déjà.
Le vent devenait un peu plus froid.
Lyralda a frissonné légèrement.
— On devrait rentrer.
Je n'ai pas bougé.
— Dans une minute.
Elle est restée.
Silencieuse.
Puis elle a dit :
— Tu sais ce qui m'énervé ?
— Quoi ?
— Les gens qui se sentent invisibles alors qu'ils ne le sont pas.
J'ai levé les yeux vers elle.
— C'est très spécifique.
— Oui.
— Pourquoi ?
Elle a hésité.
Juste un instant.
Puis elle a répondu :
— Parce que je t'ai vu aujourd'hui.
J'ai froncé légèrement les sourcils.
— Quand ?
— Aujourd'hui.
— L'atelier ?
— Oui.
Elle s'est redressée légèrement.
— Tu étais complètement différent.
— Différent comment ?
— Présent.

Je ne m'attendais pas à ça.

Elle a continué :

— Tu ne regardais pas le sol. Tu ne réfléchissais pas à ce que les autres pensaient. Tu faisais juste quelque chose que tu savais faire.

Je suis resté silencieux.

— C'était... bien.

Petite pause.

— Et mignon.

Le compliment était simple.

Mais venant d'elle, il avait un poids étrange.

Je ne savais pas quoi dire.

Alors j'ai regardé de nouveau le lac.

La porte vitrée du restaurant s'est ouverte derrière nous.

Des rires se sont échappés dans la nuit. La musique aussi.

La soirée continuait à l'intérieur.

Lyralda a regardé la lumière quelques secondes.

Puis elle s'est tournée vers moi, avant de me tendre la main.

— Tu viens ?

— Oui.

J'ai attrapé sa main, avant de rester une dernière seconde sur la terrasse.

Puis elle a ajouté, presque comme une réflexion :

— Et pour ce que ça vaut...

Je l'ai regardée.

— Quoi ?

— Je comprends qu'elle te plaise.

Je crois que mon cœur a raté un mouvement.

— Pardon ?

Elle regardait toujours devant elle.

Pas moi.

Le lac.

Les lumières.

N'importe quoi sauf moi, justement.

— Jade, a-t-elle dit. Je comprends.

Sa voix était calme.

Trop calme.

— Elle est brillante. Drôle. Très belle quand elle veut quelque chose.

Je ne savais pas du tout quoi faire de cette phrase.

Et avant que je puisse répondre, elle a ajouté :

— Mais tu devrais faire attention à ne pas confondre quelqu'un qui te regarde avec quelqu'un qui te voit.

Le silence qui a suivi n'avait plus tout à fait la même texture.

J'ai tourné la tête vers elle.

Cette fois, elle me regardait.

Vraiment.

Et pendant une seconde, j'ai eu l'impression absurde qu'elle ne parlait plus seulement de Jade.

Le vent a soulevé légèrement une mèche près de son visage. Elle l'a repoussée derrière son oreille avec un geste simple, précis, et je me suis surpris à penser qu'elle était belle elle aussi.

Pas de la même manière.

Pas comme Jade.

Plus difficile à remarquer.

Plus difficile à oublier.

— Vous dites souvent ce genre de choses aux gens quand ils vont mal ?

Elle a presque souri.

— Jamais.

Je ne savais pas si c'était une bonne nouvelle.

Ni une mauvaise.

Juste quelque chose qui restait là, entre nous, avec beaucoup trop de place pour être ignoré.

La porte du restaurant s'est ouverte à nouveau derrière nous. Un éclat de voix. Un rire. Des verres qu'on déplace.

Lyralda a laissé passer une seconde, puis elle a tendu la main vers moi.

Pas grand-chose.

Juste le bout de ses doigts qui ont attrapé très brièvement ma manche, au niveau du poignet.

Un geste minuscule.

Presque rien.

Mais suffisant pour arrêter complètement ma respiration pendant une demi-seconde.

— Allez, a-t-elle dit.

Elle avait déjà relâché le tissu.

Comme si ce contact n'avait jamais existé.

Comme si c'était juste une manière de me remettre en mouvement.

Je l'ai suivie.

La chaleur du restaurant nous a enveloppés immédiatement.

Le bruit, les conversations, les verres qui s'entrechoquent.

La soirée reprenait.

J'ai levé les yeux presque par réflexe.

Jade était encore plus loin dans la salle, toujours coincée dans son petit cercle social. Et au même moment, elle m'a vu revenir.

Son regard s'est arrêté sur moi.

Puis sur Lyralda juste à côté.

Juste une seconde.

Pas plus.

Mais assez pour que quelque chose passe sur son visage.

Très discret.

Presque invisible.

Je n'ai pas eu le temps de comprendre quoi.

Lyralda, elle, avait déjà repris cette manière tranquille de se déplacer comme si rien n'avait jamais tremblé.

Mais quelque chose avait changé.

Je ne savais pas exactement quoi.

Peut-être juste le fait que, pour la première fois depuis le début du séminaire...

Je ne me sentais plus complètement seul dans la pièce.

Et peut-être aussi que le lac n'était pas le seul endroit où j'avais laissé quelque chose derrière moi ce soir-là.

Chapitre 12

Première scène

La chaleur du restaurant m'a repris d'un coup.

Le bruit aussi.

Les conversations. Les verres. Les couverts. Le petit théâtre social du séminaire, toujours en cours, comme si personne n'était sorti sur une terrasse pour se faire dire des choses beaucoup trop précises pour une fin de soirée.

Lyralda a repris sa place dans la pièce avec cette facilité étrange qu'ont certains adultes à remettre leur visage exact au bon endroit, au bon moment. Moi, j'avais plutôt l'impression d'être revenu avec un lac entier dans la poitrine.

Jade était toujours à l'autre bout de la salle.

Elle riait avec les autres. Le commercial, une fille des RH, deux personnes du marketing. Le genre de cercle où les gens se parlent fort pour montrer qu'ils passent un bon moment, puis finissent par vraiment y croire.

Quand elle nous a vus revenir, son regard s'est arrêté sur moi.

Puis sur Lyralda.

Puis de nouveau sur moi.

Très bref.

Pas assez pour qu'on puisse appeler ça une scène.

Juste assez pour que je me sente immédiatement trop conscient de mes bras, de mes jambes, de ma tête, de tout.

Elle a esquissé un sourire. Peut-être blessé.

Un truc difficile à lire. Comme si elle rangeait déjà quelque chose dans un dossier mental intitulé bon, d'accord.

Puis quelqu'un lui a reparlé et elle a tourné la tête.

C'était fini. Enfin non.

Rien n'était fini.

C'était justement ça, le problème.

Mehdi nous a vus revenir et a aussitôt levé son verre.

— Ah ! Le fugueur. Et il a même ramené une madame.

— On prenait l'air, a dit Lyralda en se rasseyant.

— Bien sûr, a répondu Mehdi avec ce ton très clair des gens qui ne croient pas un mot de ce qu'ils viennent d'entendre mais décident de respecter le mensonge par élégance.

Je me suis rassit aussi.

Très prudemment. Très calmement.

Comme si je savais encore comment m'asseoir normalement à une table après avoir eu envie d'embrasser trop de gens devant un lac.

Le dîner a repris.

Ou plutôt, il a continué sans moi pendant quelques minutes.

Je répondais quand on me parlait. Je buvais de l'eau. Je faisais semblant de suivre une anecdote sur un ancien client qui avait tenté de faire passer une erreur de budget pour « un ajustement créatif ».

Mehdi commentait tout. Le type de l'informatique riait fort. Les collègues du marketing avaient commencé à se pencher les uns vers les autres avec cette proximité artificiellement détendue des gens qui ont dépassé le premier verre.

Jade avait fini par revenir à table.

Pas à côté de moi.

En face, un peu de biais.

Et c'était pire, d'une certaine manière. Parce que je pouvais la voir très facilement. Elle me parlait encore. Me taquinait encore. Mais quelque chose avait changé. Pas une froideur. Pas une distance nette.

Plutôt... une décision.

Comme si elle me laissait tranquille.

Comme si elle avait choisi de ne pas remettre le doigt exactement là où ça pouvait recommencer à devenir ambigu.

Je n'étais pas sûr d'avoir envie de comprendre ça sur le moment.

À un moment, Mehdi racontait encore une histoire absurde et Jade a lancé :

— Franchement, à ce rythme-là, demain Eliott va finir mascotte officielle du séminaire.

— Non merci, j'ai dit.

— Trop tard, a répondu Mehdi. T'as déjà le profil.

— Quel profil ?

— Le profil qu'on a envie de protéger un peu et d'embêter beaucoup.

Jade a souri dans son verre.

Lyralda, à côté de moi, n'a rien dit.

Mais j'ai senti son regard glisser une seconde de trop sur ma main posée près de la fourchette.

Ou alors j'ai imaginé.

Ce qui, me concernant, reste toujours une possibilité sérieuse.

Quand le dessert est arrivé, la salle était devenue plus bruyante. Les gens circulaient plus librement entre les tables. Un petit groupe s'était déjà déplacé vers le bar improvisé dans le coin de la pièce.

Monsieur Delmas parlait avec deux cadres près des baies vitrées.

Lyralda buvait son café.

Jade discutait avec la fille du marketing, et je voyais très bien qu'elle ne l'écoutait qu'à moitié. Son regard revenait parfois vers notre table. Puis repartait. Puis revenait encore.

Ça n'aurait pas dû me rassurer.

Et pourtant.

Le vrai problème est arrivé plus tard.

Pas spectaculaire.

Pas dramatique.

Juste bête.

On sortait doucement de table, les groupes se reformaient en petits cercles. On parlait plus librement, plus fort.

Le genre de moment où tout le monde fait semblant que la partie entreprise de la soirée est terminée alors qu'elle continue juste autrement.

Je m'étais retrouvé debout avec mon verre de jus à la main près d'une colonne, à observer, encore.

Et c'est là qu'un responsable RH que je n'avais presque pas entendu de tout le séjour est venu me parler. Un homme d'une quarantaine d'années, très poli, très lisse, avec ce sourire des gens qui posent des questions professionnelles même en dehors du bureau.

— Bonjour ! Ou plutôt bonsoir ! Tu es Eliott, l'alternant de Pascal ? Il m'a parlé de toi.

— Bonjour monsieur, oui enchanté.

— Ton alternance se passe bien ? N'hésite pas à venir me voir si tu rencontres un problème, c'est mon travail après tout.

Puis, avant que j'aie eu le temps de répondre, il m'a demandé ce que je voulais faire « plus tard », avec ce ton très adulte, très sérieux, comme si je devais avoir un plan.

Comme si les gens de mon âge avaient tous un document intérieur bien classé intitulé « projet de vie ».

Je crois que c'est là que j'ai commencé à décrocher.

Pas visiblement. Intérieurement.

Le séminaire.

Jade.

Aïcha.

Le message.

Lyralda sur la terrasse.

Les gens autour.

Tout s'est remis à faire un peu trop de bruit dans ma tête.

Quand le type des RH est parti, j'avais envie de sortir de ma propre peau.

Je suis allé au bar prendre un verre.

Très mauvaise idée.

Pas parce que j'étais ivre mort deux minutes après.

Pas du tout.

J'étais même probablement encore très sobre à l'échelle d'un séminaire d'entreprise.

Mais juste assez fatigué, assez remué, assez éparpillé pour que mon cerveau commence à considérer certaines impulsions comme plausibles.

Lyralda m'a retrouvé près de la terrasse intérieure.

— Tu fuis encore ? a-t-elle demandé.

— Je me déplace.

— Nuance faible.

Je l'ai regardée.

Elle avait enlevé sa veste. Sa chemise était un peu moins stricte qu'en début de soirée. Une mèche s'était échappée près de sa tempe. Elle avait toujours cette manière calme de tenir debout, mais je sentais chez elle une fatigue plus humaine. Plus visible.

— Je peux vous poser une question ? j'ai demandé.

— Tu peux toujours essayer.

— Vous faites comment ?

— Comment ?

— Pour... être comme ça.

Elle a eu un léger froncement de sourcils.

— Comme... ça ?

J'ai désigné vaguement tout son être, ce qui n'était pas une stratégie rhétorique très brillante.

— Stable.

Elle m'a regardé deux secondes.

Puis elle a laissé échapper un petit souffle.

Pas un rire. Plutôt un constat amusé.

— Je ne suis pas stable, Eliott.

— Si.

— Non.

— Si.

— Tu me connais très mal.

C'était probablement vrai.

Et pourtant.

Je crois que c'était justement ça qui me dérangeait.

Le fait de la connaître si peu et d'avoir malgré tout envie d'aller vers elle comme si elle représentait quelque chose de plus solide que le reste.

On est restés un moment dans le couloir qui menait aux chambres.

Loin du bruit, mais pas complètement isolés non plus.

Juste cet entre-deux étrange qu'ont les hôtels la nuit : moquette épaisse, lumière tamisée et un silence calme.

Lyralda s'est appuyée contre le mur.

— T'as trop bu ? a-t-elle demandé.

— Non.

— T'en es sûr ?

— Oui.

— Eliott.

— Oui ?

— Tu réponds oui très vite aux choses qui t'arrangent.

J'ai baissé les yeux.

— Je vais bien.

— Non.

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à faire n'importe quoi.

Pas en tombant.

Pas en disant des choses scandaleuses.

Non.

Beaucoup plus subtilement.

J'ai dit :

— Je peux dormir avec vous ?

Silence.

Un vrai.

Long.

Le genre de silence dans lequel on entend distinctement son propre avenir s'écrouler en plusieurs morceaux très propres.

Lyralda m'a regardé.

Pas choquée.

Pas outrée.

Juste... très attentive.

— Pardon ? a-t-elle dit calmement.

J'ai fermé les yeux une seconde.

— Voilà. C'était une idée horrible. Oubliez.

— Attends.

Ce mot-là m'a figé sur place.

Elle s'est redressée du mur.

— Tu veux dire quoi, exactement ?

Très bonne question.

J'aurais dû y penser avant.

— Rien de... enfin...

Je me suis passé une main dans les cheveux.

— J'ai pas envie d'être seul, j'ai fini par dire.

La vérité, quand elle sort, a parfois un goût beaucoup plus idiot que prévu.

Je me suis détesté pendant environ trois secondes et demie.

Lyralda, elle, ne s'est pas moquée.

Elle s'est juste penchée vers moi.

— Tu devrais peut-être éviter de prendre ce genre de décisions quand t'as bu.

— J'ai presque rien bu.

— Tu dis ça comme quelqu'un qui pourrait quand même être à 0,6.

— C'est très précis.

— J'ai l'habitude des gens qui se mentent un peu le soir.

Je crois que j'ai eu un petit rire nerveux.

— Je vous l'assure, c'est pas comme si on pouvait en être sûr.

— Bien sûr que si. Suffit de souffler dans un éthylotest.

— Vous allez vraiment me faire souffler dans...

— Si si.

— Vous avez ça dans votre chambre ?

— Évidemment.

Je l'ai regardée.

— Vous êtes terrifiante.

— Je suis organisée.

Et le pire, c'est qu'elle n'avait même pas l'air de plaisanter complètement.

On a fini dans sa chambre quand même.

Parce qu'elle a dit, très calmement :

— Viens. On va déjà vérifier si tu tiens debout.

Ce qui n'était ni un non, ni vraiment un oui, mais une réponse très... elle.

Sa chambre ressemblait à la mienne, avec les mêmes tons clairs, la même baie vitrée, le même lac derrière.

Sauf qu'elle, évidemment, elle avait déjà réussi à y apporter quelque chose de plus ordonné. Sa veste pliée sur une chaise. Ses affaires rangées. Pas de chaussettes orphelines près du lit, ni de bouteille d'eau à moitié vide dans un coin.

Elle a posé un petit boîtier blanc sur le bureau.

J'ai cligné des yeux.

— Vous aviez vraiment un éthylotest.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis une adulte responsable entourée de gens irresponsables.

— Je me sens visé.

— C'est normal.

Elle me l'a tendu.

— Souffle.

Je l'ai fait.

Très dignement. Très sobrement.

Le chiffre s'est affiché.

Elle l'a regardé.

— 0,18.

— Vous voyez !

— Je vois surtout que t'as bu alors que t'étais déjà un peu à côté de tes pompes émotionnelles.

— C'est une phrase très agressive. Admettez que vous aviez tort !

— Non. Et c'est une phrase très exacte.

Puis elle a reposé le boîtier sur la table.

— Bon.

— Bon ?

— T'es manifestement pas ivre.

— Merci pour cette victoire.

— Mais t'as quand même l'air d'un garçon qui va beaucoup trop penser s'il retourne seul dans sa chambre.

Je n'ai rien dit.

Parce que c'était vrai.

Évidemment.

Elle a soupiré doucement.

— D'accord.

Je l'ai regardée.

— D'accord quoi ?

— Tu peux rester un peu.

La phrase m'a réchauffé beaucoup plus qu'elle n'aurait dû.

— Un peu ?

— N'en profite pas.

— Je n'ai rien dit.

— Tu pensais très fort.

Ce n'était pas faux.

On s'est installés sur le lit.

Pas contre la tête de lit, pas dans une position ridicule de film romantique. Juste assis, côte à côte, avec une distance encore raisonnable.

Au début, on a parlé de presque rien.

Du chef de cuisine. De Mehdi qui allait probablement réveiller tout l'étage s'il décidait encore de raconter une anecdote à une heure du matin. De Monsieur Delmas, qui devait sûrement dormir avec un planning sous l'oreiller.

De Jade, aussi, très brièvement.

— Elle a l'air moins... piquante ce soir, j'ai dit.

— Elle a compris quelque chose.

— Quoi ?

Lyralda m'a lancé un regard de côté.

— Réfléchis un peu.

Je n'ai pas insisté.

Parce qu'une partie de moi commençait à comprendre, et l'autre n'avait pas envie de regarder l'information trop en face.

Le silence est revenu. Pas mauvais. Juste plein.

Je regardais mes mains. Le lit. Le bord de la couette. N'importe quoi sauf elle, ce qui était un effort de plus en plus absurde vu qu'on se trouvait tous les deux dans une chambre d'hôtel à une heure probablement déraisonnable, après une soirée déjà beaucoup trop chargée.

— Elliott.

— Oui ?

— Regarde-moi.

Très mauvaise phrase pour ma stabilité.

Je l'ai fait quand même.

Elle était tournée vers moi, un bras replié sur le lit, l'air toujours calme.

Mais moins fermé que d'habitude.

Plus lisible, peut-être.

— Tu paniques encore, a-t-elle dit.

— Un peu.

— Pourquoi ?
Je me suis demandé quelle réponse mentait le moins.
J'en ai trouvé une.
— Parce que je fais n'importe quoi.
— Oui.
— Merci.
— Mais pas que.
Elle a pris une seconde.
— Tu fais surtout des choses sans savoir quoi en faire après.
J'ai baissé les yeux.
C'était désagréablement juste.
Puis j'ai senti sa main sur mon poignet.
Simple.
Légère.
Rien de spectaculaire.
Mais assez pour me faire relever la tête.
— Là, par exemple, a-t-elle dit.
— Quoi ?
— T'es encore en train de réfléchir à demain alors que t'es même pas capable de rester dans maintenant.
Je ne savais pas quoi répondre.
Alors j'ai fait ce que je fais souvent quand je n'ai plus de réponse propre.
J'ai dit la vérité un peu de travers.
— Vous m'embrasseriez, là ?
Le silence est retombé.
Encore.
À ce stade, j'aurais dû être interdit de parole après 22 h.
Lyralda n'a pas retiré sa main.
Elle m'a simplement regardé.
— Tu poses des questions très bêtes ce soir.
— Désolé.
— Pourquoi tu t'excuses tout le temps ?
— C'est un réflexe.
— Un mauvais réflexe.
Puis elle s'est approchée.
Pas vite.
Pas comme dans un film.
Pas avec cette urgence dramatique des scènes qu'on écrit pour faire monter la musique.
Juste... naturellement.
Comme si, puisqu'on était déjà arrivés jusque-là, reculer aurait été plus absurde qu'autre chose.
Et elle m'a embrassé.
Ce n'était pas un grand baiser bouleversant.
Pas quelque chose de sauvage.
Pas quelque chose qui renverse tout.
C'était mieux.
Quelque chose de simple, de doux, de très réel.
Le genre de baiser qui n'a pas besoin d'en faire trop pour déplacer exactement ce qu'il faut.

Quand elle s'est reculée, elle est restée très près.
 Je crois que j'avais arrêté de respirer normalement.
 — Voilà, a-t-elle murmuré.
 — Voilà ?
 — Oui.
 — C'est une réponse à quoi ?
 Elle a souri.
 — À ta question très bête.
 Je crois que j'ai eu un rire minuscule.
 Et puis je l'ai embrassée à mon tour.
 Cette fois un peu moins maladroitement.
 Enfin, j'espère.
 Mes critères d'évaluation internes n'étaient plus très fiables.
 Après ça, quelque chose s'est détendu.
 sPas complètement.
 Mais assez pour que le reste devienne plus simple.
 On s'est rallongés.
 Pas l'un sur l'autre.
 Pas dans un enchaînement de roman très adulte.
 Juste plus près. Sous la couette. Dans cette chaleur de chambre d'hôtel qui rend les gestes plus petits, les voix plus basses, les questions moins urgentes.
 À un moment, je me suis retrouvé avec son bras autour de moi.
 Ou l'inverse.
 Je ne sais plus très bien.
 Je sais juste qu'on ne parlait presque plus.
 Que sa respiration était calme.
 Que ma tête s'était posée quelque part contre elle sans qu'aucun de nous ne fasse de commentaire.
 Et que, pour la première fois depuis longtemps, mon cerveau avait enfin un peu ralenti.
 — Tu vois, a-t-elle murmuré dans le noir.
 — Quoi ?
 — T'avais pas besoin de compliquer autant.
 J'ai fermé les yeux.
 — Je sais.
 — Non.
 — Quoi, non ?
 — Tu ne sais pas.
 Sa main a bougé très légèrement dans mon dos.
 Un geste lent. Presque absent.
 Mais assez pour me donner l'impression étrange d'être gardé quelque part.
 — Dors, a-t-elle dit.
 Et cette fois, j'ai obéi.
 Parce que j'étais fatigué.
 Parce que j'étais bien.
 Parce que réfléchir encore aurait probablement cassé quelque chose.
 Je me suis endormi comme ça.

Chapitre 13

Petit déjeuner

Quand je me suis réveillé, la lumière du matin remplissait déjà la chambre.

Une lumière douce, un peu pâle, qui passait par la grande baie vitrée et dessinait une bande claire sur le parquet.

Pendant quelques secondes, je suis resté immobile.

Juste à respirer.

À écouter le silence de la chambre.

Puis je me suis souvenu.

La veille.

Le couloir.

Le lit.

Le baiser.

La façon dont elle m'avait dit de dormir comme si c'était une consigne parfaitement raisonnable, et pas la chose la plus troublante que quelqu'un m'ait dite depuis longtemps.

Mon cœur a fait un petit mouvement étrange dans ma poitrine.

J'ai tourné légèrement la tête.

Le lit à côté de moi était vide.

Pendant une seconde, j'ai cru qu'elle était partie.

Puis j'ai entendu la télévision.

Un volume bas.

Une voix de documentaire.

Je me suis redressé.

Lyralda était assise au bout du lit, enveloppée dans la couette, les jambes repliées sous elle. Elle regardait la télévision avec une concentration presque comique.

Elle ne m'avait pas encore vu bouger.

À l'écran, un animal gris se déplaçait au ralenti dans un arbre.

Un paresseux.

« Dans les profondeurs des forêts d'Amérique centrale et du Sud, le paresseux mène une vie suspendue entre ciel et terre.

Son métabolisme est si lent qu'il peut passer des heures, parfois des jours, sans presque bouger.

Cette lenteur n'est pas une faiblesse : c'est une stratégie de survie. En se déplaçant à peine et en se confondant avec la mousse et les algues qui poussent sur son pelage, le paresseux devient presque invisible aux yeux des prédateurs.

Dans ce monde où tout semble aller trop vite, le paresseux nous rappelle que, survivre consiste simplement à prendre son temps. »

Lyralda a attrapé la télécommande.

— Regarde ça.

Sa voix était encore un peu rauque.

Elle a tourné la tête vers moi.

— Regarde.

J'ai cligné des yeux.

— Bonjour.

— Bonjour, Eliott.

Elle a désigné l'écran.

— Y a un documentaire sur les paresseux.

J'ai regardé l'animal. Il avançait si lentement que j'ai eu l'impression que la télévision était figée.

— C'est fascinant.

J'ai laissé échapper un petit rire face à son commentaire.

— C'est ta première réaction ce matin ?

— Oui.

Elle a regardé de nouveau l'écran.

— Tu vois la vitesse ?

— Oui.

— J'aimerais vivre comme ça.

Je me suis passé une main dans les cheveux.

— Suspendue à un arbre ?

— Sans obligations.

Elle a haussé une épaule.

— Sans réunions aussi.

— Ça se tient.

Le paresseux continuait de bouger avec une lenteur presque philosophique.

Lyralda commentait tranquillement.

— Regarde ses griffes.

— Oui.

— C'est pratique.

Je la regardais. La couette glissait un peu sur son épaule. Ses cheveux étaient légèrement en bataille. Elle avait l'air incroyablement normale.

Et cette pensée m'a soudain rendu nerveux.

Parce que la veille n'avait rien eu d'un accident absurde ou d'un moment flou qu'on pourrait facilement ranger dans la catégorie bon, on avait bu, c'était le séminaire, n'en parlons plus.

C'était pire que ça. C'était simple.

Je me suis levé.

— Tu fais quoi ?

— Je vais chercher du café.

Elle n'a même pas détourné les yeux de l'écran.

— Bonne idée.

La petite machine à capsules attendait sur le bureau comme un appareil scientifique conçu uniquement pour sauver les matins trop courts.

Deux capsules. Parfait.

J'ai lancé deux cafés.

Pendant que la machine tournait, j'ai ouvert le sachet de croissants qu'il y avait sur la table. Ils étaient légèrement tièdes.

Je devrais pouvoir en faire quelque chose quand même.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Il y a quoi ?

— Des croissants.

— Alors oui.

Il y avait des petites barquettes de beurre, de confiture, du miel et du sucre.

Bon, c'est parti pour préparer le petit déjeuner, la recette sera simple...

CROISSANTS GARNIS FAÇON CHAMBRE D'HÔTEL

Un petit déjeuner improvisé avec ce qu'on trouve dans presque n'importe quelle chambre d'hôtel : des croissants, quelques portions de beurre et de confiture, et un bon café. Simple, rapide, et étonnamment satisfaisant quand on n'a ni cuisine ni patience.

Temps de préparation

3 minutes

Temps de cuisson

0 minutes

Ingédients (pour 2 personnes)

2 croissants
2 portions de beurre
2 petites barquettes de confiture
2 cafés
(optionnel) un peu de miel ou de sucre

Préparation

Ouvrez les croissants en deux dans le sens de la longueur.

Étalez le beurre pendant qu'ils sont encore légèrement tièdes. Il doit commencer à fondre immédiatement, sinon vous avez attendu trop longtemps.

Ajoutez une couche de confiture. N'ayez pas peur d'être généreux : c'est le seul moment de la journée où personne ne juge les décisions alimentaires.

Refermez légèrement le croissant et appuyez juste assez pour que la garniture se répartisse.

Servez avec un café fraîchement préparé.

Astuce

Si le croissant est un peu sec, posez-le quelques secondes près de la machine à café encore chaude. Ce n'est pas un four, mais ça suffit souvent à lui rendre un peu de dignité.

— Le petit déjeuner est prêt.

Lyralda regardait toujours le paresseux.

— Cet animal vit vingt ans.

— Impressionnant.

— Sans jamais se presser.

J'ai déposé les tasses sur la petite table près du lit.

Puis les croissants.

Quand je me suis retourné, elle me regardait.

Pas la télévision.

Moi.

— Quoi ?

— Rien.

Elle a attrapé une tasse.

— C'est bizarre.

— Quoi ?

— Toi.

Je me suis assis sur le bord du lit, à une distance que j'espérais normale et qui, du coup, ne me paraissait pas du tout normale.

— Merci.

Elle a pris une gorgée.

— C'est bien, bizarre.

J'ai froncé les sourcils.

— Explique.

Elle m'a regardé quelques secondes.

Puis elle a dit simplement :

— Tu me rends toute nerveuse.

Je suis resté silencieux.

Le café était chaud dans ma main. Le documentaire continuait à voix basse. Le paresseux avait toujours l'air d'avoir pris l'option la plus intelligente face à l'existence.

— Désolé, j'ai fini par dire.

Elle a secoué la tête.

— Non.

Un petit sourire est apparu.

— Tant mieux.

Je l'ai regardée.

— Tant mieux ?

— Oui.

Elle a posé la tasse.

— Moi aussi, tu me rends nerveuse.

Le silence est retombé entre nous.

Un silence léger. Presque confortable.

On mangeait les croissants en regardant le documentaire.

Le paresseux avait changé d'arbre.

Ou peut-être que c'était un autre paresseux.

Je ne savais pas.

Je regardais surtout Lyralda.

Elle, elle le savait sûrement.

— Regarde.

— Quoi ?

— Il dort quinze heures par jour.

— Un modèle de vie.

— Exactement.

J'ai souri.

Et pendant quelques secondes...

tout semblait simple.

Presque trop simple.

Puis quelqu'un a frappé à la porte.

Trois coups rapides.

On s'est figés tous les deux.

J'ai senti immédiatement mon ventre se nouer.

Lyralda a levé un sourcil puis m'a chuchoté :

— Tu attends quelqu'un ?

— Non.

On a frappé encore.

Une voix derrière la porte.

— Hey, Lyralda !

Jade.

— Le séminaire continue, tu sais ?!

Pause.

— T'es morte ou quoi ?

Mon cœur est descendu directement dans mon estomac.

Je me suis levé trop vite.

— Merde.

Lyralda me regardait.

— Calme-toi.

Mais je sentais déjà la panique revenir.

Cette sensation familière.

La honte.

La gêne.

Tout ce qui avait disparu pendant quelques heures revenait brutalement.

— J'arrive ! ai-je lancé, beaucoup trop vite.

J'ai attrapé mes affaires au hasard.

Lyralda observait la scène.

Silencieuse.

J'ai ouvert la porte.

Jade se tenait dans le couloir, un café à la main.

Elle m'a regardé.

S'est figée une demi-seconde.

Puis a regardé rapidement la chambre derrière moi.

Son sourire s'est étiré légèrement.

Pas blessé.

Pas cassé.

Plutôt ce genre de sourire qui dit : ah, d'accord, je vois.

— Oh... putain, la grosse folle, a-t-elle dit en regardant par-dessus mon épaule.

Je me suis retourné à moitié.

Lyralda n'avait pas bougé. Toujours assise dans le lit. Toujours enveloppée dans la couette. Toujours parfaitement calme.

Jade a repris une gorgée de café, puis a reporté son attention sur moi.

— Salut, beau gosse.

— Salut.

— C'est pas ta chambre, non ?

J'ai haussé les épaules avec l'élégance d'un homme surpris en train d'exister...

— Euh...

— Vous avez disparu hier.

Son regard a glissé encore une fois derrière moi, puis est revenu vers moi.

Puis elle a souri un peu plus franchement, mais cette fois, ce sourire-là n'était pas vraiment pour moi.

Il était pour Lyralda.

— On commence l'activité dans vingt minutes.

— D'accord.

— T'as intérêt à venir. L'autre aussi.

Toujours ce petit ton désinvolte. Toujours ce café à la main. Toujours ce visage tranquille.

Mais je voyais bien qu'elle avait compris bien plus de choses que moi.

Et qu'elle était déjà en train de réorganiser sa position dans l'histoire.

— Sinon Mehdi va croire que je t'ai tué...

J'ai tenté de rire.

— J'arrive.

Elle a fait mine de partir, puis s'est retournée une seconde.

Son regard est passé de moi à Lyralda.

Et là, pour la première fois, son expression a laissé passer quelque chose de plus vrai. Pas de rancune. Pas de colère.

Juste un petit regret un peu vexé.

Comme quelqu'un qui admet intérieurement qu'elle aurait dû jouer moins avec le feu et dire les choses plus franchement plus tôt.

— C'est pas grave, Eliott, a-t-elle dit.

Puis elle est partie.

Je refermai la porte.

Quand je me suis retourné, Lyralda me regardait.

Toujours assise dans le lit.

Toujours calme.

Mais je sentais que quelque chose avait changé.

La simplicité de tout à l'heure s'était fissurée.

Je me suis passé une main dans les cheveux.

— Je devrais y aller.

Elle a hoché la tête.

— Oui. Faut bien que tu te prépares.

J'ai ramassé mes affaires.

Mon cerveau tournait déjà trop vite.

Qu'est-ce que j'avais fait ?

Pourquoi j'avais fait ça ?

Pourquoi tout semblait normal ce matin ?

Et surtout...

qu'est-ce que ça voulait dire ?

Je sentais déjà mon estomac se serrer.

Une erreur.

Une énorme erreur.

J'ai regardé Lyralda une dernière fois.

Elle était toujours là.

Calme.

Mais moi, j'avais déjà commencé à me refermer.

Et je savais exactement ce que mon cerveau allait faire maintenant.

Me convaincre, lentement, méthodiquement, que j'avais fait une erreur monumentale.

Je me suis changé rapidement.

Trop rapidement.

Comme si rester une minute de plus dans cette chambre risquait de rendre la situation encore plus compliquée.

Lyralda n'avait pas bougé.

Elle était toujours assise dans le lit, la tasse de café entre les mains, les yeux posés sur moi avec cette expression difficile à lire qu'elle avait parfois.

Ni froide.

Ni vraiment douce.

Juste attentive.

— Tu paniques.

Je boutonnais ma chemise.

— Non.

— Si.

— Non.

Elle a posé la tasse sur la table.

— Eliott.

J'ai levé les yeux.

— Tu recommences.

— Je recommence quoi ?

Elle a incliné légèrement la tête.

— À t'enfermer dans ta tête.

J'ai soupiré.

— Je ne fais rien.

— Tu fuis.

— Je vais juste au séminaire.

— Tu fuis quand même.

J'ai pris mon sac.

— C'est juste... compliqué.

Elle est restée silencieuse quelques secondes.

Puis elle a dit calmement :

— Non.

J'ai levé les yeux.

— Non ?

— Ce n'est pas compliqué.

— Si.

— Non.

Elle m'a regardé droit dans les yeux.

— Tu compliques tout.

J'ai laissé échapper un petit rire nerveux.

— Merci.

— De rien.

Elle s'est levée enfin.

La couette a glissé sur le lit.

J'ai détourné les yeux une seconde trop tard, avec ce léger flottement embarrassé de quelqu'un qui réalise qu'il a manqué un détail évident depuis le début.

— On a passé la nuit ensemble.

Elle parlait comme si elle énonçait un fait administratif.

— Oui.

— Ce matin, tu m'as fait du café.

— Oui.

— On a regardé un documentaire passionnant.

— Oui.

Elle a haussé une épaule.

— Voilà.

Je suis resté silencieux.

Parce que présenté comme ça... ça semblait presque banal.

Trop banal.

Et c'était justement ce qui me faisait peur.

Elle s'est approchée.

Pas trop près.

Juste assez pour que je sente sa présence.

— Qu'est-ce qui t'inquiète exactement ?

J'ai regardé mes chaussures.

— Tout.

Elle a soupiré doucement.

— Très précis.

— C'était une mauvaise idée.

— Quoi ?

— Hier soir.

Elle est restée immobile.

Puis :

— Pourquoi ?

J'ai haussé les épaules.

— Parce que.

— Mauvaise réponse.

Je me suis passé une main sur le visage.

— Parce que ça complique les choses.

— Quelles choses ?

— Le travail, le séminaire, les gens.

Elle a réfléchi quelques secondes.

Puis elle a dit :

— Jade.

Je n'ai pas répondu.

C'était encore une réponse suffisante.

Lyralda a croisé les bras.

— Donc.

— Donc quoi ?

— Tu penses que dormir avec moi est une erreur ?

Je me suis crispé.

— Ce n'est pas ça.

— Si.

— Non.

— Si.

J'ai soufflé.

— Vous adorez avoir raison.

— Oui.

— C'est agaçant.

— Merci.

Elle s'est approchée encore d'un pas.

— Eliott.

J'ai levé les yeux.

— Ce n'était pas une erreur, et il ne s'est rien passé.

J'ai secoué la tête.

— Vous dites ça maintenant.

— Je le dis maintenant.

— Et demain ?

Elle a haussé une épaule.

— Demain, on verra.

Cette réponse m'a désarmé complètement.

— Vous êtes incroyable.

— Je sais.

J'ai laissé échapper un rire malgré moi.

La tension est redescendue légèrement.

Mais seulement à la surface.

Au fond de moi, la machine continuait déjà à tourner.

Les scénarios.

Les jugements.

Les regards des collègues.

Jade.

Le séminaire.

Le retour au bureau.

Tout devenait soudain trop réel.

— Je devrais y aller.

— Oui.

Elle n'a pas tenté de m'arrêter.

Pas cette fois.

J'ai pris mon sac.

Je suis passé devant elle.

Ma main a effleuré la poignée de la porte.

Puis sa voix m'a rattrapé.

— Eliott.

Je me suis retourné.

Elle était toujours au milieu de la pièce.

Calme.

— Arrête de croire que tout ce que tu touches va forcément se casser.

Je suis resté immobile.

— Parce que c'est faux.

Je n'ai pas répondu.

Parce que je n'étais pas sûr d'y croire.

Le couloir de l'hôtel était silencieux.

Je marchais vite.

Trop vite.

Comme si mettre de la distance physique allait régler quelque chose.

Au bout du couloir, les voix des collègues montaient déjà.
La journée reprenait.
Les activités.
Les blagues.
Les dynamiques sociales.
Tout ce que mon cerveau savait parfaitement transformer en terrain miné.
Et au milieu de tout ça...
il y avait maintenant quelque chose d'autre.
Quelque chose que je ne savais pas gérer.
Lyralda.
La nuit.
Le matin.
Le documentaire sur les paresseux.
Et cette sensation étrange que, pendant quelques heures, j'avais été quelqu'un de différent.
Quelqu'un de simple.
Présent.
Normal.
Je suis descendu par les escaliers vers la salle du séminaire.
Et maintenant, il fallait réparer.
Même si réparer voulait simplement dire...
faire comme si rien ne s'était passé pour le reste du séminaire.
Et ça, j'étais très bon pour le faire.

Chapitre 14

Retour au bureau

Ce matin, le bureau avait exactement la même odeur que d'habitude.

Café. Climatisation. Papier chaud. Écrans allumés depuis trop tôt.

C'était presque insultant.

J'avais passé tout le week-end à essayer de ne pas trop penser au séminaire, ce qui, évidemment, m'avait conduit à y penser de manière quasi professionnelle.

Dans le bus du retour, j'avais déjà commencé à réorganiser les souvenirs en petites boîtes mentales : la cuisine, le dîner, la terrasse, le lac, la chambre, le matin, le documentaire sur les paresseux.

Et plus je les rangeais, plus quelque chose me dérangeait.

Le bureau, lui, n'avait pas bougé.

Même open space gris.

Même bruit de claviers.

Même plantes fatiguées près de la baie vitrée.

Je me suis installé à mon bureau.

Mon ordinateur s'est allumé avec ce calme obscène des machines qui ignorent tout des drames humains.

J'ai posé mon sac.

Sorti mon carnet.

Respiré une fois.

Puis deux.

Dans la vitre en face de moi, mon reflet avait cette tête étrange que j'ai parfois après un week-end trop chargé : pas vraiment fatigué, pas vraiment reposé, juste légèrement déplacé.

Comme si mon visage était revenu travailler avant le reste de moi.

Je me suis demandé si ça se voyait.

J'espérais que non.

Je craignais que si.

Clara est arrivée quelques minutes plus tard avec un café trop grand pour être raisonnable.

— Alors ?

J'ai levé les yeux.

— Alors quoi ?

— Le séminaire, évidemment.

Elle s'est assise à moitié sur le coin de mon bureau.

— Vous êtes revenus vivants, donc déjà bravo.

— Merci.

— Il y a eu des scandales ? Des larmes ? Des couples improbables ? Une noyade symbolique ?

Je me suis concentré sur mon écran.

— Non.

— menteur.

— Pourquoi tout le monde me dit ça ?

— Parce que tu mens mal.

Je n'ai pas répondu.

Elle m'a observé deux secondes de plus.

Puis elle a souri.

— Bon.

Elle a tapoté mon bureau du bout des doigts.

— Si jamais tu veux me raconter des choses inutiles mais croustillantes, je suis là.

— Je note.

— Fais ça.

Elle est repartie avec son café.

Je l'ai regardée s'éloigner.

J'aurais aimé avoir son niveau de légèreté.

Le genre de légèreté des gens qui considèrent qu'une histoire reste une histoire tant qu'elle n'a pas décidé de s'installer dans ta cage thoracique.

Je n'avais pas encore ouvert mon premier fichier qu'une voix est tombée derrière moi.

— Alors.

Je me suis figé.

Lyralda.

Je me suis retourné.

Elle était là, debout près de mon bureau, un dossier sous le bras, exactement comme si rien au monde n'avait changé depuis vendredi.

Tailleur sombre.

Cheveux attachés.

Regard net.

Parfaitement professionnelle.

Parfaitement calme.

— Bonjour, Lyralda, j'ai dit.

— Bonjour, Eliott.

Elle a penché légèrement la tête.

Puis, avec ce demi-sourire presque invisible :

— La matinée était bonne ?

Je crois que mon cœur a raté un battement.

— Quoi ?

— La matinée.

Elle a haussé une épaule.

— Cette matinée.

Pause.

— Tu as pris un bon petit déjeuner ?

Sa voix était neutre.

Presque légère.

Comme si elle parlait d'un détail logistique banal.

Comme si le matin dans sa chambre n'avait été qu'une parenthèse pratique.

Je sentais une chaleur étrange monter dans mon cou.

— Oui.

— Bien.

Elle a tapoté une fois le dossier contre sa hanche.

— Tant mieux.

Puis elle a ajouté, très légèrement :

— Les paresseux sont une bonne influence.

Je l'ai regardée.

Elle ne souriait plus.

Elle avait déjà retrouvé son visage professionnel.

— À plus tard, Eliott.

Et elle est repartie.

Comme ça.
Sans ralentir.
Sans se retourner.
Je suis resté là, assis devant mon écran, avec l'impression très claire de m'être fait traverser par un train très poli.
Le pire, c'est que son ton n'avait rien de méchant.
Rien.
C'était justement ça, le problème.
Aucune gêne.
Aucune tension.
Aucun signe que la semaine dernière avait laissé une trace particulière.
Et soudain, tout ce que j'avais réussi à tenir à distance pendant quelques heures est revenu d'un bloc.
Bien sûr.
Évidemment.
Pour elle, c'était simple.
Un moment.
Une nuit.
Un petit déjeuner.
Fin de l'histoire.
J'ai regardé mon écran sans le voir.
Dans la vitre en face, mon reflet avait encore changé. Il ressemblait maintenant à quelqu'un qui vient de recevoir une information désagréable sur sa propre valeur marchande.
J'ai baissé les yeux.
C'était ridicule.
Et pourtant, mon cerveau tirait déjà les conclusions.
Vers dix heures, mon téléphone a vibré.
Un message.
Jade.
« T'as survécu au retour ? »
Je suis resté une seconde à regarder l'écran.
Puis j'ai répondu :
« Oui... »
Trois petits points sont apparus presque immédiatement.
« Exploit. »
J'ai souri malgré moi.
Un nouveau message est arrivé.
« J'ai encore mal au dos à cause du bus. Ta faute, t'étais pas assez moelleux. »
J'ai laissé échapper un petit souffle par le nez.
« Désolé de ne pas être un siège premium. »
Sa réponse est arrivée.
« Travaille ça. »
J'ai posé le téléphone.
C'était idiot.
Léger.
Presque rien.
Et pourtant, ça m'a fait du bien.
Peut-être parce qu'avec Jade, au moins, je savais à quoi m'attendre : du jeu, des piques, des phrases qui avançaient masquées, mais pas trop.

C'était fatigant, oui.

Mais lisible.

Lyralda, elle, était devenue soudain beaucoup plus difficile à comprendre.

Ou peut-être qu'elle avait toujours été claire et que c'était moi qui avais inventé le reste.

Vers midi, Jade est passée près de mon bureau.

Elle a ralenti.

— Pause déjà ?

J'ai levé les yeux.

— Euh...

— C'était une invitation, pas un contrôle fiscal.

Je me suis redressé.

— Oui, d'accord.

— Parfait.

Elle a désigné l'ascenseur.

— Cinq minutes, pas une de plus, j'ai faim.

Puis elle est repartie.

Je l'ai regardée s'éloigner.

Dans l'open space, tout semblait banal.

Clara parlait avec quelqu'un près de l'imprimante. Ou avec l'imprimante, je ne sais toujours pas.

Monsieur Delmas sortait d'un appel dans le couloir vitré du service juridique.

Lyralda était juste à côté de lui.

Ils parlaient à voix basse.

Monsieur Delmas avait cette posture légèrement penchée qu'il prenait parfois quand il expliquait quelque chose de compliqué.

Lyralda écoutait.

Très concentrée.

Il a dit quelque chose.

Elle a souri brièvement.

Très brièvement.

Puis ils se sont séparés.

Rien d'anormal.

Absolument rien.

Et pourtant, mon cerveau a décidé immédiatement que cette scène contenait probablement plusieurs sous-textes tragiques.

J'ai détourné le regard le premier.

Le déjeuner s'est fait à la cafétéria, presque vide à cette heure-là.

Jade a posé son plateau en face du mien.

— J'en peux déjà plus de cette semaine.

— On est lundi.

— Justement.

Elle a bu une gorgée de son soda.

— C'est toujours le pire jour pour avoir des émotions.

J'ai relevé les yeux.

— C'est très spécifique.

— Je suis très spécifique.

Elle a attrapé une frite.

— T'as passé un bon week-end ?

La question paraissait banale.

Mais son regard, lui, ne l'était pas totalement.

— Oui.

— Tu mens encore mal.

— C'est devenu une tradition.

Elle a souri.

Puis son expression a changé légèrement.

— Mon père m'a appelée dimanche.

J'ai cligné des yeux.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Ah.

— Ouais.

Elle a haussé une épaule.

— Ça faisait six mois.

Je ne savais pas quoi dire.

Alors j'ai choisi l'honnêteté.

— C'est... bien ?

Elle a eu un petit rire.

— Aucune idée.

Elle a regardé son assiette.

— Il appelle quand il culpabilise.

Je suis resté silencieux.

Cette fois, je ne me sentais pas testé.

Juste... témoin.

— Et toi ? a-t-elle demandé. Tes parents t'appellent souvent ?

J'ai baissé les yeux vers mon plateau.

— Pas vraiment.

— Ambiance saine.

— On fait ce qu'on peut.

Elle m'a regardé quelques secondes.

Puis a hoché la tête comme si cette réponse lui suffisait.

Le silence qui a suivi n'était pas gênant.

Simplement étrange.

Plus doux que d'habitude.

En remontant, je me suis surpris à penser que Jade était peut-être plus simple que

Lyralda.

Pas plus gentille.

Pas plus saine.

Mais plus simple à lire.

Avec elle, tout semblait au moins exister à la surface.

Même ses piques.

Même ses petits jeux.

Même ce qu'elle choisissait de montrer de fragile.

Lyralda, au contraire, donnait l'impression de pouvoir te regarder très droit et ne rien laisser sortir de ce qui comptait vraiment.

Et moi, évidemment, je n'étais attiré que par les choses que je ne comprenais pas bien.

Très mauvais réflexe.

Très vieux réflexe.

L'après-midi a repris.

Je travaillais.

Enfin, j'essayais.

Mon téléphone vibrait parfois avec un message bref de Jade.

« Tu survis ? »

« Pas endormi ? »

« Si Pascal t'enterre sous Excel, cligne deux fois des yeux. »

Je répondais toujours.

Et à chaque fois, quelque chose se détendait légèrement dans ma poitrine.

Pas de tension.

Pas d'attente.

Juste... une conversation.

Au fond de moi, une pensée commençait à prendre forme.

Petite.

Embarrassante.

Peut-être que Jade était plus facile.

Peut-être qu'avec elle, il n'y avait pas tout ce flou.

Pas cette sensation de tomber dans quelque chose de plus profond sans savoir si l'autre y est réellement avec toi.

J'ai détesté cette pensée dès qu'elle est apparue.

Mais elle est restée.

Et je ne réalisais pas encore que ce que j'aimais vraiment dans ces messages n'avait probablement rien à voir avec une relation.

Juste avec le fait que, pour une fois... quelqu'un me parlait sans que j'aie l'impression de devoir deviner le reste.

Chapitre 15

Deuxième scène

La bourde était stupide.

Vraiment stupide.

Le genre d'erreur qui, dans le monde réel, n'aurait probablement rien changé à la rotation de la Terre, mais qui, dans un fichier Excel partagé par trois services différents, prenait soudain la taille d'une catastrophe administrative.

Je regardais l'écran.

La cellule clignotait.

Et le chiffre était faux.

Très faux.

Et surtout très visible.

Je savais exactement ce qui s'était passé.

Une ligne décalée.

Un copier-coller trop rapide.

Une vérification mentale faite à moitié.

— Eliott.

Je levai les yeux.

Jade était debout à côté de mon bureau, un dossier à la main.

Son expression n'était pas méchante.

Mais clairement agacée.

— Dis-moi que ce n'est pas toi qui as envoyé ça.

Je savais déjà que c'était moi.

— C'est moi.

Elle posa le dossier sur le bureau avec un petit bruit sec.

— Tu as décalé toute la ligne.

Je regardai le tableau.

Elle avait raison.

— Ah.

Elle me fixa.

— Ah ?

— ...

— Eliott.

Elle passa une main dans ses cheveux.

— On avait vérifié ça hier.

— Oui.

— Donc pourquoi tu l'as modifié ?

Je restai silencieux une seconde.

Parce que la réponse honnête était très simple.

Je n'avais aucune raison.

— J'ai mal relu.

Elle soupira.

Pas violemment.

Juste fatiguée.

— Bon.

Elle posa les mains sur le bureau et se pencha vers l'écran.

— On va corriger ça.

Ses doigts se mirent à bouger sur le clavier.

Elle travaillait vite.

Très vite.

— Là.

Clique.

— Et là.

Clique.

— Voilà.

Elle se redressa.

— Fais attention, Eliott, s'il te plaît.

Sa voix était plus douce maintenant.

— On ne peut pas garder ce genre de truc, surtout sur ce genre de fichier partagé.

— Je sais.

— Je ne te dis pas ça pour être méchante.

— Je sais.

Elle termina la correction.

Puis se redressa.

— Voilà.

Elle me regarda quelques secondes.

Ses yeux s'attardèrent sur mon visage.

— T'as l'air crevé.

— Peut-être.

— Tu dors ?

— Parfois.

Elle haussa les épaules.

— Essaie plus souvent.

Puis elle ajouta :

— C'est plutôt efficace, le sommeil.

Je clignai des yeux.

Elle attrapa son dossier.

— Concentre-toi.

Puis elle s'éloigna.

Je restai devant l'écran.

La correction était faite.

Mais la sensation désagréable restait.

Cette impression d'être légèrement décalé par rapport à tout.

Comme si mon cerveau avançait avec une demi-seconde de retard sur le reste du monde.

— Tu sais que tu peux respirer.

Je me retournai.

Lyralda.

Elle était appuyée contre la cloison vitrée du service juridique.

Bras croisés.

Je ne savais pas depuis combien de temps elle était là.

— Je respire.

— À peine.

Elle regarda l'écran.

— Grosse erreur ?

— Moyenne.

— Jade a été très gentille.

Je levai les yeux.

— Vous écoutiez ?

— Tout le monde écoute dans un open space.
Elle haussa une épaule.
— C'est la règle.
Je me passai une main sur le visage.
— J'ai la tête ailleurs.
— Oui.
Silence.
Puis elle dit calmement :
— T'as deux solutions.
Je relevai les yeux.
— Lesquelles ?
— Soit tu restes ici à te détester pour une cellule Excel.
— Tentant.
— Soit tu viens te défouler.
Je fronçai les sourcils.
— Me défouler ?
Elle attrapa son sac posé sur une chaise.
— Oui.
— Où ?
— Chez moi.
Je clignai des yeux.
— Direct.
— Évidemment.
Elle regarda l'heure.
— Dans vingt minutes je pars.
— Et si je ne viens pas ?
Elle haussa une épaule.
— Tu resteras ici à regarder Excel comme si c'était la source de tous tes problèmes.
Elle commença déjà à s'éloigner.
Puis ajouta par-dessus son épaule :
— Réfléchis pas trop.
Petite pause.
— Ça ne t'a jamais aidé.
Je réfléchis quand même.
Pendant environ dix minutes.
Puis encore cinq.
Ensuite je corrigeai deux fichiers qui n'avaient rien demandé.
Puis je restai assis à regarder l'écran comme si une révélation allait sortir d'une cellule Excel.
Finalement, j'éteignis l'ordinateur.
Quand je passai devant le bureau de Jade en quittant l'open space, elle leva les yeux.
— Tu fugues ?
— Je pars.
— Avec moi ?
— On va dire que oui.
Je descendis avec elle, avant de monter ensemble dans sa voiture.
La voiture de Lyralda était... comme elle.
Simple.

Propre.

Rien qui traîne.

Le tableau de bord brillait légèrement sous la lumière du parking souterrain et il y avait cette odeur discrète de quelque chose de frais.

Pas un parfum fort.

Juste propre.

Je bouclai ma ceinture.

Elle démarra.

Je regardais la rue défiler.

Les feux rouges.

Les vitrines.

Les gens qui rentraient chez eux.

Je me surpris à penser à un truc complètement hors sujet.

Le permis.

Je n'avais jamais pris le temps de le passer.

Toujours autre chose à faire.

Toujours une raison de repousser.

— Au fait.

Je tournai la tête.

— Tu as le permis ?

Je clignai des yeux.

— Non.

Elle me regarda brièvement avant de reporter les yeux sur la route.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Eliott.

Je sentis déjà venir le ton.

— Oui... ?

— Tu devrais peut-être faire ça un jour.

— Probablement.

— C'est utile.

— J'imagine.

Elle prit un virage tranquillement.

Puis ajouta :

— Ça évite de dépendre des autres.

Je haussai légèrement les épaules.

— Je suis assez bon pour dépendre des autres.

Elle eut un petit sourire.

— Ça ne m'étonne pas.

Silence.

Le feu passa au vert.

La voiture redémarra.

— Après...

Petite pause.

— Ça ne me dérange pas.

Je tournai la tête vers elle.

— Quoi ?

— De conduire.

Elle haussa les épaules.

— Si tu veux aller quelque part.

Un bref regard vers moi.

— Je peux t'y emmener.

Je ne répondis rien.

Mais la proposition resta dans l'air.

L'appartement de Lyralda était calme.

Très calme.

La lumière de fin d'après-midi entrait par les grandes fenêtres du salon et dessinait des rectangles pâles sur le parquet.

Tout était ordonné.

Pas de désordre.

Pas d'objets inutiles.

Le genre d'endroit qui donne l'impression que chaque chose a été choisie pour une raison.

Je restai près de la porte.

Lyralda posa ses clés dans un petit bol.

— Tu peux enlever tes chaussures.

— D'accord.

Je les retirai.

Elle posa son sac sur la table.

Puis elle me regarda.

Longtemps.

— Bon.

— Bon ?

— On va commencer par une question simple.

Elle s'approcha.

Pas trop près.

Juste assez.

— Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ?

Je haussai les épaules.

— Rien.

Elle soupira.

— Mauvaise réponse.

— C'est la seule que j'ai.

Elle posa une main sur mon bras.

— Eliott.

Je levai les yeux.

— Tu es toujours en train de t'excuser d'exister.

Je laissai échapper un petit rire nerveux.

— C'est une compétence.

— C'est un problème.

Silence.

Puis elle ajouta plus doucement :

— Viens là.

Je m'approchai.

Elle m'embrassa.

Le baiser n'avait rien de brusque.

Rien de précipité.

Juste lent.

Chaud.

Comme si elle voulait me ramener dans le présent.

Mes épaules se détendirent presque immédiatement.

Elle recula légèrement.

— Voilà.

— Quoi ?

— Tu respirez mieux.

— C'est ta méthode ?

— Oui.

— Très scientifique.

— Très efficace.

Elle m'embrassa encore.

Plus longtemps.

Et pendant un moment, le monde se résuma simplement à la chaleur de sa peau et au silence de l'appartement.

Plus tard, on s'allongea sur le canapé.

Mon cœur battait encore vite.

Mais différemment.

Moins comme une alarme.

Plus comme quelque chose de vivant.

Lyralda était contre moi.

Ses doigts traçaient des cercles distraits sur mon bras.

— Dis-moi un truc.

— Quoi ?

— Tu crois qu'être gentil, c'est être faible ?

Je fronçai les sourcils.

— Non.

— Si.

— Pourquoi ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Parce que tu te comportes comme si c'était le cas.

Je restai silencieux.

Elle continua doucement.

— Le problème n'est pas que tu sois gentil.

Pause.

— Le problème, c'est que tu t'effaces.

Je regardai le plafond.

— C'est compliqué.

— Non.

— Si.

Elle sourit légèrement.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Tu recommences.

Je soupirai.

Puis, sans vraiment m'en rendre compte, je commençai à parler.

De l'école.

Des silences.

De cette sensation constante d'être trop calme, trop discret, trop facile à ignorer.

Elle écoutait.

Sans m'interrompre.

Sans corriger.

Juste là.

À un moment, elle passa doucement sa main dans mes cheveux.

— Tu sais ce qui est drôle ?

— Quoi ?

— Tu crois que tu es invisible.

Je tournai la tête vers elle.

— Et ?

— Tout le monde te voit.

Pause.

— Ils ne savent juste pas toujours quoi faire de toi.

Je ne savais pas si c'était rassurant.

Mais ça faisait moins mal que ce que j'imaginai.

Je ne sais pas exactement quand je me suis endormi.

Je me souviens seulement d'avoir senti sa main dans mes cheveux.

Et d'avoir posé ma tête contre son épaule.

Le reste du monde s'était éloigné doucement.

Et pendant quelques minutes...

il n'y avait plus ni bureau, ni Excel, ni peur de dire quelque chose de travers.

Juste la chaleur du canapé.

Son souffle régulier.

Et cette sensation étrange, fragile, presque nouvelle.

La paix.

Chapitre 16

Confidence

Le lendemain, vers midi, Jade passa la tête au-dessus de mon écran.

— Pause déjeuner ?

Je levai les yeux.

Elle avait un café à la main et cette expression légèrement amusée qu'elle portait presque tout le temps, comme si le monde autour d'elle était une blague qu'elle seule comprenait vraiment.

— Oui.

— Bien.

Elle fit un petit signe vers l'ascenseur.

— Je t'attends..

Je fermai mon fichier Excel.

Mon cerveau protesta un peu, pas pour le travail, mais pour ce que ce déjeuner pouvait vouloir dire.

Puis je me levai quand même.

On s'installa dans un petit restaurant à deux rues du bureau.

Rien de très chic. Tables en bois. Menu écrit à la craie. Bruit de couverts et conversations mêlées. Une lumière blanche un peu trop franche et ce genre de serveurs qui ont déjà vu défiler beaucoup trop de pauses déjeuner pour encore croire aux gens.

Jade sembla immédiatement à l'aise.

Elle s'installa en face de moi, posa ses lunettes de soleil sur la table et attrapa le menu.

— Alors.

— Alors quoi ?

— Tu fais encore cette tête.

— Quelle tête ?

Elle plissa légèrement les yeux.

— Celle du gars qui analyse tout.

Je soupirai.

— C'est un défaut professionnel.

— Non.

Elle attrapa son verre d'eau.

— C'est un défaut personnel.

Je souris malgré moi.

— Merci.

— De rien.

On commanda rapidement. Quand le serveur s'éloigna, Jade posa ses coudes sur la table.

— Je vais te dire un truc.

— Ça a l'air grave.

— Non.

Elle haussa une épaule.

— Juste honnête.

Je l'observai.

Elle semblait un peu différente aujourd'hui.

Moins provocante.

Ou plutôt : provocante de façon moins automatique.

Comme si elle avait choisi de baisser un peu le volume sans cesser d'être elle-même.

— J'ai eu pas mal d'histoires avec des mecs, dit-elle.

Je ne savais pas quoi répondre.

Alors je dis simplement :

— D'accord.

Elle eut un petit sourire.

— Tu vois ?

— Voir quoi ?

— Les autres auraient déjà demandé combien.

Je haussai les épaules.

— Ce n'est pas vraiment mon problème.

— Exactement.

Elle attrapa un morceau de pain.

— Et tu sais ce qui est drôle ?

— Quoi ?

— Ils deviennent tous fous quand tu dis non.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Ah. Comment ça ?

— Les hommes.

Elle fit un petit geste vague de la main.

— Au début ils jouent les cool. Puis ils veulent plus. Puis ils s'énervent quand tu refuses.

Elle croqua dans le pain.

— Classique.

Je restai silencieux.

Elle me regarda.

— Ça te choque ?

— Un peu.

— Pourquoi ?

— Parce que... je ne vois pas l'intérêt.

Elle sourit doucement.

— Exactement.

Le serveur apporta nos assiettes.

Pendant quelques secondes, on mangea en silence.

Puis Jade releva les yeux.

— Tu sais pourquoi je t'aime bien ?

Je m'arrêtai.

— Non.

— Parce que t'es pas un mec comme les autres.

Je laissai échapper un petit rire.

— C'est une phrase dangereuse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle finit rarement bien.

Elle secoua la tête.

— Non.

Elle me regarda vraiment cette fois.

— Toi, t'as un cœur.

La phrase tomba doucement entre nous.

Je sentis une chaleur étrange monter dans ma poitrine.

— Tout le monde en a un.

— Non.

Elle sourit légèrement.

— Pas vraiment.

Je baissai les yeux vers mon assiette.

Je ne savais jamais quoi faire avec ce genre de compliments.

Quand je relevai la tête, elle me regardait toujours.

Son expression était différente.

Plus douce.

Presque fragile.

— Tu sais que tu es trop gentil ?

— On me le dit souvent.

— Ce n'est pas un reproche.

— Pourtant ça sonne comme un.

Elle secoua la tête.

— Parce que tu cherches toujours à transformer les choses en reproches.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— C'est pas vrai.

— Si.

— Non.

— Si.

Elle prit une frite, puis me pointa vaguement avec.

— Regarde-toi.

— C'est compliqué sans miroir.

— T'es fatiguant.

Je souris un peu.

Elle aussi.

Puis elle reprit, plus calmement :

— Être gentil, c'est pas le problème.

Je relevai les yeux.

— Ah.

— Le problème, c'est que tu donnes avant même de savoir à qui.

Je restai silencieux.

Parce que la phrase avait touché quelque chose de très proche d'une vérité, et que je n'aimais pas beaucoup ça.

Jade continua :

— Tu veux que les gens soient bien. Tu veux qu'ils te trouvent correct. Tu veux éviter de déranger.

Elle haussa une épaule.

— Résultat, tu leur laisses prendre beaucoup trop de place avant de vérifier s'ils la méritent.

Je baissai les yeux vers mon assiette.

— C'est une analyse un peu violente pour un midi.

— Oui.

— Merci.

— De rien.

Puis elle ajouta, plus bas :

— C'est pas contre toi.

— Ça y ressemble un peu.

— Parce que t'es susceptible quand on touche au truc juste.

Je n'ai pas répondu.

Elle avait probablement raison.

Encore.

Jade posa sa fourchette.

Puis, très naturellement, elle tendit la main vers moi.

Ses doigts effleurèrent ma nuque.

Juste derrière l'oreille.

Le geste était lent.

Très léger.

Je me figeai immédiatement.

Pas par rejet.

Par surprise.

Elle continua de me regarder pendant qu'elle caressait doucement ma nuque du bout des doigts.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Tu te tends immédiatement.

Je souris nerveusement.

— Je ne suis pas très habitué.

— Je sais.

Sa main resta encore une seconde.

Puis glissa légèrement sur ma nuque.

Un geste doux.

Mais précis.

Comme si elle savait exactement l'effet que ça produisait.

— Relax, Eliott.

Sa voix était basse.

Presque rassurante.

Et pourtant, quelque chose dans ce contact avait aussi un côté... mesuré.

Pas de séduction pure.

Plutôt une façon de vérifier.

De constater.

Comme si elle s'assurait encore une fois que, chez moi, il n'y avait ni jeu sale ni retour brusque. Que je ne prendrais pas ce geste comme une dette, ni comme une promesse, ni comme une autorisation.

Elle retira finalement sa main.

— Voilà.

Je repris ma respiration sans m'en rendre compte.

Elle sourit.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— T'es vraiment différent.

Je ne savais pas si c'était un compliment.

Mais j'avais déjà commencé à vouloir le croire.

On resta encore un moment dans le restaurant.

La conversation continua plus doucement, sans grands sujets.

Jade parlait par fragments, des petites anecdotes, des choses banales qui semblaient pourtant légèrement plus personnelles que d'habitude.

Sa première coloc qui volait ses produits de douche.

Une ancienne relation qui s'était terminée parce que "il était amoureux

de lui-même, ce qui faisait déjà trop de monde dans le couple”.

Sa mère qui lui envoyait encore des messages vocaux de trois minutes pour se plaindre.

Puis, presque sans prévenir :

— J’ai horreur du silence chez moi.

Je relevai les yeux.

— Ah.

— Je dors toujours avec un bruit de fond.

— Une série ?

— N’importe quoi.

Elle haussa une épaule.

— Télé, musique, podcast, bruit blanc, peu importe. J’aime pas quand c’est trop vide.

Je ne savais pas pourquoi elle me disait ça.

Ou plutôt si.

Elle me donnait des petits morceaux.

Pas des révélations énormes.

Juste des choses réelles.

Des habitudes. Des failles minuscules. Des détails qui, mis bout à bout, fabriquent quelqu’un.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Moi quoi ?

— Tu dors comment ?

Je réfléchis.

— Mal ?

— C’est pas une méthode.

— Je sais.

Elle eut un petit sourire.

— T’as toujours l’air d’un gars qui pense même en dormant.

— C’est vraisemblablement vrai.

— Épuisant.

— Oui.

Elle me regarda quelques secondes.

— T’as déjà vécu avec quelqu’un ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Jamais jamais ?

— Non.

— Intéressant.

— Pourquoi ?

— J’essaie d’imaginer.

— Et ?

Elle but une gorgée d’eau.

— Je pense que tu serais du genre à faire le café, ranger trop de trucs, demander pardon quand t’as faim et dormir au bord du lit.

Je la fixai.

— C’est bizarrement précis, on a déjà dormi ensemble ?

— Je suis très observatrice.

Je laissai échapper un petit rire.

— C’est un peu vexant.

— Non.

Elle eut un sourire plus discret.

— C'est presque attendrissant.

Le mot me fit lever les yeux vers elle un peu trop vite.

Elle s'en rendit compte.

Évidemment.

Mais elle ne le souligna pas.

Pas cette fois.

On régla l'addition plus tard que prévu.

En sortant du restaurant, le soleil était encore assez haut pour donner à la rue une lumière claire.

Jade marcha à côté de moi.

— Merci pour le déjeuner.

— C'était ton idée.

— Je sais.

Elle glissa les mains dans les poches de sa veste.

— Mais c'était quand même sympa.

Je hochai la tête.

— Oui.

Quelques pas passèrent.

Puis elle dit :

— Tu sais ce que j'aime chez toi ?

Je soupirai légèrement.

— J'ai peur de la réponse.

— Tu ne joues pas.

Je tournai la tête vers elle.

— Comment ça ?

— Tu ne cherches pas à impressionner.

Elle haussa une épaule.

— Tu es juste... là.

Je souris.

— Ce n'est pas très spectaculaire.

— Vraiment pas.

Elle me regarda.

— Mais j'aime bien.

On arriva devant l'entrée de l'immeuble du bureau.

Les portes vitrées reflétaient la rue derrière nous.

Pendant une seconde, je vis nos silhouettes côte à côte dans le reflet.

Puis Jade posa une main sur mon bras.

— Attends.

Je me tournai vers elle.

Elle s'approcha légèrement.

Pas assez pour que ce soit évident pour les gens autour.

Mais assez pour que je sente son parfum.

— Tu sais...

Elle hésita une seconde.

— J'ai du mal à faire confiance aux gens.

Je restai silencieux.

— La plupart veulent quelque chose.

— De l'attention.

— Du sexe.

— Ou juste gagner.

Elle haussa les épaules.

— Avec toi, je n'ai pas cette impression.

Je sentis quelque chose se serrer doucement dans ma poitrine.

— C'est bien.

— Carrément.

Elle me regarda quelques secondes de plus.

Puis sa main glissa encore une fois vers ma nuque.

Le même geste.

Lent.

Contrôlé.

Ses doigts tracèrent une petite ligne derrière mon oreille.

Je sentis immédiatement mon corps réagir.

Elle le remarqua.

Évidemment.

Son sourire s'étira légèrement.

Mais cette fois ce sourire n'avait rien de triomphant.

Plutôt une forme de confirmation tranquille.

Comme si elle se disait « oui, il réagit, mais il ne prend pas ».

— Tu vois ? dit-elle.

— Quoi ?

— Tu es facile à lire.

Je laissai échapper un petit rire.

— Super.

— Ce n'est pas un défaut.

Elle retira sa main.

Puis poussa la porte.

— Viens.

L'open space était un peu plus animé qu'à midi.

Les gens revenaient de pause.

Les conversations reprenaient.

Je rejoignis mon bureau pendant que Jade repartait vers le service commercial.

Je me sentais... étrange.

Pas mal.

Pas inquiet.

Juste un peu troublé.

Comme si quelque chose avait bougé dans ma perception d'elle.

Jade était compliquée.

Oui.

Mais au moins, elle semblait vouloir quelque chose de moi.

Ou peut-être simplement de ma présence.

Et cette idée était rassurante.

Vers quinze heures, je me levai pour aller chercher un verre d'eau.

La fontaine était près du couloir qui menait au service juridique.

Je remplissais mon verre quand une voix retentit derrière moi.

— Tu t'hydrates, c'est bien.

Je me retournai.

Lyralda.

Elle tenait un dossier sous le bras.

Même posture que d'habitude. Même regard calme.

— Oui.

— Continue !

Elle s'approcha de la fontaine.

Remplit son propre verre.

Puis elle me regarda brièvement.

— Bon déjeuner ?

— Oui.

— Avec Jade ?

Je sentis mon estomac se contracter légèrement.

— Oui.

Elle hocha la tête.

— C'est bien.

Sa réaction était tellement neutre que ça en devenait presque suspect.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Elle but une gorgée d'eau.

Puis posa le verre.

— C'est une bonne amie.

Je ne savais pas quoi ajouter.

Elle non plus.

Le silence dura quelques secondes.

Puis un mouvement dans le couloir attira mon regard.

Monsieur Delmas venait de sortir de son bureau vitré. Il avait une feuille imprimée à la main.

— Lyralda, vous avez deux minutes ?

Elle tourna la tête.

— Oui Pascal.

Il s'approcha, lui tendit le document, puis se pencha légèrement pour lui montrer quelque chose dans la marge. Elle se rapprocha aussi, juste ce qu'il fallait pour lire.

Rien d'étrange.

Rien d'intime.

Rien.

Et pourtant, vus de là, dans la lumière blanche du couloir, ils avaient cette aisance silencieuse des gens qui ont déjà travaillé ensemble mille fois. Il n'y avait pas de tension visible. Juste une habitude. Une fluidité. Un langage qu'on ne devait plus expliquer.

Et comme d'habitude, mon cerveau prit cette information parfaitement banale et en fabriqua immédiatement une hypothèse beaucoup trop stupide.

Jade apparut au bout du couloir à ce moment-là.

Elle marchait vers nous avec un dossier à la main.

Quand elle nous vit, elle ralentit légèrement.

Son regard passa de moi à Lyralda.

Puis à Monsieur Delmas

Puis elle sourit.

— Je vous dérange ?

— Non, dit Lyralda.

— Parfait.

Jade s'arrêta près de nous.

Très près.

— Eliott, j'avais oublié de te dire...

Elle posa une main rapide sur mon épaule.

Juste une seconde.

Mais le geste était visible.

Clair.

— Merci pour le déjeuner.

Elle me regarda.

— C'était vraiment bien.

Puis elle se tourna vers Lyralda.

— On devrait faire ça plus souvent entre collègues.

Monsieur Delmas leva brièvement les yeux de son papier. Son regard glissa sur nous, puis revint à Lyralda avec ce calme qu'il avait toujours.

— Tant que ça ne retarde pas mes clôtures, faites ce que vous voulez.

Jade eut un petit sourire.

— Toujours un romantique, Pascal.

Lyralda ne réagit presque pas.

Presque.

Juste ce très léger mouvement de bouche qui, chez elle, tenait parfois lieu de sourire entier.

— C'est son grand défaut, dit-elle.

Monsieur Delmas reprit son document sans commenter.

Rien qu'une phrase banale.

Et pourtant, il y avait là encore ce petit quelque chose de trop fluide entre eux.

Jade brisa le moment la première.

— Bon.

Elle recula d'un pas.

— Je retourne travailler. J'ai des responsabilités, moi.

Elle me lança un petit sourire.

— À plus tard, Eliott.

Puis elle repartit vers son bureau.

Je restai près de la fontaine avec Lyralda.

Monsieur Delmas venait déjà de retourner dans son bureau.

Lyralda observait encore le couloir où Jade venait de disparaître.

Puis elle se tourna vers moi.

— Fais attention.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— À quoi ?

Elle haussa une épaule.

— À toi.

Je ne compris pas tout de suite.

Et quand je relevai les yeux, elle était déjà en train de repartir vers son bureau.

Chapitre 17

Retour

Le bâtiment de la fac avait la même odeur que d'habitude.

Un mélange de café trop chaud, de plastique des chaises et de vieux papier. Rien n'avait changé.

Et pourtant, quelque chose semblait légèrement décalé.

Je traversai la cour en regardant les groupes d'étudiants déjà installés sur les bancs. Les mêmes petits cercles. Les mêmes conversations entamées avant même le premier cours.

Je repérai Nawal près des tables en béton.

Aïcha était avec elle.

Mon ventre se serra un peu.

Je m'approchai.

— Salut.

Nawal leva la tête immédiatement.

— Elliott !

Elle sourit.

— T'as survécu au week-end ?

— Apparemment oui.

Aïcha leva les yeux vers moi.

— Salut.

Sa voix était neutre.

Pas froide.

Mais pas vraiment chaleureuse non plus.

Je m'assis avec elles.

— Alors, quoi de neuf ?

— Rien, dit Nawal. On parlait juste du prof de droit qui croit qu'on lit vraiment les arrêts.

— Il a beaucoup d'espoir.

— Beaucoup trop.

Nawal rit.

Aïcha, elle, regardait son téléphone.

Je ne savais pas trop quoi faire de ça.

Avant, elle participait toujours aux conversations.

Toujours.

Là, elle restait légèrement en retrait.

Je tentai quand même.

— T'as compris l'exercice de finance d'hier ?

Elle leva les yeux.

— Oui.

— Ah.

— C'était pas compliqué.

— Non, ça va.

Silence.

Nawal regarda tour à tour nos deux têtes.

— Bon, moi, je vais chercher un café.

Elle se leva.

— Vous voulez quelque chose ?

— Non, merci.

— Ça va.

Elle partit.

Et le silence retomba immédiatement.

Aïcha faisait défiler quelque chose sur son téléphone.

Je pris une inspiration.

— Ton message, l'autre jour...

Elle releva les yeux.

— Oui ?

— Je ne comprends pas trop.

Elle soutint mon regard une seconde.

Puis haussa légèrement les épaules.

— C'est rien.

— Si.

— Non.

Elle posa son téléphone sur la table.

— Juste... c'est mieux comme ça.

Je fronçai les sourcils.

— Mieux comment ?

— Moins parler.

— Pourquoi ?

Elle soupira légèrement.

— Eliott.

— Oui ?

— C'est pas grave.

La manière dont elle disait ça me dérangeait.

Comme si elle refermait quelque chose avant même que j'aie eu le temps de comprendre.

— D'accord.

Elle hocha la tête.

— Voilà.

Nawal revint avec trois cafés.

— J'ai pris pour vous quand même.

— Merci.

— Merci.

Elle regarda nos têtes.

— Ooh.

Je levai un sourcil.

— Quoi ?

— Rien.

Elle sourit.

— Continuez votre conversation hyper joyeuse.

Aïcha attrapa son café.

— On n'avait rien à dire.

— Ça se voyait.

Le cours commença quelques minutes plus tard.

On entra dans l'amphi.

Je m'installai à côté de Nawal cette fois.

Aïcha prit la place à côté.

Mais elle ne me parla presque pas.

Elle répondait quand je lui posais une question.

Poliment.

Mais brièvement.

Et parfois, elle lâchait des petites phrases qui semblaient légèrement... piquantes.

— Tu n'as pas fait la lecture ?

— J'ai lu en diagonale.

— Ça explique des choses.

Ou bien :

— Tu pourrais faire attention.

— À quoi ?

— À ce que dit le prof.

Ce n'était pas méchant.

Pas vraiment.

Mais ça ressemblait à quelqu'un qui essayait de mettre une petite distance, phrase après phrase.

Je ne comprenais pas pourquoi.

À la pause, je sortis dans le couloir.

Je sortis mon téléphone.

Un message apparut presque immédiatement.

Jade.

« Jade : alors l'université, c'est toujours aussi déprimant ? »

Je souris.

« Eliott : oui »

Trois petits points apparurent.

« Jade : courage »

« Eliott : j'ai survécu au marketing toute la matinée »

« Jade : c'est héroïque »

« Eliott : je mérite une médaille »

« Jade : tu auras un croissant »

...

« Eliott : j'ai une amie qui me parle plus et je comprends pas pourquoi »

La réponse arriva vite.

« Jade : AH »

« Jade : tu devrais essayer de savoir pourquoi »

Je levai les yeux vers le plafond du couloir.

« Eliott : merci pour le conseil »

« Jade : de rien »

« Jade : t'as fait un truc ? »

« Eliott : pas que je sache »

« Jade : alors t'as probablement rien fait »

Je fronçai légèrement les sourcils.

« Eliott : c'est logique »

« Jade : les gens sont bizarres »

Je laissai échapper un petit souffle.

« Eliott : oui »

Elle envoya :

« Jade : bon courage l'étudiant »

« Jade : pense à ton avenir glorieux »

« Jade : comptable »

« Jade : désolée, je voulais dire assistant comptable »

« Eliott : Arrête ! »

« Jade : jamais ! »
 Je rangeai le téléphone.
 La conversation avait été courte.
 Mais elle m'avait fait sourire.
 Le cours suivant passa plus lentement.
 Quand on sortit enfin du bâtiment, le ciel était déjà plus gris.
 Les gens se dispersaient dans la cour.
 Nawal partit discuter avec d'autres étudiants.
 Aïcha ramassa ses affaires.
 — Bon.
 — Tu pars ?
 — Oui.
 — On se voit demain ?
 Elle hésita.
 Juste une seconde.
 — Oui.
 Puis elle ajouta :
 — Bonne soirée.
 Et elle s'éloigna.
 Je restai là quelques secondes.
 Avec cette sensation étrange d'avoir raté quelque chose.
 Quelque chose que je n'arrivais même pas à nommer.
 Je sortis mon téléphone.
 J'hésitai un instant.
 Puis j'écrivis à Lyralda.
 « Eliott : Vous faites quoi ? »
 La réponse arriva quelques minutes plus tard.
 « Lyralda : Réunion »
 Puis :
 « Lyralda : pourquoi ? »
 Je réfléchis un peu.
 « Eliott : rien »
 « Eliott : mauvaise journée »
 Les trois petits points apparurent.
 « Lyralda : qu'est-ce qui s'est passé ? »
 Je regardai la cour de la fac.
 Les groupes.
 Les rires.
 Aïcha qui s'éloignait déjà au bout de l'allée.
 « Eliott : une amie à moi agit bizarrement »
 « Eliott : je comprends pas trop »
 Sa réponse arriva après quelques secondes.
 « Lyralda : ça arrive »
 « Lyralda : tu veux en parler ? »
 Je haussai légèrement les épaules.
 Même si elle ne pouvait pas le voir.
 « Eliott : je pense que ça va »
 « Eliott : juste fatigué »
 Pause.
 « Lyralda : je termine tard »

« Lyralda : mais si tu veux passer ou appeler tu peux »
Je regardai l'écran.
L'idée me traversa l'esprit une seconde.
Aller la voir.
Discuter.
Rester un peu.
Mais quelque chose en moi hésita.
Pas par peur.
Plutôt par fatigue.
« Eliott : merci »
« Eliott : mais ça va aller »
« Eliott : je rentre chez moi »
Sa réponse arriva presque immédiatement.
« Lyralda : d'accord »
Puis :
« Lyralda : repose-toi bien Eliott »
Je rangeai le téléphone.
La cour de la fac s'était déjà un peu vidée.
Je quittai le campus et pris le chemin du métro.
Les gens marchaient vite autour de moi.
Des conversations, des rires, des appels téléphoniques.
La ville avançait normalement.
Et moi, je marchais simplement.
Avec cette sensation étrange d'avoir perdu quelque chose.
Ou peut-être simplement de ne pas comprendre ce qui venait de changer.
Mais pour la première fois depuis plusieurs jours, je n'essayai pas de résoudre le problème.
Je rentrai chez moi.
Et je laissai la journée se terminer toute seule.

Chapitre 18

Aïcha

Le lundi suivant a commencé comme tous les lundis ont la mauvaise habitude de commencer.

Même salle.

Même lumière trop blanche pour une heure aussi injuste.

Même rangées de tables alignées comme si quelqu'un avait sincèrement cru qu'un peu de géométrie pouvait sauver des étudiants avant neuf heures.

Le tableau était encore couvert de formules laissées par le cours précédent, des traces de feutre noir et bleu qui donnaient l'impression que la journée avait commencé sans nous.

Je me suis installé à côté de Nawal. Elle a posé son gobelet de café sur la table avec la gravité d'une chirurgienne en fin de garde.

— Je suis morte.

— Il est neuf heures.

— Justement.

Elle a pris une gorgée en fermant les yeux comme si elle espérait vraiment y trouver une raison de continuer.

— Le lundi ne devrait pas exister. On pourrait très bien passer du dimanche au mardi. Personne n'y perdrait rien.

— Mais du coup mardi deviendrait lundi...

Elle a tourné la tête vers moi avec une inquiétude sincère.

— Je refuse de vivre dans ce monde.

Reda est arrivé quelques secondes plus tard et s'est effondré sur la chaise derrière nous avec un bruit de sac, de veste et de fatigue accumulée.

— Si quelqu'un me parle de finance avant dix heures, je quitte la fac.

Nawal a levé un doigt.

— Promesse sérieuse ?

— Absolument.

— On peut te tester ?

— Non. Parce que j'ai aussi besoin de ce diplôme.

Youssef est arrivé ensuite avec un sac à dos visiblement trop plein pour quelqu'un qui, à l'évidence, ne transportait pas uniquement des affaires universitaires. Il l'a laissé tomber au sol dans un grand soupir théâtral, puis a écarté les bras en regardant la salle.

— Les faibles parlent beaucoup ce matin.

— Les forts dorment encore, a répondu Reda.

— Les génies, eux, viennent quand même.

— Les génies enlèvent d'abord leurs miettes de viennoiserie de leur pull, a dit Nawal.

Youssef a baissé les yeux sur son sweat, a soufflé dessus comme si ça allait régler le problème, puis s'est assis avec toute la dignité possible dans une situation qui n'en permettait aucune.

J'ai souri légèrement.

Ce genre de début de matinée m'aurait épuisé quelques mois plus tôt. J'aurais écouté, ri un peu trop tard, attendu le bon moment pour parler avant de le laisser passer.

Maintenant, j'étais là, au milieu d'eux, sans avoir vraiment vu le passage s'ouvrir. Il n'y avait pas eu de grand basculement. Juste une suite de petits riens. Des cafés, des pauses, des blagues reprises, des habitudes installées.

Avant, je restais souvent au bord des conversations comme quelqu'un qui attend qu'on lui confirme qu'il a le droit d'entrer.

Maintenant, je me retrouvais dedans avant même de me poser la question.

Aïcha est arrivée quelques minutes plus tard.

Les cheveux attachés à la va-vite, cette tête des matins où elle avait probablement trop peu dormi tout en ayant décidé de se comporter comme si elle dominait parfaitement la situation.

Elle a glissé son sac contre sa chaise et s'est installée à côté de Nawal.

— Salut tout le monde.

— Salut, a répondu Nawal.

— T'as l'air vivante, a constaté Youssef.

— À peine. Mais je fais illusion.

Puis elle m'a jeté un regard.

— Salut.

— Salut.

Sa voix était calme.

Ni froide, ni vraiment proche.

Depuis plusieurs jours, notre relation ressemblait à ça.

Des moments parfaitement normaux, presque faciles, puis, sans prévenir, une petite distance invisible. Comme si quelque chose reculait d'un pas dès que j'avais l'impression de le retrouver.

Ce n'était jamais assez net pour que je puisse lui reprocher quoi que ce soit.

Juste assez pour que je le sente.

Le prof est entré dans la salle avec sa pile de documents sous le bras et son air satisfait d'homme qui, lui, était clairement heureux d'exister à neuf heures du matin.

Les conversations se sont arrêtées progressivement.

Le cours a commencé.

Une heure. Puis deux.

Des colonnes de chiffres, des raisonnements, des méthodes.

Le bruit des stylos, les ordinateurs qu'on ouvre discrètement pour autre chose, les fichiers du cours.

Reda a bâillé au moins six fois, ou sept. Youssef a écrit quelque chose sur sa feuille qui n'avait manifestement rien à voir avec la comptabilité puisque Nawal a étouffé un rire en le lisant.

À la fin, le professeur a posé son feutre sur le bureau et s'est tourné vers nous avec ce petit temps de suspension qui annonce soit une catastrophe, soit une information vaguement excitante.

— Avant que vous partiez, j'ai une information importante.

Immédiatement, la salle a relevé la tête.

Même Reda, qui avait l'air de quitter physiquement son corps depuis une demi-heure, est revenu parmi nous.

— La semaine prochaine, nous organisons une sortie pédagogique.

Un murmure a traversé l'amphi.

— Vous partirez trois jours.

Cette fois, le murmure a changé de nature. Il y avait dedans quelque chose de plus vif, de plus jeune, presque joyeux.

— Plusieurs entreprises nous accueilleront pour des visites. Il y aura également des conférences et des ateliers.

Petite pause.

— Et vous serez logés sur place, à l'hôtel.

Le bruit a explosé d'un coup.

— Ooooh !

— C'est où ?

— On dort à l'hôtel ?

— Trois jours en vrai ?

— Avec les autres promos aussi ?

Le prof a levé une main, inutilement.

— Calmez-vous.

Personne ne s'est calmé.

— Les détails vous seront envoyés par mail, a-t-il poursuivi. Départ lundi matin. Retour mercredi en fin d'après-midi. Je compte sur votre sérieux.

Cette phrase a fait rire plusieurs personnes, comme si elle contenait déjà sa propre contradiction.

Puis il a rangé ses affaires.

— Bon week-end.

La salle a explosé une deuxième fois, encore plus librement.

Des chaises ont raclé, des sacs ont claqué, des téléphones sont déjà sortis pour vérifier des mails qui, évidemment, n'étaient pas encore arrivés.

— Trois jours ! a crié quelqu'un au fond.

— Ça va être n'importe quoi !

— On va jamais dormir.

Reda s'est tourné vers nous avec l'expression d'un homme qui venait d'apprendre qu'on lui offrait le droit légal de faire n'importe quoi dans un cadre académique.

— Les gars.

— Oui ? a dit Nawal.

— On va faire des choses incroyables.

— On va surtout essayer de ne pas se faire virer.

— Pas de promesses.

Youssef a posé une main sur son cœur.

— J'annonce officiellement que ce voyage marquera l'histoire de cette promo.

— Surtout si tu oublies ton chargeur et que tu deviens insupportable au bout de six heures, a dit Nawal.

J'ai regardé Aïcha.

Elle souriait légèrement.

Un vrai sourire. Pas immense, pas bruyant. Juste réel.

Et pendant une seconde, tout m'a semblé redevenir simple.

Comme si rien n'avait glissé entre nous ces derniers temps.

Comme si ce voyage n'était qu'une bonne nouvelle de plus dans une journée ordinaire.

Puis la seconde est passée.

Le lundi suivant, le bus attendait devant la fac.

Un grand bus blanc, légèrement trop propre pour transporter une bande d'étudiants qui avaient tous, d'une manière ou d'une autre, sous-estimé le concept de trois jours loin de chez eux.

Des sacs s'empilaient dans la soute, certains raisonnables, d'autres visiblement préparés comme pour une expédition de survie.

L'air du matin était frais. Pas franchement agréable, mais assez vif pour tenir les gens debout.

— J'espère qu'on dort pas à quatre par chambre.

— Moi, je veux pas dormir avec Reda.

— Pourquoi ?

— Tu ronfles.

— C'est faux.

— C'est scientifique.

— Tu n'as aucune preuve.

— J'ai survécu à un week-end d'intégration avec toi, c'est déjà un rapport d'expertise.

Je suis monté dans le bus avec Nawal et Youssef.

L'intérieur sentait le tissu tiède, la climatisation pas encore lancée et les biscuits déjà ouverts trop tôt.

On a trouvé plusieurs sièges ensemble, à peu près au milieu. Reda s'est installé juste devant nous et a déclaré aussitôt qu'il contrôlait désormais la zone.

Aïcha est montée quelques secondes plus tard.

Elle est restée un court instant dans l'allée, le temps de regarder les places disponibles, les gens déjà installés, les sacs posés n'importe comment, la géographie sociale du bus.

Puis elle s'est assise à côté de Nawal.

— On est bien là.

Youssef s'est retourné aussitôt.

— Très bon choix. Ici, c'est l'élite du véhicule.

— C'est surtout la zone la plus bruyante, a dit Nawal.

— Donc la meilleure, a-t-il conclu.

Le bus a démarré dans un mélange de mouvements mal coordonnés, de ceintures qu'on attache au dernier moment et de rires sans vraie raison.

Pendant les premières minutes, tout le monde a gardé cette excitation des débuts de trajet. On n'était pas encore partis depuis assez longtemps pour se lasser. On n'était plus tout à fait dans le quotidien, et pas encore arrivés ailleurs.

Quelqu'un a mis de la musique un peu trop fort à l'arrière. D'autres ont sorti des paquets de chips comme si les provisions relevaient d'une nécessité logistique majeure.

Une odeur de café, de parfum et de biscuits sucrés a commencé à se mélanger dans l'air du bus.

Au bout d'une heure, l'ambiance ressemblait déjà moins à une sortie pédagogique qu'à une colonie de vacances dirigée par des gens qui avaient abandonné toute tentative de discipline.

Youssef s'est retourné dans son siège avec le regard dangereux de quelqu'un qui venait d'avoir une idée.

— Bon alors.

Je me suis méfié immédiatement.

— Ça commence mal.

— Question sérieuse.

— Je ne te crois jamais quand tu dis ça.

— Grave erreur. Si tu devais choisir un plat pour séduire quelqu'un, tu ferais quoi ?

Le bus, ou au moins notre coin de bus, est devenu soudain très attentif.

Reda s'est retourné.

Nawal a posé son téléphone.

Aïcha a levé les yeux.

J'ai pris le temps d'y réfléchir.

Pas parce que je voulais donner une réponse brillante. Juste parce que mon cerveau refuse souvent de coopérer quand plusieurs personnes attendent quelque chose de moi en même temps.

Puis j'ai répondu :

— Des lasagnes.

Petit silence.

— Lasagnes ? a répété Youssef, visiblement scandalisé comme si je venais d'avouer un crime.

— Oui.

— Pourquoi des lasagnes ?

J'ai haussé légèrement les épaules.

— Parce que c'est long à faire. Donc la personne sait que tu t'es vraiment donné du mal.

Une seconde de flottement, puis les rires ont éclaté.

— Mais c'est terrifiant de logique ! s'est exclamée Nawal.

— Un stratège, a lancé Youssef en frappant le haut du siège. Un vrai.

Reda a applaudi.

— Respect. Vraiment. C'est romantique et organisationnel.

— En plus, c'est bon, a ajouté Nawal. Je valide.

— Merci, j'ai dit.

Aïcha a levé les yeux vers moi.

Un sourire est apparu.

— C'est pas con, a-t-elle dit.

Je l'ai regardée à mon tour.

Pendant quelques secondes, on a échangé ce regard complice qu'on avait souvent avant. Ce petit espace où il n'y avait pas besoin d'ajouter grand-chose. Juste une phrase, un sourire et la sensation tranquille d'être sur la même ligne.

Puis elle a détourné les yeux.

Et la distance est revenue.

Pas brutalement. Pas assez pour que les autres la voient.

Juste comme une porte refermée doucement.

Les deux premiers jours sont passés vite.

Trop vite, même.

Les journées étaient pleines au point d'effacer la notion d'heure.

Départs tôt le matin. Entreprises aux halls vitrés. Conférences dans des salles trop chauffées. Intervenants très sûrs d'eux qui nous parlaient de trajectoire, d'adaptabilité, de culture d'entreprise et d'excellence opérationnelle avec le même ton qu'on emploie pour expliquer une religion.

Il y eut aussi les trajets, les attentes devant les bâtiments, les groupes qui se reforment naturellement, les pauses café trop courtes, les marches trop longues entre une visite et la suivante.

Mais surtout, il y eut beaucoup de temps ensemble.

Les repas pris à la va-vite ou trop lentement selon l'humeur. Les blagues qui revenaient d'un moment à l'autre comme si elles refusaient de mourir. Les soirs à l'hôtel, où tout le monde redécouvrait brusquement qu'un groupe d'étudiants, même fatigué, reste un groupe d'étudiants dès qu'il est lâché hors de son cadre habituel.

Le premier soir, tout le groupe s'est retrouvé dans le hall de l'hôtel.

L'endroit avait ce décor impersonnel qu'ont tous les halls d'hôtel de moyenne gamme : des fauteuils aux couleurs neutres, des lampes trop sages, une réception polie et un silence de fond qui a été immédiatement détruit par notre promo.

Reda avait découvert un baby-foot au fond de la pièce.

— C'est la guerre !

— Non, a dit Nawal.

— Si.

— Non, a-t-elle répété. Ce n'est jamais juste un baby-foot avec toi, c'est un problème diplomatique.

Les équipes se sont formées malgré tout.

Les rires aussi.

Youssef était incroyablement mauvais.

— C'est impossible.

— Tu viens de tirer contre ton propre but, a dit Reda.

— C'était stratégique.

— Non.

— Si. J'embrouille l'adversaire.

— Tu t'embrouilles toi-même surtout, a conclu Nawal.

Je me suis surpris à rire souvent.

Beaucoup plus que d'habitude.

Pas ce petit rire prudent que je sers parfois pour m'assurer de ne pas paraître trop à côté.

Un vrai rire, qui sort sans validation préalable.

Quelque chose avait changé dans la promo.

Ou peut-être simplement en moi.

Les conversations devenaient naturelles. Les silences aussi. Personne ne me forçait à être plus que ce que j'étais, et pourtant j'étais davantage là qu'avant.

Je n'étais plus seulement le gars discret. Plus seulement celui qu'on intègre parce qu'Aïcha l'a fait en premier.

J'étais juste là. Un membre du groupe.

Aïcha participait aussi. Elle riait, parlait, commentait les matches avec une énergie qui rendait tout plus vivant autour d'elle. Et parfois, pendant quelques minutes, tout redevenait exactement comme avant.

— Eliott, passe !

— J'essaie !

— Tu joues comme un enfant !

— C'est très offensant.

— Assume.

— C'est toi qui cries comme une coach toxique.

Elle avait ri à ça, la tête rejetée un peu en arrière, et pendant une seconde j'avais retrouvé quelque chose de très simple. Quelque chose qui me manquait plus que je ne l'admettais.

Puis, comme souvent, elle s'était refermée légèrement.

Sans raison visible.

Un ton plus neutre. Une distance d'un demi-pas. Une attention qui glisse ailleurs.

Et je ne savais jamais pourquoi.

Le deuxième soir, on a mangé tous ensemble dans un petit restaurant près de l'hôtel.

Une salle un peu trop étroite avec des tables rapprochées, du bruit partout et cette odeur de nourriture chaude qui finit par donner faim même quand on a déjà grignoté n'importe quoi une heure plus tôt.

Le serveur avait l'air dépassé à l'idée de gérer autant d'étudiants en même temps.

La table était bruyante.

— Si quelqu'un commande une salade, je quitte la table, a déclaré Reda.

— C'est très radical, a dit Nawal.

— C'est un principe.

— Un principe idiot, a précisé Youssef.

Nawal a levé son verre, verre de jus évidemment.

— Aux principes idiots.

— Aux principes idiots, a-t-on répété.

Les verres se sont entrechoqués dans un petit désordre joyeux.

Il y eut ensuite une longue discussion absurde sur le dessert le plus respectable, discussion que Reda prit beaucoup trop au sérieux.

J'ai dit, à un moment, quelque chose sur la mousse au chocolat qui fit rire Aïcha plus longtemps que la phrase ne le méritait.

J'ai regardé la table.

Nawal riait, une main contre sa joue.

Youssef racontait une histoire incompréhensible avec énormément de gestes.

Reda essayait de convaincre le serveur que deux desserts pour une personne relevaient d'un choix de vie tout à fait respectable.

Et Aïcha...

Elle me regardait.

Juste une seconde.

Un regard doux.

Un regard triste aussi.

Pas triste comme quand on va mal, pas exactement. Plus comme si elle pensait à quelque chose qu'elle n'avait pas envie de laisser entrer complètement dans la soirée.

Puis elle a détourné les yeux, a attrapé son verre, a répondu à une remarque de Nawal, et la conversation a continué comme si je n'avais rien vu.

Le séjour avait trouvé son rythme.

Réveils trop tôt. Petits-déjeuners trop bruyants. Jus d'orange industriel. Tartines prises à moitié debout. Étudiants encore chiffonnés de sommeil.

Puis les bus, les visites, les couloirs trop propres, les badges autour du cou, les blagues qui passaient d'un bâtiment à l'autre comme un fil invisible.

Le groupe fonctionnait bien.

Même très bien.

Les petites habitudes apparaissaient.

Reda râlait toujours sur les horaires.

Youssef trouvait toujours un moyen de détourner une conversation sérieuse vers quelque chose d'absurde.

Nawal commentait tout avec ce mélange de lucidité et d'ironie qui la rendait très difficile à contredire.

Et moi, j'étais là.

Vraiment là.

Le dernier matin, on est arrivés dans une grande entreprise de conseil.

Un bâtiment moderne, beaucoup trop vitré, avec ce genre de hall immense qui donne l'impression que tout le monde doit automatiquement marcher droit et parler bas.

Le sol brillait un peu trop. Les hôtes d'accueil avaient des sourires impeccables. Des écrans diffusaient des chiffres, des logos, des slogans rassurants sur l'innovation et l'accompagnement stratégique.

On nous a distribué des badges visiteurs.

Puis le groupe s'est divisé.

— Vous pouvez circuler librement pendant la visite, expliqua l'intervenant. Essayez simplement de rester par petits groupes.

Les étudiants ont commencé aussitôt à se disperser.

Reda a immédiatement attrapé Youssef.

— Viens, on va voir la salle des traders.

— Il y a une salle des traders ?

— Sûrement.

— C'est un mensonge ?

— Peut-être.

Nawal leva les yeux au ciel.

— Je vous laisse mourir.

Elle partit avec deux autres étudiantes.

J'ai regardé autour de moi.

Aïcha était encore là.

— Les autres sont partis, dit-elle.

— Oui.

Elle haussa légèrement les épaules.

— On fait la visite quand même ?

— Oui.

On a commencé à marcher dans les couloirs.

L'entreprise était silencieuse. Des bureaux alignés derrière des vitres, des salles de réunion au mobilier parfait, des écrans partout, des gens concentrés qui levaient parfois les yeux vers nos badges avant de replonger dans leurs fichiers comme si nous étions un phénomène météorologique sans grand intérêt.

Pendant quelques minutes, on n'a presque pas parlé.

Nos pas résonnaient faiblement sur le sol.

Je lisais les plaques de porte pour m'occuper.

Puis Aïcha a dit :

— C'est bizarre.

— Quoi ?

— Les bureaux.

— Pourquoi ?

Elle regarda autour d'elle.

— Tout est trop calme. On dirait que personne n'a le droit d'avoir une personnalité ici.

J'ai souri.

— C'est le travail.

— Triste.

— Un peu.

Elle eut un petit rire.

On continua.

On commenta les salles de réunion trop grandes pour trois personnes, les écrans gigantesques, les plantes vertes visiblement là pour prouver que l'entreprise respectait encore vaguement l'idée du vivant.

Puis on tomba devant une machine à café dont l'interface ressemblait à celle d'un petit vaisseau spatial.

Aïcha s'arrêta net.

— Regarde ça.

— C'est une machine à cappuccino.

— Non.

Elle s'approcha pour lire les boutons.

— C'est une machine à bonheur !

— Tu es facilement impressionnée.

— Oui, et j'assume. Regarde, elle fait chocolat chaud, latte, moka, cappuccino, noisette... Chez nous, la machine de la fac fait juste du café triste et un faux cacao sans cacao, sans lait et sans sucre.

— C'est vrai.

— Ici, j'aurais peut-être un avenir.

J'ai souri à nouveau.

Et pendant quelques minutes, la visite continua comme ça.

Simple. Presque normale.

Même douce, d'une certaine façon.

On se montra du doigt des détails idiots. Une petite salle de sieste qu'Aïcha déclara immédiatement suspecte. Une grande salle détente avec un baby-foot qu'elle trouva injustement plus beau que celui de l'hôtel. Une immense baie vitrée devant laquelle elle resta quelques secondes, juste pour regarder la ville.

Et pendant un moment, j'eus vraiment l'impression que la distance des derniers jours avait disparu. Comme si elle s'était dissoute dans la fatigue, dans le voyage, dans l'étrangeté de ces lieux où personne ne nous connaissait. Comme si on retrouvait simplement ce qu'on avait été avant.

Deux personnes qui parlent.

Qui se comprennent.

Qui n'ont pas besoin de surveiller la place exacte de leurs gestes.

Puis, sans prévenir, le silence est revenu.

Pas le silence tranquille d'avant.

Un autre.

Plus tendu. Plus conscient.

J'ai senti immédiatement que quelque chose restait coincé entre nous, toujours là, même quand on faisait semblant du contraire.

La visite se termina.

Le groupe se retrouva devant le bâtiment.

Le bus nous attendait un peu plus loin, garé le long du trottoir. Les autres étudiants parlaient déjà du trajet retour, de la fatigue, du fait qu'ils allaient dormir tout le long, de ce qu'ils commanderaient le soir une fois rentrés chez eux.

— On a encore une heure avant le départ, annonça quelqu'un.

— On va prendre un café, dit Reda en levant un bras comme s'il menait une opération militaire.

— Évidemment, répondit Nawal.

Tout le monde se mit en mouvement.

Je restai un peu en arrière.

Aïcha aussi.

Sans vraiment qu'on l'ait décidé, on marcha dans une petite rue derrière le bâtiment. Le bruit de l'avenue s'éloigna un peu. Il y avait un parc, quelques bancs,

des arbres qui faisaient un peu d'ombre malgré la saison, et ce calme relatif qu'on trouve parfois entre deux rues plus fréquentées.

On s'assit.

Le banc était froid.

Le silence dura quelques secondes.

Je regardai devant moi. Une poussette passait lentement sur l'allée. Plus loin, deux employés fumaient près d'une barrière en parlant trop bas pour qu'on distingue quoi que ce soit. Le monde continuait avec une indifférence parfaite.

Puis j'ai pris une inspiration.

— Aïcha.

Elle regardait ses mains. Ses doigts jouaient avec la manche de son pull, ce qu'elle fait parfois quand elle réfléchit ou quand elle cherche déjà comment quitter une conversation avant qu'elle ne commence vraiment.

— Oui ?

— Il faut qu'on parle.

Elle souffla légèrement par le nez. Pas de l'agacement pur. Plutôt cette lassitude des gens qui savaient que le moment finirait par arriver.

— Elliott...

— Non.

J'ai secoué la tête.

— Sérieusement.

Elle releva enfin les yeux vers moi. J'y vis tout de suite qu'elle comprenait très bien de quoi il s'agissait.

— Je ne comprends pas ce qui se passe.

Elle resta silencieuse.

— Enfin si, je comprends qu'il se passe quelque chose. Mais pas quoi. Et je commence à en avoir assez de faire semblant que c'est normal.

Son regard glissa vers le parc, puis revint vers moi.

— On était proches.

— Oui, dit-elle doucement.

— Et maintenant, tu fais comme si...

Je cherchai mes mots. C'était toujours le pire moment. Celui où la sensation est claire mais où les phrases, elles, restent approximatives.

— Comme si tu devais faire attention à moi. Comme si, d'un coup, il y avait des moments où je devenais de trop. Ou gênant. Ou je sais pas quoi.

Elle détourna le regard.

— Ce n'est pas ça.

— Alors c'est quoi ?

Toujours pas de réponse.

Je sentais la frustration monter, mais en dessous, il y avait surtout autre chose. Quelque chose de plus bête, de plus vulnérable. Le besoin très simple de savoir si j'avais imaginé tout le reste.

— Si j'ai fait quelque chose, dis-le.

— Tu n'as rien fait.

— Alors pourquoi tu t'éloignes ?

Elle prit le temps d'inspirer. Longtemps. Comme si elle cherchait une version supportable de la vérité.

— Parce que c'est plus simple.

Je laissai échapper un petit rire nerveux.

— Pour qui ?

Cette fois, elle ne répondit pas tout de suite.

Je vis sa gorge bouger légèrement avant qu'elle parle.

— Pour tout le monde.

— Ça ne veut rien dire.

— Je sais.

— Aïcha...

Je baissai un instant les yeux avant de reprendre, plus bas.

— Je te demande pas un grand discours. Juste la vraie raison.

Le vent passa dans les branches au-dessus de nous. Quelqu'un rit plus loin dans le parc. Le genre de détail insignifiant qui devient presque violent quand on essaie de dire quelque chose d'important.

Puis elle dit enfin :

— Je n'ai pas le choix.

Je fronçai les sourcils.

— Bien sûr que si.

Elle secoua doucement la tête.

— Non.

— On a toujours le choix.

— C'est faux.

Sa voix n'était pas dure. Elle n'essayait pas de me contredire pour gagner. Elle disait ça comme quelqu'un qui avait déjà eu cette discussion seule, plusieurs fois, et qui savait parfaitement où elle se terminait.

Je la regardai sans répondre.

Puis elle continua, plus doucement :

— Ma famille n'aime pas.

Le mot resta là une seconde avant d'entrer vraiment dans ma tête.

— Quoi ?

— Elle n'aime pas que je parle avec d'autres garçons.

— Mais on n'est pas...

Je m'arrêtai.

— On est juste amis.

— Oui...

— Alors quoi ?

Elle eut un mouvement d'épaule presque imperceptible.

— Ça ne change rien chez moi.

Je la regardai, incapable de savoir si ce qui montait en moi relevait de la colère, de l'incompréhension ou simplement d'une forme de tristesse très nette.

— Et tu acceptes ça ?

Elle garda les yeux fixés devant elle.

— Non.

— Je sais bien que ce n'est pas simple, mais...

Je m'interrompis une seconde.

Je ne voulais pas sonner comme quelqu'un qui juge un monde qu'il ne connaît pas. Mais je ne pouvais pas non plus faire semblant que tout ça me semblait normal.

— Mais tu me parles, tu sors avec moi, tu passes du temps avec moi. Et après tu recules comme si on faisait quelque chose de mal.

Elle ferma les yeux une très courte seconde.

— Je sais.

— Et moi, qu'est-ce que je suis censé comprendre là-dedans ?

Sa respiration trembla un peu, presque rien.

— Tu peux en comprendre ce que tu veux.

Cette phrase me coupa plus que je ne l'aurais cru.

Petite pause.

— Ils t'ont dit quelque chose ?

Elle hésita.

— On va dire que non...

Je revis très vite le centre commercial, son frère, son regard, sa manière de me tenir à distance tout en restant poli, et la façon dont Aïcha s'était rétrécie dans la scène.

Je regardai le sol.

— Donc tu préfères juste t'éloigner.

Elle mit quelques secondes à répondre.

— Je préfère éviter que ça empire.

— Pour toi ?

— Oui, pour moi.

Je tournai la tête vers elle.

Elle regardait droit devant elle, très immobile, comme si bouger d'un centimètre risquait de faire tomber quelque chose.

— Aïcha...

Elle reprit, plus vite maintenant, comme si une fois lancée elle ne devait surtout pas s'arrêter.

— Tu ne comprends pas comment ça marche. Si je commence à me disputer avec eux pour ça, ça prend une place énorme. Ça ne reste pas une discussion.

Je ne dis rien.

— Et je suis fatiguée, Elliott, continua-t-elle. J'ai pas envie que chaque sortie, chaque message, chaque moment simple devienne un problème à gérer derrière.

Elle se tourna enfin vers moi.

Ses yeux n'étaient pas pleins de larmes, pas vraiment. Mais il y avait dedans cette fatigue qu'on ne joue pas.

— Alors oui, j'ai reculé. Parce que tu me déranges. Parce que ça ne me convient pas, mais que je peux rien y faire. Parce que ça me fatigue. Parce que j'en ai marre de tout ça.

Quelque chose en moi se calma et se serra en même temps.

— Un camarade de cours, dis-je.

Elle baissa les yeux.

— Oui.

Le mot fit mal d'une manière presque ridicule. Parce qu'il était banal. Parce qu'il était vrai, techniquement. Et parce qu'il avait aussi servi à nous réduire.

— C'est nul, ajouta-t-elle aussitôt. Je sais que c'était nul.

Je restai silencieux.

— Mais tu le fais.

— Oui.

Sa franchise, là, me désarma plus que n'importe quelle excuse.

Je passai une main sur mon visage, pas pour cacher quoi que ce soit, juste pour gagner une seconde.

— Et tu comptais me le dire quand ?

Elle eut un petit sourire triste.

— J'en savais rien. J'espérais peut-être que ça passerait. Ou que tu ne le sentiras pas autant.

Je laissai échapper un souffle.

— C'est raté.

— Oui.

Le silence retomba encore.

Moins opaque cette fois. Plus douloureux, mais plus net.

Je regardai les arbres devant nous, les ombres sur le sol, le parc qui n'avait aucune idée de ce qu'il servait à contenir.

Puis je demandai, sans réfléchir assez pour l'empêcher :

— Et moi, dans tout ça ?

Elle releva les yeux vers moi.

Je sentis la question après l'avoir dite. Une question qui n'avait sûrement pas sa place ici.

— Toi, tu comptes, dit-elle.

Je la regardai.

Et c'était peut-être ça le plus triste. Parce que ce n'était pas un refus net. Pas quelque chose qu'on peut classer dans une douleur simple et propre. C'était pire. Une affection réelle, prise dans quelque chose de plus grand et plus important qu'elle.

— Alors pourquoi j'ai l'impression d'être celui qu'on enlève en premier quand ça devient compliqué ?

Elle baissa la tête.

Longtemps.

Quand elle reparla, sa voix était très basse.

— Tu n'es pas celui que j'ai enlevé en premier.

Je restai immobile.

Elle venait de le dire simplement. Et c'était précisément pour ça que la phrase faisait autant mal.

Je sentis quelque chose se creuser dans ma poitrine. Pas un choc brutal. Plutôt une évidence triste qui prenait enfin toute la place.

— D'accord.

Je ne savais pas quoi dire d'autre.

Elle me regarda avec une inquiétude discrète, comme si elle essayait de mesurer l'endroit exact où sa vérité venait de tomber en moi.

— Je suis désolée.

Je secouai légèrement la tête.

— Ce n'est pas ta faute.

— Pas complètement, dit-elle.

Je tournai les yeux vers elle.

— Tu aurais pu me le dire plus tôt.

— Je sais.

— Tu aurais pu arrêter de me laisser croire que j'inventais tout.

Elle ferma brièvement les yeux.

— Je sais.

Cette fois, il n'y avait rien à ajouter.

Elle n'essayait plus de se défendre.

Et moi, je n'avais plus vraiment envie d'en savoir plus.

Le vent passa dans les arbres du parc. On entendait au loin des étudiants rire trop fort. La ville continuait, parfaitement intacte, pendant que quelque chose entre nous changeait de forme.

— Ça me fait de la peine, dit-elle au bout d'un moment. Vraiment.

Je la regardai.

— À moi aussi.

Un petit rire triste lui échappa.

— On est super nuls.

— Oui.

— Et le pire, c'est que j'aimais bien quand c'était simple.

— Moi aussi.

On resta encore un peu sur le banc sans parler.

Mais ce silence-là n'était plus le même. Il n'y avait plus de mystère dedans. Juste une vérité pas très belle, posée entre nous avec assez de douceur pour ne pas casser complètement ce qui restait, et assez de netteté pour empêcher le retour en arrière.

Puis quelqu'un cria au loin :

— Le bus !

Je me levai.

Elle aussi.

On marcha ensemble vers le groupe.

Pas collés. Pas loin non plus. À une distance étrange, presque précise, comme si nos corps avaient compris avant nous qu'il fallait désormais faire attention à quelque chose de nouveau.

La route du retour fut beaucoup plus calme.

Beaucoup d'étudiants dormaient enfin, épuisés par les trois jours. Le bus avait perdu sa première euphorie. Il ne restait plus que les cous qui tombent de travers, les écouteurs mal remis, les conversations basses et les vitres traversées par une lumière de fin d'après-midi qui rend tout un peu plus flou.

Reda ronflait sans aucune honte.

Youssef regardait une série sur son téléphone avec une concentration absurde.

Nawal lisait quelque chose en silence.

Je regardais la route défiler par la fenêtre.

Aïcha était assise quelques rangées devant.

Elle regardait dehors, elle aussi.

On ne parla plus.

Mais pour la première fois depuis plusieurs jours, je comprenais au moins ce qui s'était passé. Je comprenais la distance, les hésitations, les reculs sans explication, les regards qui redevenaient tendres pour aussitôt se refermer.

Et même si ça ne rendait rien plus facile, même si une partie de moi avait encore mal de cette histoire...

C'était autre chose, maintenant.

Chapitre 19

Responsabilité

Le lundi matin au bureau avait quelque chose de plus calme que d'habitude.

Peut-être que c'était moi.

Ou peut-être que c'était simplement l'effet de revenir d'un voyage d'étude.

Tout semblait plus stable, plus prévisible.

Les écrans, les claviers, les dossiers empilés. Même l'odeur de café dans l'open space paraissait presque rassurante.

Les chiffres, au moins, ne jugeaient personne.

Je venais à peine d'ouvrir mon ordinateur quand Clara passa derrière moi.

— Alors ?

Je levai les yeux.

— Alors quoi ?

— Le voyage à l'école !

— Ah...

Je haussai légèrement les épaules.

— C'était... instructif.

Elle plissa les yeux.

— Traduction : catastrophe émotionnelle.

Je souris faiblement.

— Ouais...

— Ah, les jeunes.

Elle posa un gobelet de café sur mon bureau.

— Tiens.

— Merci.

— Cadeau de survie.

Je pris une gorgée.

Le café était beaucoup trop chaud.

— Attention, ajouta-t-elle. Pascal te cherche.

Je me redressai légèrement.

— Pascal ?

— Oui.

Elle fit un petit geste dramatique avec les mains.

— Et quand le DAF cherche quelqu'un à neuf heures du matin, c'est rarement pour parler météo.

Mon estomac se serra légèrement.

— Super.

— Courage, dit-elle avec un sourire.

Le bureau de Monsieur Delmas était au fond du couloir.

La porte était entrouverte.

Je frappai.

— Entrez.

Monsieur Delmas était assis derrière son bureau, entouré de dossiers et d'un écran gigantesque rempli de tableaux Excel. Le genre d'installation qui donne l'impression qu'un simple faux mouvement pourrait déclencher une clôture comptable entière.

Il leva les yeux.

— Ah, Eliott.

— Bonjour.

— Assieds-toi.

Je m'installai.

Mon cerveau préparait déjà trois scénarios catastrophes différents.

Erreur comptable. Dossier mal envoyé. Réputation ruinée.

Monsieur Delmas croisa les mains sur le bureau.

— Comment s'est passé ton voyage d'étude ?

Je clignai des yeux.

— Bien.

— Bien ?

— Oui.

— Tu mens mal.

Je laissai échapper un petit rire nerveux.

— On me le dit souvent.

Il hocha la tête.

— Bon signe.

Je ne savais pas pourquoi.

— Pourquoi ?

— Les gens qui mentent bien deviennent dangereux.

Il fit glisser un dossier vers moi.

— Au contraire, j'accorde plus facilement ma confiance à ceux qui mentent mal.

Je regardai le dossier.

— J'ai quelque chose pour toi.

— Un projet ?

— Oui.

Je levai les yeux vers lui.

— Un gros projet.

Je restai silencieux.

Il ouvrit lui-même le dossier et fit glisser quelques pages vers moi.

— Contrôle interne sur les rapprochements bancaires du groupe.

Je baissai les yeux sur les tableaux.

Puis je relevai la tête.

— Du groupe ?

— Oui.

— Enfin... de tout le groupe ?

— Pas toutes les entités. Trois filiales pour commencer.

Je clignai des yeux.

— Trois ?

— Oui.

— C'est... beaucoup.

— Exactement.

Je sentis mon cœur accélérer.

— Pourquoi moi ?

Il me regarda calmement.

Pas de sourire. Pas d'effet. Rien de théâtral.

— Parce que tu es doué, Eliott.

La phrase tomba simplement.

Sans emphase.

Sans gentillesse excessive.

Juste comme un constat.

Je restai immobile.

— Et parce que, continua-t-il, tu fais quelque chose que peu de gens font ici.

— Quoi ?

— Tu réfléchis.

Petite pause.

— Et avec ton cerveau, ce qui aide.

Je haussai légèrement les épaules.

— Ce n'est pas toujours utile.

— Si.

Il se pencha légèrement.

— Le problème, Eliott...

Il marqua une pause.

— C'est que tu crois que ça dérange les gens que tu travailles différemment.

Je sentis une chaleur monter dans ma poitrine.

— Parfois, oui.

— C'est faux.

Il haussa les épaules.

— La plupart du temps, les gens s'en fichent.

— Et ceux qui ne s'en fichent pas ?

Il eut un petit sourire.

— Ceux-là sont généralement les moins intéressants.

Je baissai les yeux sur le dossier.

Les colonnes étaient denses. Les montants aussi. Tout ça avait déjà l'air énorme.

Et pourtant, sous la peur, autre chose commençait à apparaître.

Pas encore de la confiance.

Mais peut-être une forme de place.

La porte s'ouvrit sans frapper.

Lyralda passa la tête dans l'embrasure.

— Salut Pascal, j'ai besoin de...

Elle s'arrêta en me voyant.

— Ah. Désolée.

— Non, entre, dit Monsieur Delmas.

Elle entra dans le bureau.

Son regard passa brièvement sur moi.

Puis sur le dossier ouvert devant moi.

Et quelque chose changea dans son expression. Très légèrement. Pas de surprise totale. Pas de vraie inquiétude. Plutôt cette façon qu'elle avait parfois de comprendre une scène avant même qu'elle soit finie.

— Tu l'as déjà mis sur le contrôle groupe ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Delmas.

Elle soupira légèrement.

— Tu pourrais lui laisser deux minutes pour respirer avant de le jeter sur trois filiales.

— Il est en train de respirer, dit Monsieur Delmas.

Elle pencha un peu la tête vers moi.

— Tu respirez ?

Je hochai la tête.

— Oui oui.

— À peine, menteur.

Monsieur Delmas eut ce petit sourire discret que j'avais déjà vu chez lui, celui qu'il réservait à certains échanges très courts, très fluides, avec elle.

— Il survivra.

— Peut-être, répondit-elle.

Elle s'approcha du bureau, posa deux doigts sur une page, la parcourut rapidement du regard.

— Tu lui donnes bien les relevés consolidés de mai et juin ?

— Oui.

— Bien.

Le ton entre eux était calme. Rodé. Aucun mot de trop. Aucune explication inutile.

Le genre d'aisance professionnelle que mon cerveau, déjà fatigué par sa propre existence, commença immédiatement à regarder avec beaucoup trop d'attention.

Lyralda se redressa.

Puis me regarda directement.

— Bon.

Elle tapota une fois le bord du dossier.

— Continue.

Et elle sortit aussi vite qu'elle était entrée.

Monsieur Delmas la suivit des yeux une demi-seconde avant de revenir vers moi.

Puis il sourit légèrement.

— Si Lyralda s'inquiète pour toi...

Il haussa une épaule.

— C'est que tu as un truc.

Je ne savais pas quoi répondre.

Alors je regardai simplement le dossier devant moi.

Le si Lyralda s'inquiète pour toi resta coincé quelque part dans ma tête.

Pas comme une bonne nouvelle.

Pas complètement.

Plutôt comme un détail de plus dans quelque chose que je ne comprenais pas bien.

Je sortis du bureau de Monsieur Delmas avec le dossier serré contre moi.

Le couloir semblait plus calme que d'habitude.

Ou peut-être que c'était juste mon cerveau qui avait besoin de quelques secondes pour comprendre ce qui venait de se passer.

Un gros projet.

À moi.

Je marchai lentement jusqu'à l'open space.

Chaque pas me semblait un peu étrange, comme si le sol avait légèrement changé d'inclinaison.

Je m'installai à mon bureau.

Le dossier resta posé devant moi.

Je l'ouvris.

Des tableaux. Des colonnes. Des relevés bancaires. Trois filiales.

Beaucoup de chiffres. Beaucoup trop de chiffres.

Je restai là à regarder les pages quelques secondes.

Puis je laissai échapper un petit rire nerveux.

— Super.

Clara leva la tête de son écran.

— C'est cette tête-là qui m'inquiète.

— Quelle tête ?

— Celle du gars qui vient de recevoir soit une promotion, soit une condamnation.

Je tournai légèrement le dossier vers elle.

— Contrôle interne groupe.

— Ouah !

Elle siffla doucement.

— Pascal t'aime bien !

— Ou il me teste.

— Ou les deux !

Elle se pencha pour regarder les pages.

— Trois filiales ?

— Oui.

— Eh ben.

Elle se redressa.

— Bienvenue dans la vraie vie !

Je soupirai.

— Merci.

Elle prit une gorgée de café.

— T'as peur ?

— Oui.

— Parfait.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi parfait ?

— Parce que les gens qui n'ont pas peur font souvent des erreurs.

Elle haussa une épaule.

— Toi, tu vas vérifier trois fois.

Je souris légèrement.

— Probablement.

— Voilà.

Elle retourna à son écran.

— Donc ça va.

Je me plongeai dans les documents.

Au début, tout semblait confus.

Des chiffres. Des dates. Des lignes qui se répétaient.

Mais peu à peu, mon cerveau fit ce qu'il sait faire de mieux : chercher les motifs. Les anomalies. Les décalages. Les choses qui ne tombent pas exactement au bon endroit.

Une heure passa sans que je m'en rende compte.

Puis deux.

À un moment, je sentis quelqu'un s'arrêter derrière moi.

Je levai les yeux.

Lyralda.

Elle regardait mon écran.

— Tu respirez encore ?

— Oui.

— C'est bon signe.

Elle se pencha légèrement pour regarder les tableaux. Ses cheveux glissèrent près de mon épaule.

— Pascal t'aime vraiment bien.

Je laissai échapper un petit souffle.

— Ou il veut me tuer.

Elle sourit.

— Il ne tue que les gens inutiles.

— Rassurant.

— On n'a que trois filiales, tu sais.

Je me tournai vers elle pour essayer de comprendre ce qu'elle insinuait.

Je tournai légèrement l'écran vers elle.

— J'ai peut-être trouvé un truc.

— Montre.

Je lui indiquai une ligne.

— Là.

— Il y a un décalage de deux jours entre les relevés et les écritures.

Elle observa quelques secondes.

Puis hocha la tête.

— Bon travail, Elliott.

Je sentis une petite chaleur dans ma poitrine.

— Merci.

Elle croisa les bras.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Tu es bon.

Je haussai légèrement les épaules.

— C'est juste des chiffres.

— Non.

Elle me regarda.

— C'est de l'attention.

Le silence s'installa quelques secondes.

Puis elle ajouta :

— Et ça, c'est rare.

Elle resta encore un moment derrière moi. Sans parler. Juste à observer l'écran.

Et, étrangement, sa présence ne me mettait pas sous pression.

Au contraire.

Mais dans le même temps, il y avait autre chose, derrière cette tranquillité : le souvenir de son entrée sans frapper dans le bureau de Monsieur Delmas, leur façon de se parler, la façon dont il l'avait laissée finir sa pensée comme si elle était déjà en cours depuis longtemps.

Mon cerveau n'avait pas besoin de beaucoup plus pour fabriquer une hypothèse entière.

Lyralda finit par poser une main très légère sur mon épaule.

Un geste bref.

Presque professionnel.

— Continue. Tu es sur la bonne piste.

Puis elle se redressa.

— Et Elliott ?

Je levai les yeux.

— Oui ?

Elle eut un petit sourire.

— Essaie de ne pas croire tout ce que les gens disent de toi.

Puis elle repartit vers le couloir du service juridique.

Je la suivis du regard sans trop m'en rendre compte.

C'est là que je vis Monsieur Delmas apparaître au fond, sortir de son bureau avec deux feuilles à la main, l'intercepter d'un signe du poignet.

Elle s'arrêta immédiatement. Il lui tendit les documents. Elle les prit. Ils se parlèrent à voix basse. Elle fronça légèrement les sourcils, il lui répondit quelque

chose qui eut l'air de l'amuser, très peu, juste assez pour faire bouger le coin de sa bouche.

Puis ils repartirent chacun de leur côté.

Rien. Absolument rien.

Juste deux collègues qui travaillent ensemble depuis longtemps.

Et pourtant, de là où j'étais, avec ma capacité déjà bien installée à me fabriquer des histoires à partir de presque rien, la scène avait l'air d'appartenir à une continuité qui me dépassait complètement.

Je restai quelques secondes immobile.

Puis je regardai à nouveau l'écran.

Dans la vitre derrière les bureaux, mon reflet apparaissait vaguement.

Ce n'était pas le même visage.

Toujours le même type un peu trop calme.

Mais quelque chose avait légèrement changé.

Le reflet ne semblait plus seulement... déplacé.

Il avait l'air occupé. Concentré.

Peut-être même...

utile.

Je me redressai, repris le dossier, et pour la première fois depuis longtemps, je me surpris à penser une chose étrange.

Peut-être que je n'étais pas seulement le gars trop gentil.

Peut-être que j'étais aussi...

quelqu'un de compétent.

Et c'était presque une bonne nouvelle.

Presque.

Chapitre 20

Break

La décision n'est pas venue d'un grand moment de lucidité.

Pas de révélation soudaine.

Pas de phrase brillante qui remet tout en place.

Pas de nuit blanche au terme de laquelle on comprend enfin quelque chose sur soi-même avec la dignité d'un personnage bien écrit.

C'était plus banal que ça.

Une accumulation.

Les petites phrases. Les regards. Les demi-gestes. Les choses qu'on croit voir. Celles qu'on imagine peut-être.

Les gens qui te veulent un peu, mais jamais complètement. Ou alors pas de la manière dont toi tu les veux.

Un soir, en rentrant chez moi, je me suis simplement dit : « Ça suffit. »

Le mot est resté dans ma tête.

Simple.

Fatigué.

Presque propre.

Ça suffisait.

Le lendemain matin, je l'ai trouvée dans le couloir du bureau.

Lyralda.

Elle était appuyée contre la machine à café, un mug à la main. Elle parlait avec Clara, qui riait déjà trop fort pour un mardi matin.

Quand elle m'a vu arriver, son regard a glissé vers moi.

Pas de surprise.

Pas de gêne.

Juste ce regard calme qu'elle avait toujours, comme si tout arrivait exactement à l'endroit prévu.

Clara me fit un petit signe.

— Salut, survivant.

— Salut Clara.

Je pris un gobelet.

Le café coula lentement.

Clara regarda l'une, puis l'autre, avec ce sixième sens très spécifique des gens qui aiment vivre au milieu des sous-entendus.

— Bon...

Elle tapota la machine du bout des doigts.

— J'ai une réunion. Ou quelque chose qui y ressemble.

Puis, en me croisant :

— Essaie de pas mourir avant midi, ce serait dommage pour l'ambiance.

Elle s'éloigna dans le couloir.

Et soudain il ne resta plus que nous deux.

Le café continuait de couler.

Je fixais le liquide noir dans le gobelet comme si c'était une question compliquée.

— Tu travailles trop, dit Lyralda.

Je ne levai pas les yeux.

— Possiblement possible.

— Et tu réfléchis trop.

— Probablement probable.

Silence.

Je pris le gobelet.

Puis je me tournai vers elle.

— Faut qu'on parle.

Elle hocha légèrement la tête.

— D'accord.

On resta là.

Dans le couloir.

Entre la machine à café et la baie vitrée.

Pas vraiment un endroit pour les grandes conversations.

Mais apparemment, ça me suffisait.

J'ai inspiré.

Et j'ai dit, beaucoup trop vite :

— Je crois qu'on devrait arrêter.

Elle inclina légèrement la tête.

— Arrêter... quoi ?

Je pris une inspiration plus courte, cette fois.

— Ça.

Elle me regardait toujours.

Calme.

Attentive.

— Nous, ai-je ajouté.

Le mot flotta une seconde.

Puis elle posa son mug sur la machine.

Ses bras se croisèrent lentement.

Je m'attendais à quelque chose.

Une ironie.

Une phrase coupante.

Une défense.

Même un regard.

Mais non.

— D'accord, Eliott, dit-elle.

Je clignai des yeux.

C'était tout ?

Juste ça ?

Je sentis immédiatement mon élan se casser un peu sur place, ce qui était vexant parce qu'il était mon propre élan et que j'aurais aimé au moins le trouver convaincant jusqu'au bout.

— D'accord... ? répétais-je.

— Oui. D'accord.

Sa voix était toujours calme.

— Si c'est ce que tu veux.

Je ne savais plus trop quoi faire de la suite de ma phrase, alors j'ai laissé sortir celle qui me restait au fond de la gorge depuis plusieurs jours.

— J'suis pas un plan B facultatif.

Elle ne bougea presque pas.

Mais quelque chose passa sur son visage.

Très léger.

Très rapide.

Le genre de mouvement qu'on ne remarque que quand on regarde quelqu'un beaucoup trop.

— Je n'ai jamais pensé ça, dit-elle.

Je haussai légèrement les épaules.

— Peut-être que si.

— Non.

Petit silence.

— Jamais.

Ça aurait dû me calmer.

Évidemment, ça ne me calma pas du tout.

Parce que quand on a décidé de mal vivre quelque chose, on devient assez créatif pour ignorer toutes les phrases qui pourraient arranger la situation.

— Peu importe, dis-je.

Elle me regarda encore une seconde.

Puis hochait la tête, très légèrement.

— C'est comme tu veux.

Je serrai un peu plus fort mon gobelet.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que tu veux de plus ?

La question n'était pas agressive.

C'était pire.

Elle était sincère. Vraiment sincère.

Je baissai les yeux.

— Je sais pas.

— Moi si.

Elle reprit son mug.

— Je ne vais pas courir après toi.

Je relevai la tête.

— Quoi ?

— Si tu veux prendre tes distances, prends-les.

Elle haussa une épaule.

— Tu es grand, Eliott.

Sa voix n'avait pas tremblé.

Pas de colère.

Pas de reproche.

Pas de « tu me fais mal » qui m'aurait au moins donné la sensation d'exister clairement dans l'histoire.

Puis elle ajouta :

— Je bougerai pas.

La phrase resta là.

Étrange.

Pas une protestation.

Pas une acceptation.

Juste un fait.

Comme si elle me disait : « je serai au même endroit, avec la même vérité, même si toi tu décides de partir faire le tour du pâté de maisons avec tes angoisses. »

Je ne savais pas quoi répondre.

Alors je hochai la tête.

— Très bien.

Je pris mon café.

Et je partis vers l'open space.
 Les jours suivants furent étranges.
 Pas dramatiques.
 Pas bruyants.
 Juste... vides.
 Je faisais mon travail.
 Je continuais le contrôle interne.
 Les chiffres avançaient.
 Les colonnes se remplissaient.
 Mais tout le reste semblait légèrement éteint.
 Je croisais Lyralda plusieurs fois dans les couloirs.
 Elle me saluait.
 Poliment.
 Comme n'importe quel collègue.
 — Bonjour Eliott.
 — Bonjour.
 — Bonne journée, Eliott.
 — Bonne journée.
 Et c'était presque pire.
 Parce qu'elle respectait exactement ce que j'avais demandé.
 Aucune insistance.
 Aucune tentative.
 Aucun drame.
 Juste de l'espace.
 Et maintenant que je l'avais, je ne savais plus quoi en faire.
 Le mardi, Mehdi s'arrêta près de mon bureau en fin de matinée avec un café à la main et l'air d'un homme qui avait très clairement décidé de ne pas faire semblant de ne rien voir.
 — Question sérieuse.
 Je levai les yeux.
 — Ça commence bien.
 — Toujours.
 Il posa une main sur le bord de mon bureau.
 — Vous faites la gueule tous les deux ou quoi ?
 Je restai immobile.
 — Qui ?
 Il me regarda comme on regarde quelqu'un qui vient d'essayer de cacher une lampe sous une serviette.
 — Toi et Lyralda.
 Je haussai légèrement les épaules.
 — On travaille.
 — Mmh.
 Il prit une gorgée de café, toujours sans me quitter des yeux.
 — Et moi je suis danseur étoile le soir.
 Je laissai échapper un petit rire.
 — Il n'y a rien.
 — Bien sûr.
 Il pencha la tête.
 — T'as l'air d'un mec qui trie ses émotions par code couleur dans un dossier compressé.

— C'est très spécifique.

— Je suis très spécifique.

Il jeta un coup d'œil vers le fond de l'open space, là où Lyralda parlait justement avec Monsieur Delmas devant le bureau vitré.

Ils se tenaient près l'un de l'autre. Pas collés, évidemment. Juste assez proches pour lire le même document. Monsieur Delmas disait quelque chose en pointant une ligne. Lyralda hochait la tête. Et le tout avait cette fluidité adulte, silencieuse, déjà installée, que j'avais commencé à détester avec une régularité très peu saine.

Mehdi regarda la scène, puis moi.

— Ah.

— Quoi ?

— Donc c'est ça.

— Je vois pas de quoi tu parles.

— menteur.

Il sourit.

— Si vous avez besoin d'un médiateur professionnel, je prends quatre-vingt-dix euros la séance.

— On n'a pas besoin de médiateur.

— Dommage.

Il tapota mon bureau.

Puis il repartit comme ça, me laissant seul avec mon écran et une très forte envie de ne plus jamais croiser aucun être humain jusqu'à ma retraite.

Clara, elle, adopta une méthode moins subtile.

Le mercredi matin, elle s'installa carrément sur le bord de mon bureau avec son café et son absence totale de respect pour la distance émotionnelle des autres.

— Question sérieuse.

— Tout le monde commence ses phrases comme ça cette semaine.

— Parce que t'as une tête à provoquer les questions sérieuses.

Je levai les yeux vers elle.

— Oui ?

— T'es en train de faire un burn-out discret ou c'est juste une nouvelle personnalité ?

Je laissai échapper un petit souffle.

— Je travaille.

— Évidemment. Tu es payé pour le faire.

Elle regarda mon écran.

— Tu travailles beaucoup.

Je haussai les épaules.

— C'est le projet.

— Mmh.

Elle pencha la tête.

— Tu parles plus à personne.

— C'est faux.

— Ah oui ?

— Je parle à Excel. Et à toi.

Elle sourit.

— Mauvaise compagnie.

Puis elle se pencha un peu vers moi.

— Tu t'es disputé avec quelqu'un ?

— Absolument pas du tout, vraiment pas.

Elle fit une petite grimace.

— Cette phrase contient beaucoup trop d'adverbes pour être innocente.

Je baissai les yeux vers le tableau.

— C'est rien.

— Mmh.

Elle suivit mon regard, puis regarda à son tour vers le bureau juridique.

Lyralda était en train de sortir du bureau de Monsieur Delmas avec un dossier sous le bras. Il dit quelque chose derrière elle. Elle tourna légèrement la tête, répondit un mot que je n'entendis pas, et il eut ce demi-sourire calme que je connaissais désormais beaucoup trop bien.

Clara revint vers moi.

— Ah.

— Quoi encore ?

— Rien.

Puis, avec une douceur beaucoup trop bien dosée pour être totalement désintéressée :

— Statistiquement, la prochaine sera mieux.

Je fronçai les sourcils.

— La prochaine quoi ?

— Crise existentielle. Rupture. Quoi que tu vives là.

Elle tapota mon bureau.

— Quand tu redeviens humain, viens me prévenir.

Puis elle repartit.

Je souris faiblement.

Mais je ne bougeai pas.

Jade tenta une première approche par message.

« tu survis ? »

Je mis presque dix minutes à répondre.

« oui »

Elle répondit aussitôt.

« mensonge très laid et vachement nul »

Je fixai l'écran quelques secondes.

Puis je remis le téléphone face contre le bureau.

L'après-midi, elle passa directement à une stratégie plus frontale.

Elle arriva avec deux cafés, en posa un sur mon bureau, puis tira la chaise libre à côté de moi et s'assit sans demander l'autorisation à personne, ce qui lui ressemblait parfaitement.

— Ok.

Je levai les yeux.

— Ok ?

— On va faire simple.

Elle croisa les bras.

— Simple ?

— Tu fais la gueule à tout le monde ?

— La gueule à tout le monde ?

— Oui.

— Non.

Elle me fixa quelques secondes.

Puis soupira.

— T'es épuisant.

— Merci.

— De rien.

Elle poussa légèrement le café vers moi.

— Bois.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ressembles à un type qui va bientôt se transformer en tableur humain.

Je pris le gobelet.

Elle me regarda encore un peu.

Puis son ton changea d'un cran.

Moins piquant.

— J'ai peut-être dit un truc de travers l'autre jour ?

Je clignai des yeux.

— Non.

— Peut-être ?

— Non.

Elle fronça légèrement les sourcils.

— T'es impossible.

— Probablement.

Elle passa une main dans ses cheveux.

— Bon.

Silence.

Puis elle reprit :

— Je vais te raconter un truc humiliant sur moi, comme ça t'auras l'impression que le monde est plus équilibré.

Je levai un peu les yeux.

— C'est une drôle de stratégie.

— Oui, mais elle marche.

Elle posa son coude sur mon bureau.

— En première année de BTS, j'ai dragué un mec pendant deux mois. J'ai cru qu'on était en couple avant de comprendre qu'il essayait juste d'être sympa, puis il est sorti avec l'un de mes amis parce qu'il était juste pas intéressé par les femmes.

Je la regardai.

Elle haussa une épaule.

— Voilà. La honte existe pour tout le monde.

Je laissai échapper un petit souffle par le nez.

Un vrai rire.

Elle le remarqua immédiatement.

— Ah !

— Quoi ?

— Je l'ai vu !

— Vu quoi ?

— Un micro-signe de vie.

— Insupportable.

— Je sais.

Elle se redressa un peu.

— Plus sérieusement.

Le mot m'inquiéta presque.

— Quoi ?

— Tu sais que c'est pas sain, hein ?

— Quoi ?

— Disparaître comme ça.

Je regardai mon écran.

— Je disparaîs pas.

— Non. Tu mimes une plante verte déshydratée.

Elle posa deux doigts sur le bord de l'écran pour m'empêcher, symboliquement, de me cacher derrière.

— T'as l'air de quelqu'un qui essaie de devenir un vieux tapis pour devenir invisible.

Je ne répondis pas.

Parce que la phrase me déplaisait surtout par sa précision.

Elle attendit.

Puis finit par se lever.

— Bon.

Elle tapota une fois mon écran.

— Continue à parler à tes tableaux.

Elle fit deux pas, puis revint d'un demi-tour.

— Et ce soir, réponds à mes messages.

— Pourquoi ?

— Parce que sinon je viens chez toi vérifier si t'as fusionné avec ton canapé.

Je la regardai.

— C'est une menace ?

— C'est du service après-vente amical.

Puis elle repartit pour de bon.

Je la regardai s'éloigner entre les bureaux.

Et pour la première fois depuis plusieurs jours, quelque chose se desserra un peu dans ma poitrine.

Le soir, l'appartement semblait plus silencieux que d'habitude.

Je cuisinais encore.

C'était devenu une habitude.

Couper.

Mélanger.

Surveiller la cuisson.

Les gestes simples aidaient à faire taire un peu le bruit dans ma tête.

Mais même ça ne marchait pas toujours.

Parfois je restais juste debout dans la cuisine, la cuillère à la main, sans vraiment savoir pourquoi j'avais commencé à cuisiner.

Mon téléphone vibra.

Jade.

« Jade : t'es vivant ? »

Je répondis.

« Eliott : oui »

« Jade : preuve »

Je regardai ma poêle.

Puis j'envoyai une photo des pâtes.

Sa réponse arriva immédiatement.

« Jade : c'est triste »

« Eliott : c'est des pâtes »

« Jade : exactement »

« Jade : tu veux te plaindre ou tu veux juste que je t'embête ? »

Je restai un moment à regarder l'écran.
 Puis j'écrivis :
 « Eliott : les deux je crois »
 Sa réponse arriva.
 « Jade : bonne nouvelle »
 « Jade : je sais faire les deux »
 Je me surpris à sourire.
 Un vrai sourire, cette fois.
 Petit. Fatigué. Mais réel.
 On échangea encore quelques messages.
 Rien de spectaculaire.
 Elle me raconta qu'un client l'avait appelée « petite » au téléphone et qu'elle avait eu envie de traverser la ligne pour l'étrangler avec élégance.
 Je lui racontai qu'une ligne de relevé avait décidé de ruiner ma soirée.
 Elle me répondit que j'avais vraiment des ennemis tristes...
 C'était léger.
 Naturel.
 Pas de tension à deviner.
 Pas de sous-texte à disséquer.
 Pas d'impression de risquer quelque chose à chaque phrase.
 Et je sentais bien que c'était ça, au fond, qui me faisait du bien.
 Pas elle comme possibilité.
 Elle comme présence.
 Le fait qu'elle continue à revenir vers moi sans me demander d'être plus simple, plus brillant, plus sûr de moi que je ne l'étais.
 Quand la conversation s'arrêta, l'appartement redevint calme.
 Mais un calme un peu moins vide.
 Les jours suivants prirent une forme étrange.
 Pas lente.
 Pas rapide non plus.
 Plutôt une série de moments presque identiques.
 Le matin.
 Le bureau.
 Les chiffres.
 Le soir.
 Le silence.
 Je continuais le contrôle.
 Trois filiales, des centaines de lignes, des dates qui s'alignaient, des écarts à vérifier.
 Les chiffres avaient une logique.
 Quand quelque chose n'allait pas, il y avait toujours une raison.
 Une erreur humaine.
 Un décalage de date.
 Une écriture oubliée.
 Rien de mystérieux.
 Rien de flou.
 Contrairement au reste.
 Je croisais Lyralda tous les jours.
 Parfois dans le couloir.
 Parfois près de la machine à café.
 Parfois simplement dans l'open space.

Elle ne changea rien à son comportement.

— Bonjour Eliott.

— Bonjour.

— Bonne journée, Eliott.

— Bonne journée.

Professionnel.

Propre.

Comme si tout avait toujours été ainsi.

Et c'était probablement ça, le plus difficile.

Parce que ça donnait l'impression que je m'étais battu contre quelque chose qui n'existait peut-être que dans ma tête.

Un matin, Mehdi s'arrêta près de mon bureau avec un café et un croissant déjà entamé.

— J'ai une théorie.

Je levai les yeux.

— Ça m'inquiète.

— À tort. Elle est excellente.

Il mordit dans son croissant.

— T'es amoureux, triste ou un vrai comptable ?

— Les trois existent en même temps.

— Ah...

Il prit ça avec un sérieux beaucoup trop grand pour être honnête.

— Mauvaise combinaison. Vraiment.

Je laissai échapper un petit rire.

Il baissa un peu la voix.

— Tu sais, les gens qui prennent des décisions radicales sur un coup de tête ont rarement l'air aussi fiers que toi.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Je n'ai pas l'air fier.

— Exactement.

Il me regarda deux secondes.

Puis son regard glissa vers Lyralda, au fond, en train de parler avec Monsieur Delmas devant une cloison vitrée. Ils consultaient un document. Monsieur Delmas disait quelque chose. Elle hochait la tête. Et de très loin, ils ressemblaient encore à ce genre de duo adulte parfaitement fonctionnel que mon cerveau adorait transformer en problème personnel.

Mehdi revint vers moi.

— Elle a l'air calme...

— Qui ?

— Oh, je sais pas. Le service juridique au complet, peut-être.

Je n'ai rien dit.

Il sourit.

— Mmh.

Puis il tapota mon bureau.

— Quand tu voudras redevenir un mammifère social, on fera ça.

— C'est très aimable.

— Je sais.

Et il repartit.

À midi, je descendis manger seul.

La cafétéria était presque vide.

Je m'installai à une petite table près de la fenêtre.
Mon tupperware devant moi.
Des pâtes.
Encore.
Au beurre, salées évidemment.
Je mangeai lentement.
Autour de moi, des groupes discutaient. Des collègues riaient. Des conversations banales. La vie normale du bureau.
Je regardais parfois les gens sans vraiment les voir.
Et une pensée revenait toujours au même endroit.
Pourquoi c'est si facile pour eux ?
Les relations.
Les blagues.
Les discussions simples.
Pourquoi moi, je devais toujours réfléchir à chaque geste comme si c'était une équation trop compliquée ?
Je posai ma fourchette.
Et, pour la première fois depuis longtemps, une question plus dure apparut dans ma tête.
Est-ce que je mérite vraiment d'être aimé ?
La pensée resta là.
Lourde.
Je la repoussai immédiatement.
Mais elle ne disparut pas.
Jade arriva sans prévenir, posa son plateau en face du mien et s'assit.
— Non.
Je relevai les yeux.
— Quoi ?
— Je refuse de te laisser devenir un homme qui mange des pâtes seul devant une fenêtre avec la tête d'un vieux pneu crevé qu'on a jeté dans la forêt.
Je la regardai.
— C'est très précis.
— Je suis très précise.
Elle ouvrit sa canette.
— Et en plus, j'ai raison. Toujours.
Je baissai les yeux vers mon plat.
— Peut-être.
— Ooh.
Elle s'appuya un peu sur ses coudes.
— On a un peut-être.
Je laissai échapper un petit sourire.
— Vous me surveillez tous beaucoup trop.
— Oui.
— Pourquoi ?
— Parce que t'as une énergie de chiot triste qu'on a laissé trop longtemps sous la pluie.
Je la fixai.
— C'est atroce comme image.
— Je sais.
Elle mangea une frite, puis ajouta plus doucement :

— T'as pas besoin d'être facile pour qu'on reste.

Je relevai les yeux.

Elle n'avait plus du tout l'air de plaisanter.

— Tu crois toujours que si les gens s'éloignent, c'est parce qu'il te manque un truc.

Je ne répondis pas.

Parce que je n'aimais pas qu'elle formule ça aussi clairement.

Elle haussa une épaule.

— Parfois les gens s'éloignent juste parce qu'ils sont lâches, perdus, fatigués ou bêtes.

— C'est très optimiste.

— C'est très vrai.

Elle but une gorgée.

— Et parfois aussi parce qu'ils ont peur de ce qu'ils veulent. Ou de ce qu'ils savent pas gérer.

Je la regardai sans trop savoir si elle parlait de moi, de quelqu'un d'autre, ou de plusieurs personnes à la fois.

Puis elle redevint plus légère, presque immédiatement.

— Bref.

Elle pointa ma boîte du doigt.

— Fais quand même un effort sur les pâtes.

— Je cuisine d'autres choses parfois.

— Preuve ?

— Vous êtes obsédée par les preuves.

— C'est une déformation professionnelle.

— Vous êtes commerciale.

— Exactement.

Je souris.

Et cette fois, ça ne me demanda aucun effort.

L'après-midi passa lentement.

Très lentement.

Je parlais peu.

Je répondais aux questions techniques.

Je travaillais.

Encore.

Toujours.

Vers seize heures, Clara passa derrière moi.

— T'as vu le soleil aujourd'hui ?

— Je sais pas.

— Sors un peu de ton écran.

— Peut-être plus tard.

Elle soupira.

— Tu es officiellement devenu un ermite comptable.

Je souris faiblement.

— C'est une promotion ?

— Une mauvaise promotion.

Elle posa une main sur mon épaule.

— Fais attention à toi.

Puis elle repartit.

Je restai encore un moment devant mon écran.

Mais les chiffres se mélangeaient un peu, pas beaucoup.

Juste assez pour que mon cerveau ralentisse.
 Et la pensée revint.
 Peut-être que je suis juste trop bizarre pour les gens.
 Pas méchant.
 Juste... incompatible.
 Je passai une main sur mon visage.
 Puis je repris le travail.
 Parce que travailler restait la seule chose qui ne me rejetait jamais.
 La fin de journée arriva sans que je m'en rende vraiment compte.
 Les chiffres continuaient de défiler sur mon écran, mais mon cerveau ralentissait doucement, comme un moteur qui tourne depuis trop longtemps.
 Dans l'open space, les gens commençaient à ranger leurs affaires. Des chaises raclaient le sol. Des sacs se fermaient. Des conversations reprenaient.
 Je sauvégardei mon fichier.
 Une dernière vérification.
 Par réflexe.
 Puis je fermai l'ordinateur.
 Le silence dans ma tête n'était pas vraiment reposant.
 Plutôt... vide.
 Je rangeai les documents dans mon sac.
 Quand je levai les yeux, Clara passait près de mon bureau.
 — Tu pars déjà ?
 — Oui.
 — Miracle.
 Elle pencha la tête.
 — T'as mangé au moins ?
 — Oui.
 — Seul ?
 — Non.
 Elle soupira.
 — Bien.
 Elle posa une main rapide sur mon bureau.
 — Essaie de faire un truc sympa ce soir.
 — Comme quoi ?
 — Je sais pas.
 Elle réfléchit une seconde.
 — Parle à un humain.
 Je souris faiblement.
 — Je vais y réfléchir.
 — Fais-le, c'est un ordre de la grande Clara.
 Puis elle repartit.
 Je me levai.
 L'open space était presque vide, maintenant.
 Les lumières du soir entraient par les grandes vitres, donnant à la pièce une couleur un peu plus douce.
 Je passai devant plusieurs bureaux.
 Certains déjà éteints.
 D'autres encore occupés.
 Je savais exactement où ne pas regarder.
 Alors, évidemment, mon regard dériva quand même.

Vers le fond de la pièce.
Vers le bureau juridique.
Lyralda était encore là.
Son écran éclairait son visage.
Elle lisait un document.
Concentrée.
Calme.
Je ralentis presque malgré moi.
Elle leva les yeux.
Nos regards se croisèrent.
Juste une seconde.
Comme le matin.
Son expression ne changea pas.
Pas de sourire.
Pas de tristesse.
Juste ce calme habituel.
— Bonne soirée, Eliott.
Sa voix était posée.
Professionnelle.
Je hochai légèrement la tête.
— Bonne soirée.
Et je continuai vers la sortie.
Le couloir menant aux ascenseurs était presque vide.
Le bruit du bureau s'éloignait derrière moi.
Je passai mon badge.
La porte vitrée s'ouvrit.
L'air du hall était plus frais.
Je marchai lentement vers les ascenseurs.
Et une sensation étrange montait doucement dans ma poitrine.
Pas une crise.
Pas un drame.
Juste un poids tranquille.
Comme si quelque chose s'était tassé à l'intérieur.
Dans l'ascenseur, mon reflet apparut dans les parois métalliques.
Déformé.
Fragmenté.
Plusieurs versions de mon visage côte à côte.
Je me regardai.
Fatigué.
Calme.

Chapitre 21

Au plus bas

Le matin, tout avait déjà la mauvaise couleur.

Pas littéralement.

Le ciel était gris, oui, mais c'était surtout moi qui voyais tout comme à travers une couche de poussière.

Le bureau, le métro, les visages, même le café dans mon gobelet en carton. Tout semblait un peu trop lointain.

Comme si le monde avançait normalement et que moi, je suivais avec une demi-journée de retard.

Je suis arrivé à l'entreprise à l'heure.

C'était déjà un effort.

Dans l'ascenseur, mon reflet dans l'inox avait l'air plus pâle que d'habitude. Un peu flou aussi. Comme si j'avais été mal imprimé.

J'ai détourné les yeux avant de commencer à me détester pour des détails.

L'open space était déjà réveillé. Les claviers. Les petits bonjours. Le bruit sec de l'imprimante.

Clara parlait avec quelqu'un près de la baie vitrée. Jade était à son bureau, un peu plus loin, les yeux sur son écran. Mehdi traversait le couloir avec un café et une énergie que je trouvais, ce matin-là, presque offensante.

Personne ne semblait vivre la moindre tragédie intérieure.

Je me suis assis.

Mon ordinateur s'est allumé avec cette tranquillité obscène des machines qui n'ont jamais honte de rien.

J'ai ouvert mes fichiers, mes mails, mes tableaux.

Mes doigts bougeaient.

Mon cerveau, lui, mettait du temps à suivre.

Je relisais chaque ligne trois fois. Je vérifiais une formule, puis une autre, puis encore une. Et malgré ça, j'avais l'impression que quelque chose m'échappait partout.

Comme quand on essaie de retenir de l'eau dans les mains et qu'on sent juste le froid passer entre les doigts.

Vers dix heures, Monsieur Delmas m'envoya un mail.

« Réunion à 11 h 00 - salle Concavenator. Présence requise. »

J'ai regardé l'écran quelques secondes de trop.

Mon ventre s'est serré immédiatement.

Réunion. Présence requise.

Deux mots simples qui, dans mon corps, se traduisent toujours par la même chose : une montée de chaleur dans le cou, puis cette impression que mes organes se mettent à discuter entre eux de la meilleure manière de me ruiner la journée.

Je me suis forcé à respirer.

Ce n'était sûrement qu'un point d'étape. Un suivi. Rien d'exceptionnel.

Et pourtant, une certitude absurde s'est installée presque tout de suite.

Quelque chose allait mal se passer.

Je ne sais pas comment expliquer ça autrement. Ce n'était pas de l'intuition, pas vraiment. Plutôt une fatigue ancienne qui connaît déjà la suite avant même que la scène commence.

Le fichier confidentiel était ouvert sur mon écran depuis vingt minutes quand tout a glissé.

Un tableau consolidé. Des relevés. Des lignes à corriger.

Rien d'extraordinaire.

J'avais reçu, la veille, un document complémentaire à intégrer avant la réunion du matin. Une mise à jour simple. Enfin, simple sur le papier.

Dans les faits, il fallait faire attention aux onglets, aux filtres, aux accès limités, à la version de travail et à la version sécurisée.

Je savais.

Je savais tout ça.

C'était précisément ce genre de vigilance qui faisait qu'on m'avait confié le contrôle.

Et pourtant...

mon cerveau s'est accroché au mauvais fichier.

Ou plutôt : au bon fichier, au mauvais endroit.

J'ai copié les données. Collé les lignes. Enregistré.

Puis envoyé la version à la liste de diffusion interne préparée pour la réunion.

Le geste était presque automatique. Un clic. Un souffle.

Et puis ce petit flottement dans la poitrine, une demi-seconde plus tard. Le genre de sensation qu'on a quand on ferme une porte en sachant vaguement qu'on a oublié quelque chose derrière.

J'ai rouvert le mail.

Relu l'objet.

Ouvert la pièce jointe.

Mon sang est devenu froid d'un coup.

Ce n'était pas la version de réunion.

C'était la version confidentielle.

Celle qui contenait les commentaires internes, les annotations, les remarques de contrôle, les éléments qui n'auraient jamais dû sortir du dossier brut.

Je suis resté figé.

Mes yeux glissaient sur l'écran sans vraiment lire.

Puis j'ai cliqué sur rappeler le message.

Erreur.

Trop tard.

Le mail avait déjà été lu par plusieurs destinataires.

Je sentais mon cœur taper partout.

Dans ma gorge.

Dans mes tempes.

Dans mes doigts.

Oh merde.

J'ai envoyé un correctif immédiatement.

Pièce jointe propre. Message bref. Trop bref.

J'ai relu trois fois avant d'appuyer sur envoyer, comme si soigner la grammaire allait rattraper le fond.

Ça n'a rien changé.

Évidemment.

La bourde existait déjà.

Solide.

Irréversible.

Partie dans le monde comme un petit objet stupide que je ne pouvais plus récupérer.

— Eliott ?

J'ai levé la tête.

Jade était debout à côté de mon bureau.

Cette fois, elle avait l'air inquiète.

— Dis-moi que tu n'as pas envoyé la mauvaise version...

Je crois que j'ai essayé de parler.

Aucun son n'est sorti.

Son regard a glissé sur l'écran.

Puis sur le correctif que je venais d'envoyer.

Puis sur moi.

— Et merde.

Le mot est tombé à voix basse. Plus violent encore comme ça.

Je me suis levé à moitié.

— J'ai corrigé, j'ai...

— Après.

Sa voix était plate.

— Tu as corrigé après.

Elle a fermé les yeux une seconde.

Quand elle les a rouverts, il n'y avait plus aucune ambiguïté dans son expression. Juste du froid. Pas de cruauté. Juste cette netteté professionnelle qui, chez elle, faisait beaucoup plus mal que ses piques.

— C'est un fichier confidentiel.

— Je sais.

J'ai senti la honte me traverser comme un courant sec.

Autour de nous, l'open space continuait à respirer. Mais je savais très bien que deux ou trois personnes avaient déjà levé les yeux. Le genre d'attention périphérique qu'on sent sans même la voir.

Jade s'est penchée vers moi.

Sa voix a baissé encore.

— Tu vas devoir te débrouiller face à ton chef.

Elle s'est redressée.

Puis elle a ajouté, sans me quitter des yeux :

— Et cette fois, ne te plante pas.

Elle est partie.

Je suis resté debout une seconde de plus.

Puis je me suis rassis.

Mes mains tremblaient légèrement. Pas assez pour que ce soit spectaculaire. Juste assez pour rendre chaque clic plus difficile qu'il ne devrait l'être.

J'ai passé les vingt minutes suivantes à essayer de réparer l'irréparable.

Vérifier qui avait ouvert le document.

Préparer la bonne version.

Relire tout. Encore.

Mon cerveau tournait trop vite et pas assez bien en même temps. Une performance que je maîtrise malheureusement très bien.

J'aurais aimé disparaître dans le fichier.

Ou me glisser entre deux cellules avant de cliquer sur « masquer la colonne ».

Ou être n'importe quoi d'autre qu'un humain obligé d'aller s'asseoir dans une salle vitrée dans quelques minutes.

À 10 h 59, j'ai fermé mon ordinateur.

Je me suis levé.

Mes jambes me semblaient un peu étrangères.

Le couloir jusqu'à la salle n'était pas long. Pourtant, je l'ai traversé comme on remonte un couloir d'hôpital. Avec ce calme artificiel qu'on adopte quand on sait que paniquer maintenant ne servirait plus à rien.

En passant devant le service juridique, j'ai aperçu Lyralda derrière la cloison.

Elle lisait quelque chose, penchée sur un dossier.

Elle a levé les yeux au moment où je passais.

Nos regards se sont croisés.

Une seconde.

Je ne sais pas ce qu'elle a vu sur mon visage.

Mais son expression a changé, à peine.

Une variation minuscule.

Comme si elle comprenait déjà que quelque chose n'allait pas.

Je n'ai pas ralenti.

Je n'ai rien dit.

Je suis entré dans la salle de réunion.

Et j'ai su, en voyant les visages déjà installés, que la journée venait vraiment de basculer.

La porte de la salle s'est refermée avec ce petit bruit discret qui ressemble à une condamnation polie.

La réunion a duré moins longtemps que prévu. Le document corrigé avait été intégré. Deux personnes avaient fait une remarque sèche. Monsieur Delmas avait répondu à leur place avec le calme ferme des gens qui gèrent une erreur sans la dramatiser publiquement.

Puis les autres étaient partis.

Il ne restait plus que nous deux.

Monsieur Delmas était toujours assis au bout de la table, les mains croisées devant lui. L'écran derrière nous affichait encore le tableau du contrôle interne, figé comme une preuve.

Je ne savais pas où regarder.

Alors je fixais la table.

Le bois clair.

Les traces de doigts près du bord.

Des détails inutiles.

Tout sauf le moment qui allait arriver.

Monsieur Delmas prit finalement la parole.

— Bon.

Sa voix n'était ni froide ni douce.

Juste très posée.

— On va être clairs.

Je hochai la tête.

— Ce que tu as envoyé ce matin...

Il fit un petit geste vers l'écran.

— C'est une faute sérieuse.

Le mot sérieuse sembla remplir toute la pièce.

— Oui.

Ma voix sortit plus basse que prévu.

Il continua.

— Pas catastrophique. Pas irréparable. Mais sérieuse.

Silence.

— C'est un document confidentiel.

— Je sais.

— Et ce n'est pas un jeu.

Je hochai encore la tête.

Je sentais la honte me tenir par la nuque.

— Je comprends.

Il m'observa quelques secondes.

Puis il soupira légèrement.

— Le problème, Eliott...

Il marqua une pause.

— Ce n'est pas l'erreur.

Je relevai les yeux.

— Tout le monde fait des erreurs. Moi aussi.

Il posa une main sur le dossier.

— Le problème, c'est ton état.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Mon état ?

— Oui.

Il me regardait droit dans les yeux, maintenant.

— Tu es ailleurs.

Je restai silencieux.

— Fatigué. Tendue. Depuis plusieurs semaines.

Il haussa légèrement les épaules.

— Et ça se voit.

Le mot me traversa comme un courant froid.

— Je travaille.

— Oui.

Il hocha la tête.

— Beaucoup. Mais pas correctement.

Silence.

— Tu sais pourquoi ?

Je secouai légèrement la tête.

— Parce que tu es en train de te noyer dans tes histoires personnelles.

La phrase tomba lourdement.

Je baissai les yeux.

— Peut-être.

— Pas peut-être.

Sa voix se fit un peu plus ferme.

— Tu ne peux pas tout foutre en l'air à cause de tes histoires perso.

Je sentis quelque chose se serrer dans ma poitrine.

Pas de colère.

Juste cette fatigue immense qui me suivait depuis des semaines.

— Je ne veux pas tout foutre en l'air.

— Je sais.

Sa réponse fut immédiate.

Et ça me surprit presque.

Monsieur Delmas se redressa légèrement.

— Écoute-moi bien.

Je relevai les yeux.

— Tu es bon.

La phrase me sembla irréaliste.

— Tu es même très bon. Trop bon pour un alternant. C'est pour ça que tu es sur ce contrôle.

Il tapota le dossier.

— Ce genre de boulot, je ne le confie pas à n'importe qui.

Je restai immobile.

— Mais si tu continues comme ça...

Il laissa la phrase flotter.

— Tu vas te saboter tout seul.

Le silence dans la pièce était presque lourd.

— Et ça, je ne peux pas le laisser passer.

Il marqua une pause.

— C'est aussi mon travail.

Je hochai la tête.

— D'accord.

— D'accord quoi ?

— Je vais faire attention.

Il soupira.

— Ce n'est pas une question d'attention.

Il tapa doucement la table du bout des doigts.

— C'est une question de présence.

Il me fixa.

— Tu dois revenir ici.

Petite pause.

— Pas rester coincé dans ta tête.

Je sentis ma gorge se serrer.

— J'essaie.

— N'essaie pas. Fais-le.

La phrase aurait pu être dure.

Mais sa voix n'était pas agressive.

Puis il ajouta, un peu plus doucement :

— Mais je ne te lâche pas.

Je relevai la tête.

— Pardon ?

— Je ne te lâche pas.

Il haussa une épaule.

— Si je voulais me débarrasser de toi, ce serait déjà fait.

Le calme avec lequel il disait ça était presque rassurant.

— Donc voilà ce qu'on va faire.

Il glissa le dossier vers moi.

— Tu finis ce contrôle. Proprement. Et tu arrêtes de croire que ton monde intérieur est plus important que le reste de ta vie.

Je pris le dossier.

Mes mains tremblaient encore un peu.

— Oui.

Il hocha la tête.

— Bien.

Puis il se leva.

Le geste signalait clairement que la conversation était terminée.
— Et Eliott ?
Je levai les yeux.
— Oui ?
Il me regarda une seconde.
— Les gens qui pensent trop finissent souvent par se détester pour des choses qui n'existent même pas.
Je ne répondis pas.
Parce que la phrase venait de toucher quelque chose de très précis.
— Ne fais pas ça.
Puis il ouvrit la porte.
— Allez. File travailler.
Je sortis dans le couloir.
L'air me sembla moins lourd qu'avant.
Mais pas plus léger non plus. Juste... différent.
Comme après une chute, quand on sait qu'on ne s'est pas cassé quelque chose, mais qu'on a encore honte d'être tombé.
L'open space était toujours là.
Les claviers.
Les écrans.
La vie normale du bureau.
Mais moi, je marchais comme si mes jambes appartenaient à quelqu'un d'autre.
Quand je repassai devant le service juridique, je sentis un regard.
Je levai les yeux.
Lyralda était debout près de son bureau.
Elle ne dit rien.
Pas un mot.
Mais son regard resta posé sur moi une seconde de trop.
Comme si elle voulait vérifier quelque chose.
Comme si elle attendait peut-être que je m'arrête.
Je détournai les yeux.
Et je retournai à mon bureau.
Le dossier du contrôle devant moi.
Les chiffres sur l'écran.
Le travail.
La seule chose qui, en théorie, ne me rejetait pas complètement.
Mais cette fois...
même ça semblait plus lourd que d'habitude.
La fin de la journée s'étira comme une mauvaise fièvre.
Je suis resté à mon bureau.
Les chiffres continuaient d'exister sur l'écran. Les colonnes. Les filtres. Les rapprochements.
Tout était là, parfaitement logique, parfaitement fonctionnel.
Sauf moi.
Je corrigeais.
Je vérifiais.
Je reprenais les lignes une par une avec une attention presque malade.
Comme si la précision pouvait rattraper ce qui s'était fissuré ailleurs.
Personne ne vint vraiment me parler.

Clara passa une fois derrière mon bureau, posa une main rapide sur mon épaule sans rien dire, puis repartit. Mehdi lança une blague au loin, mais elle se perdit dans le bruit des claviers.

Vers dix-sept heures, l'open space commença à se vider.

Les sacs se fermaient.

Les chaises reculaient.

La lumière du soir entraînait par les grandes vitres.

Je restai encore un moment devant mon écran.

Je relisais la même page depuis plusieurs minutes sans vraiment la comprendre.

Finalement, j'ai fermé le fichier.

Sauvegarder.

Fermer.

Les gestes simples.

Je rangeai mes affaires lentement.

Quand je me levai, j'aperçus Lyralda au fond de la pièce.

Elle était toujours à son bureau.

Son ordinateur éclairait son visage.

Elle releva les yeux au moment où je passais.

Nos regards se croisèrent.

Juste une seconde.

— Bonne journée, Eliott.

— Bonne journée.

Je continuai vers la sortie.

La rue était calme.

L'air froid.

Je marchai sans vraiment regarder où j'allais.

Les vitrines défilaient.

Les gens passaient.

Certains riaient.

Certains parlaient au téléphone.

La vie normale.

Encore.

Et moi, j'avais l'impression de traverser tout ça comme un fantôme un peu trop solide pour disparaître complètement.

Quand je rentrai dans mon studio, la pièce me sembla plus petite que d'habitude.

Les murs blancs.

La lampe sur le bureau.

La cuisine minuscule.

Tout était exactement à sa place.

Et pourtant, quelque chose en moi lâcha.

Je posai mon sac.

Je retirai mes chaussures.

Puis je m'assis sur le bord du lit.

Le silence de l'appartement me tomba dessus d'un coup.

Je restai longtemps comme ça.

Le dos un peu voûté.

Les mains immobiles.

Le regard perdu quelque part entre le sol et le mur d'en face.

À un moment, je me suis allongé sur le lit sans enlever ma veste.

Le plafond flou au-dessus de moi.

Le temps passa.
Je ne saurais pas dire combien.
À un moment, mon téléphone vibra sur la table de nuit.
Je ne bougeai pas tout de suite.
Puis je tendis la main.
L'écran s'alluma.
Un message.
Lyralda.
Je restai figé une seconde.
Puis j'ouvris.
Le message était court. Très court.
« Je suis là si tu as besoin, Eliott. »
C'était tout.
Pas de question.
Pas de reproche.
Pas de pression.
Juste ça.
Je regardai l'écran longtemps.
Très longtemps.
Mes doigts restaient immobiles.
Je pourrais répondre.
Un mot. Deux. N'importe quoi.
merci
ça va pas
tu peux venir ?
désolé
N'importe quoi.
Mais je ne le fis pas.
Je reposai le téléphone à côté de moi.
Et je restai là, dans le noir qui commençait à entrer doucement dans la chambre,
avec cette sensation très simple et très triste :
j'étais peut-être arrivé exactement au moment où il aurait fallu tendre la main.
Et je n'en avais même plus la force.

Chapitre 22

Jade

Le message de Jade est arrivé dans la soirée.

« Tu fais quoi ce soir ? »

Je suis resté quelques secondes à regarder l'écran.

Depuis plusieurs semaines, j'évitais presque tout le monde. Jade aussi, en partie. Enfin, je l'évitais comme on évite les gens qui continuent à vous parler alors qu'on a décidé de devenir un meuble.

J'ai fini par répondre :

« Rien »

Les trois points sont apparus immédiatement.

« Parfait »

Une seconde plus tard :

« Viens dîner »

Pause.

« J'ai besoin de parler. Juste toi et moi »

J'ai fixé l'écran.

Mon cerveau me disait que c'était probablement une mauvaise idée.

Une très mauvaise idée.

Mais mon corps était fatigué de toujours fuir.

Alors j'ai répondu simplement :

« D'accord »

Son appartement était au quatrième étage d'un immeuble ancien, pas très loin du bureau.

Quand elle a ouvert la porte, elle portait un t-shirt large et un pantalon noir, les cheveux attachés à la va-vite. Elle avait l'air plus simple que d'habitude.

Elle a eu un petit sourire.

— T'es venu.

— Je te l'ai dit.

— J'avais un doute.

J'ai haussé légèrement les épaules.

— Moi aussi.

Elle a ri doucement.

— Entre.

L'appartement était plus chaleureux que je ne l'aurais imaginé. Une petite table près de la fenêtre. Une cuisine ouverte. Des lumières jaunes qui rendaient l'endroit presque confortable. Pas luxueux. Pas parfaitement rangé. Juste vivant. Habité pour de vrai.

— J'ai commandé, dit-elle. J'avais la flemme de cuisiner.

— Ça me va.

On s'est installés à table.

Au début, la conversation est restée étonnamment simple.

Le bureau.

L'école.

Mehdi, qui racontait toujours les mêmes blagues avec l'énergie d'un homme qui croyait encore les inventer.

Clara et son café beaucoup trop fort.

Un client de Jade qui avait dit « petit point rapide » avant de parler quarante-deux minutes.

Jade semblait détendue.

Plus douce que d'habitude.

À un moment, elle m'a regardé un peu plus longtemps.

— T'as changé.

— Comment ça ?

— T'es plus silencieux.

J'ai souri faiblement.

— Je parle déjà pas beaucoup.

— Là, c'est différent.

Elle a croisé les bras sur la table.

— Avant, t'étais calme. Maintenant, on dirait que tu t'absentes.

J'ai baissé les yeux vers mon assiette.

— Peut-être.

Elle a soupiré.

— J'aime pas ça.

J'ai relevé légèrement la tête.

— Pourquoi ?

Elle a haussé une épaule.

— Parce que je préférerais quand tu me regardais comme si j'étais quelqu'un de bien.

La phrase m'a pris au dépourvu.

— Tu l'es.

Elle a eu un petit rire.

— Tu vois ? C'est exactement ça.

— Quoi ?

— T'as toujours une réponse gentille prête avant même d'avoir réfléchi à ce que toi tu penses vraiment.

Je n'ai pas répondu.

Parce que je sentais déjà que la soirée ne resterait pas tranquille très longtemps.

Le silence est retombé un moment.

Puis Jade s'est levée pour débarrasser les assiettes. Je l'ai entendue faire couler un peu d'eau dans l'évier, ouvrir un placard, refermer un tiroir. Des gestes simples. Normaux. Le genre de gestes qui donnent presque envie de croire qu'on est dans une scène simple.

Quand elle est revenue, elle ne s'est pas rassise en face de moi.

Elle a pris la chaise à côté.

Très près.

J'ai senti immédiatement la tension changer.

Son genou a effleuré le mien.

— Elliott.

Sa voix était plus basse, maintenant.

— Oui ?

Elle m'a regardé longuement.

— Tu sais pourquoi je t'ai invité ?

— Pour parler.

Elle a secoué la tête.

— Pas seulement.

Elle a posé une main sur mon bras.

— J'avais besoin de voir jusqu'où t'allais continuer comme ça.

J'ai légèrement froncé les sourcils.

— Comme quoi ?

— Comme un petit fantôme trop poli.

J'ai laissé échapper un souffle.

— C'est un peu violent.

— Oui.

Elle ne souriait plus vraiment.

— Parce qu'en douceur, manifestement, ça ne marche pas.

Je tournai légèrement la tête vers elle.

— Qu'est-ce qui ne marche pas ?

— Toi.

Petit silence.

— Enfin non. Pas toi.

Elle se corrigea presque aussitôt, mais sans adoucir sa voix.

— Ta manière de laisser les choses t'écraser et d'appeler ça de la réflexion.

Je me redressai légèrement.

— Jade...

— Non.

Elle secoua la tête.

— Ce soir, tu vas m'écouter.

Sa main glissa lentement jusqu'à ma nuque.

Le geste était le même qu'avant.

Précis. Connu. Presque rassurant.

Et pourtant, quelque chose avait changé dans son regard.

Cette fois, ce n'était pas une vérification. Ni un jeu. Ni une manière de me calmer.

C'était un test.

— Tu sais ce qui me rend folle avec toi ? demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

— T'es intelligent. Gentil. Attentionné.

Elle eut un petit rire sans joie.

— Et pourtant tu passes ta vie à te comporter comme si tu devais t'excuser d'exister.

Je sentis ma mâchoire se contracter.

— Je m'excuse pas.

— Si.

Sa main quitta ma nuque pour venir se poser sur ma poitrine.

— Tout le temps.

Le contact me fit sursauter.

Elle le remarqua immédiatement.

— Tu vois ? murmura-t-elle. Toujours ça.

— Quoi ?

— Cette hésitation. Cette retenue. Cette manière de te demander la permission d'être là.

Je pris une inspiration.

— Tu dramatises.

— Non.

Elle se rapprocha encore un peu.

— Je simplifie.

— Jade...

— Quoi ?

Je la regardai enfin.

Ses yeux étaient durs maintenant. Pas cruels. Pas vraiment. Plus tranchants. Délibérément tranchants.

— Pourquoi tu fais ça ?

Elle me fixa une seconde.

Puis haussa légèrement une épaule.

— Parce que sinon tu vas continuer à te regarder crever en silence comme si c'était une qualité.

Le silence devint plus lourd.

J'aurais pu partir là.

Me lever. Dire que ça ne servait à rien. Rentrer chez moi avec ma fatigue et mon orgueil blessé.

Mais je restai.

Parce qu'une partie de moi avait compris que quelque chose se préparait.

Sa main glissa un peu plus bas sur mon torse.

Pas brutalement.

Mais avec une assurance presque provocante.

— Regarde-toi.

Sa voix était basse, très près de mon visage.

— Toujours coincé entre ce que tu veux... et ce que tu crois devoir être.

Je fermai les yeux une seconde.

— Jade, arrête.

Elle eut un petit rire.

— Arrêter ?

Sa main s'arrêta.

Puis elle se recula légèrement pour me regarder.

— Pourquoi ?

Je la regardai enfin.

— Parce que ça ne mène nulle part.

Elle inclina la tête.

— Si.

— Où ?

— À la vérité.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Quelle vérité ?

Elle haussa les épaules.

Puis lâcha la phrase calmement, presque sans effet :

— Que t'es qu'un petit chiot incapable de t'exprimer.

Le monde sembla se figer une seconde.

Mon cerveau prit un instant à comprendre les mots.

Puis la phrase s'installa.

Lourde.

Brutale.

Parfaitement insupportable.

Je me levai si brusquement que la chaise racla violemment le sol.

— Quoi ?

Ma voix avait changé.

Plus forte.

Plus dure.

Jade, elle, resta assise.

Et je vis alors quelque chose de presque satisfaisant passer dans son regard.

Pas parce qu'elle me blessait.

Parce que, pour la première fois depuis longtemps, j'étais enfin là.

— Oh. Tu te réveilles enfin.

Je sentais mon cœur battre dans mes tempes.

— Tu me compares vraiment à ça ?

Elle haussa une épaule.

— T'es pratique. Gentil. Toujours disponible. Toujours prêt à comprendre les autres avant toi-même.

Elle leva les yeux vers moi.

— Les gens comme toi sont faciles à utiliser.

Quelque chose explosa dans ma poitrine.

— Je vau mieux que ça !

Le cri sortit plus fort que prévu.

Les murs de l'appartement semblèrent vibrer une seconde.

Jade se leva lentement.

Son expression changea immédiatement.

Plus de jeu. Plus de masque.

— Évidemment que oui.

Elle me fixa.

— Mais toi, tu crois vraiment que tu vau mieux que ça ?

Je respirais trop vite.

— Oui !

Elle secoua la tête.

— Non.

Petite pause.

— Tu le sens peut-être parfois. Tu l'espères. Mais tu ne le crois pas.

Je restai figé.

Parce qu'une partie de moi savait exactement qu'elle venait de viser juste.

— Tu sais ce que tu fais, Eliott ? continua-t-elle.

Sa voix n'était plus agressive. Juste ferme. Très ferme.

— Tu laisses les gens choisir à ta place. Tu les laisses te définir, te déplacer, te rejeter, t'interpréter. Puis après tu souffres en silence comme si c'était noble.

Je serrai les poings.

— Tu crois que je fais exprès ?

— Non. Je crois que tu t'adores dans le rôle du type qu'on a blessé sans qu'il dise rien.

Je la regardai comme si elle venait de me gifler.

— C'est faux.

— Ah oui ?

Elle fit un pas vers moi.

— Alors pourquoi tu ne dis jamais les choses au moment où elles comptent ?

— Je...

— Pourquoi tu préfères te retirer plutôt que demander ?

— Parce que...

— Pourquoi t'as largué Lyralda comme un enfant vexé au lieu de lui parler franchement ?

Cette fois, je reçus la phrase comme un coup dans le ventre.

— Tu sais pas de quoi tu parles.

— Si.

Elle me regarda avec une netteté presque douloureuse.

— Je sais très bien de quoi je parle. Je te connais.

Le silence entre nous était devenu énorme.

Je la fixai.

Puis les mots sortirent enfin.

Pas propres. Pas calmes. Mais vrais.

— J'en ai marre.

Le silence se tendit encore.

— J'en ai marre de toujours devoir comprendre les autres avant moi.

Ma gorge se serrait, mais je continuai.

— J'en ai marre de toujours être celui qu'on laisse, celui qu'on peut perdre, celui qui doit rester raisonnable, calme, gentil, correct.

Ma voix trembla légèrement.

— J'en ai marre de me sentir remplaçable partout.

Jade ne bougea pas.

Elle me laissait parler.

— Et j'en ai marre...

Je repris mon souffle.

— J'en ai marre de faire comme si ça me faisait rien...

La dernière phrase tomba plus bas que les autres.

Mais elle resta.

Et pendant une seconde, le silence qui suivit fut presque plus violent que la dispute.

Jade me regardait.

Plus dure du tout.

Juste attentive.

— Voilà, murmura-t-elle, avant de me prendre dans ses bras.

Je respirais encore trop vite.

— Voilà quoi ?

— Là.

Elle me regarda.

— Là, t'existes.

Je restai immobile.

Toute la colère retombait d'un coup, remplacée par quelque chose de plus lourd. Plus vide. Cette espèce de fatigue qui arrive après qu'on a enfin dit la vérité trop fort.

— Tu me détestes ? demanda-t-elle doucement.

Je laissai échapper un petit rire.

— Je sais pas.

Elle hocha la tête.

— C'est déjà mieux que « ça va ».

Je passai une main sur mon visage.

J'avais soudain envie de disparaître à nouveau. Pas parce qu'elle avait gagné. Parce qu'elle avait raison sur trop de choses à la fois.

Jade recula d'un pas.

Puis pointa la porte.

— Dégage.

Je levai les yeux vers elle.

— Quoi ?

— Dégage.

Sa voix n'était pas cruelle.

Presque douce, maintenant.

— Va faire quelque chose de ce que tu viens de dire.
Je restai là une seconde de plus.
Puis je pris ma veste.
Je marchai jusqu'à la porte.
Ma main tremblait légèrement quand je l'ouvris.
Au moment de sortir, je l'entendis dire derrière moi :
— Eliott.
Je me retournai à moitié.
— Rentre bien.
Je ne répondis pas.
Le couloir de l'immeuble était silencieux.
Je descendis les escaliers sans vraiment sentir mes jambes.
L'air de la rue me frappa le visage quand je sortis.
Je marchai.
Sans direction.
Sans réfléchir.
La colère retombait déjà.
Remplacée par quelque chose de beaucoup plus lourd.
Une fatigue immense.
Je m'arrêtai finalement au coin de la rue.
Les mains dans les poches.
Et pour la première fois depuis longtemps...
je ne me sentis pas seulement vide.
Je me sentis atteint.
Comme si quelque chose avait enfin percé la couche épaisse de fatigue, de honte et
de silence que j'avais mise entre moi et le reste.
Ça faisait mal.
Vraiment mal.
Mais au moins, cette douleur-là avait une forme.
Je ne pouvais plus continuer à vivre comme quelqu'un qui attend qu'on lui
explique sa propre vie.

Chapitre 23

Lyralda

Je marchai longtemps après être sorti de chez Jade.

Enfin, longtemps dans la mesure où le temps, dans ce genre de moment, devient une matière très peu fiable. Peut-être vingt minutes. Peut-être quarante. Assez pour que la colère retombe.

Le trottoir glissait sous mes pieds sans que je le regarde vraiment. Les vitrines défilaient. Des groupes riaient devant des bars. Une voiture passa trop vite dans une rue adjacente. La ville, comme toujours, continuait d'exister avec une régularité presque vexante.

Et moi, j'avais l'impression de marcher avec quelque chose d'ouvert dans la poitrine.

Pas un trou.

Pas une blessure spectaculaire.

Plutôt une couture qui avait sauté.

Jade avait raison sur trop de points à la fois, ce qui était profondément agaçant pour quelqu'un qui venait de se faire traiter de petit chiot incapable de s'exprimer.

Je sentais encore la phrase dans mon ventre.

Mais je sentais aussi, plus violemment encore, ce qui était sorti après. Ce que j'avais dit. Ce que j'avais enfin dit sans détour, sans le polir, sans le transformer en petite phrase raisonnable pour ne déranger personne.

J'en ai marre.

J'en ai marre de me sentir remplaçable partout.

J'en ai marre de faire comme si ça me faisait rien.

Le problème, c'est qu'une fois que les mots existent à voix haute, ils deviennent beaucoup plus difficiles à remettre dans la boîte.

Je m'arrêtai au coin d'une rue.

Mon téléphone était dans ma poche.

Je savais déjà à qui j'avais envie d'écrire.

Ce qui, dans un monde plus simple, aurait dû me rendre les choses plus faciles.

Évidemment non.

Je sortis l'appareil.

L'écran s'alluma.

Le dernier message de Lyralda était encore là.

Je suis là si tu as besoin, Eliott.

Je l'avais laissé sans réponse.

Comme un type très mature.

Je fixai la phrase quelques secondes.

Puis j'ouvris la conversation.

Je tapai :

« Bonsoir »

J'effaçai.

« Vous êtes réveillée ? »

J'effaçai encore.

« Je suis désolé »

Je laissai les mots une seconde.

Puis je les effaçai aussi.

Le pire avec la honte, c'est qu'elle te fait croire qu'il faut arriver propre quelque part. Avec une phrase correcte, une demande mesurée, une posture qui ne dérange pas trop.

Alors qu'en réalité, quand on va vraiment mal, on n'est jamais très propre.

J'ai fini par écrire :

« Je peux vous voir s'il vous plaît ? »

Je restai immobile après avoir envoyé le message, comme si le téléphone venait de transmettre une preuve judiciaire de mon état général à l'univers entier.

La réponse arriva très vite.

« oui »

Puis, presque immédiatement :

"tu es où ? »

Je regardai autour de moi.

Je reconnus la pharmacie au coin, le petit kiosque fermé, la boulangerie qui ferait encore semblant d'être artisanale demain matin.

Je lui envoyai le nom de la rue.

Trois petits points.

Puis :

« ne bouge pas »

Je n'aurais pas su dire si cette réponse me rassurait ou m'achevait un peu plus.

Je restai là.

Les mains dans les poches.

L'air était plus froid que tout à l'heure. Ou alors j'avais juste cessé de marcher assez vite pour l'ignorer.

Des gens passaient devant moi sans me regarder. Une femme parlait au téléphone en riant. Deux étudiants se disputaient à moitié pour savoir si le tram passait encore. Une odeur de friture sortait d'un snack plus loin.

Je regardais tout ça comme si j'étais de l'autre côté d'une vitre.

Lyralda arriva à pied.

Pas de grand effet. Pas de course. Pas de panique visible. Juste elle, manteau sombre, cheveux attachés, avançant dans la rue avec cette manière qu'elle avait de donner l'impression de savoir exactement où elle allait même quand la situation était manifestement moins simple que ça.

Quand elle me vit, elle ralentit à peine.

Puis s'arrêta devant moi.

Ses yeux parcoururent mon visage une seconde.

Longue seconde.

Je ne savais pas ce qu'elle lisait exactement. La fatigue, sûrement. Le reste aussi.

— Bonsoir Eliott.

Sa voix était calme.

Pas froide.

Pas douce non plus.

Plus fragile, peut-être, mais il fallait la connaître pour l'entendre.

— Bonsoir.

Silence.

Le genre de silence dans lequel tout existe déjà, mais où personne n'a encore choisi la première phrase utile.

Puis elle demanda :

— Tu veux marcher ou tu veux monter ?

Je clignai des yeux.

— Monter ?

— Je suis à cinq minutes.

J'aurais dû répondre tout de suite.

Au lieu de ça, je la regardai comme si elle venait de me proposer une équation.

Elle comprit immédiatement.

Évidemment.

— Eliott.

— Oui ?

— Tu trembles un peu ?

Je baissai les yeux vers mes mains.

C'était vrai.

Pas beaucoup.

Juste assez pour que ça m'énervé.

— Tu as froid ?

Elle leva légèrement les épaules.

— Donc on monte.

Elle se retourna avant même que j'aie formellement validé la décision, ce qui était très... elle.

Je la suivis.

On marcha en silence.

La rue se vida progressivement à mesure qu'on quittait les terrasses plus animées. Nos pas faisaient un bruit régulier sur le trottoir. Deux fois, j'ai failli parler. Deux fois, je n'ai rien trouvé qui ne soit pas ridicule ou trop tardif.

Quand on arriva devant son immeuble, elle sortit ses clés sans un mot.

Le hall était calme. L'ascenseur encore plus.

Dans la paroi métallique, j'aperçus mon reflet à côté du sien.

Son appartement était chaud.

Pas au sens dramatique.

Juste cette température un peu douce des lieux où quelqu'un a pensé à fermer les fenêtres avant la nuit.

Elle posa ses clés dans le petit bol près de l'entrée. Retira son manteau. Puis me regarda.

— Tu veux de l'eau ?

Je hochai la tête.

— Oui.

Elle alla dans la cuisine.

Je restai dans l'entrée une seconde de trop, comme un invité mal briefé sur le niveau exact d'intimité de la scène.

Quand elle revint avec un verre, elle me le tendit sans commentaire.

Je le pris.

Nos doigts se touchèrent à peine.

Et ce contact minuscule me rappela, de façon très peu utile, qu'on avait déjà été beaucoup plus proches que ça.

Je bus une gorgée.

Puis une autre.

Puis je gardai le verre entre mes mains juste pour avoir quelque chose à tenir.

Lyralda ne disait rien.

Elle attendait.

Pas avec impatience.

Pas avec ce faux air neutre qui veut en réalité forcer la parole.

Elle attendait vraiment.

Comme si elle considérait qu'après m'avoir laissé l'espace, la moindre des choses était encore de me laisser les mots.

C'était peut-être ça, le pire.

Ou le mieux.

Je ne savais plus.

— Je suis désolé, finis-je par dire.

Elle ne bougea pas.

— Pourquoi ?

Je relevai les yeux.

— Vous savez très bien.

— Je préfère que tu le dises.

Évidemment.

Je laissai échapper un souffle.

— Pour l'autre jour.

Elle hocha légèrement la tête.

— D'accord.

Je m'arrêtai.

Elle attendit encore.

— C'est tout ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

Je baissai les yeux vers le verre.

— Non.

Le mot sortit plus bas que prévu.

— J'ai dit n'importe quoi.

— Oui.

Je relevai la tête aussitôt.

— Ah.

— Tu veux que je te mente ?

Je secouai légèrement la tête.

— Non.

— Alors oui.

Sa voix restait calme. Pas dure.

— Tu as dit n'importe quoi.

Silence.

Puis elle ajouta, sans hausser le ton :

— Et surtout, tu m'as prêté des intentions qui n'étaient pas les miennes.

J'encaissai ça en silence.

Parce que je ne pouvais pas vraiment faire autrement.

Elle se rapprocha un peu.

Pas trop.

Juste assez pour que la distance cesse d'être confortable.

— Tu as décidé tout seul que j'étais autre part. Tout seul que j'étais en train de te garder sous le coude. Tout seul que j'attendais mieux.

Je regardais le verre.

— Je sais.

— Non.

Le mot me fit relever les yeux.

— Tu le sais maintenant. C'est différent.

Elle marqua une pause.

— Sur le moment, tu n'as pas voulu savoir.

Je sentis la honte revenir, plus propre cette fois. Plus nette. Pas la honte floue d'être « pas normal ». Une honte beaucoup plus simple : celle d'avoir été injuste.

— Je croyais que...

— Oui.

Elle eut ce petit souffle qui, chez elle, remplaçait parfois un rire quand la situation n'avait rien de drôle.

— Tu croyais beaucoup de choses.

Je relevai les yeux vers elle.

— Vous m'en voulez ?

Cette fois, elle mit plus de temps à répondre.

Elle détourna à peine le regard. Juste une seconde. Puis revint vers moi.

— Un peu.

La sincérité de la phrase me serra plus que si elle avait dit oui franchement.

— Parce que je t'avais laissé venir.

Le « tu » me traversa comme un courant discret.

Je ne le relevai pas.

Pas ouvertement.

Mais quelque chose en moi l'enregistra très bien.

— Et parce que tu es parti avant de me demander, ajouta-t-elle.

Je baissai les yeux.

— Oui.

— Et aussi parce que j'ai respecté exactement ce que tu voulais.

Je relevai la tête.

— Je sais.

— Non.

Elle reprit très calmement.

— Tu ne sais pas ce que ça m'a coûté, Eliott.

Le silence après cette phrase fut énorme.

Pas théâtral.

Juste réel.

Je n'avais rien à répondre qui ne soit pas misérable.

Alors j'ai dit la seule chose exacte.

— Je suis désolé.

Elle me regarda longtemps.

Puis hocha la tête, très légèrement.

— Je sais.

Je posai le verre sur la table basse avant de le faire tomber.

Mes mains étaient vides maintenant.

C'était une mauvaise idée.

Je n'avais plus rien à tenir.

Le calme de l'appartement me pesait d'un coup beaucoup plus lourd.

Jade.

Le travail.

Monsieur Delmas .

La honte.

Le dossier.

Aïcha.

Moi au milieu, toujours.

Je me passai une main dans les cheveux.

— Je sais plus comment faire.

La phrase m'échappa presque.

Elle n'était même pas très bien formulée. Pas digne d'une vraie confession. Juste... fatiguée.

Lyralda ne répondit pas tout de suite.

Puis elle demanda :

— Faire quoi ?

J'eus un petit rire sans joie.

— Exister correctement.

La réponse flotta entre nous.

Je m'en voulus immédiatement de l'avoir dite.

Trop dramatique.

Trop nue.

Trop vraie aussi, donc insupportable.

Mais elle ne sourit pas.

Elle ne minimisa pas.

— Tu crois encore que c'est une question de correction, dit-elle doucement.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Quoi ?

— Tu crois que si tu te tenais un peu mieux, si tu disais les choses un peu mieux, si tu étais un peu moins intense, un peu moins maladroit, un peu moins toi, alors tout irait mieux.

Je restai immobile.

Parce qu'elle venait de formuler quelque chose qui vivait en moi depuis des années avec l'air d'un fait naturel.

Elle fit un pas vers moi.

— Et comme ça ne marche jamais vraiment, tu finis par te détester.

Le silence se referma sur la pièce.

Je sentis ma gorge se serrer trop vite.

Je tournai un peu la tête.

Mauvaise idée.

Elle vit tout.

Évidemment.

— Eliott.

Sa voix avait changé.

Plus basse.

Je détestais déjà ce qui allait arriver.

Parce que je sentais la faille s'ouvrir et que je n'avais plus l'énergie de la tenir.

— Je suis fatigué, dis-je.

C'était ridicule comme phrase.

Trop petite pour contenir ce qu'elle devait porter.

Mais c'était la vraie.

Elle s'approcha encore.

Cette fois, elle posa une main sur mon bras.

Juste ça.

Pas une prise.

Pas une étreinte immédiate.

Comme si elle me laissait encore une seconde pour choisir.

— C'est normal Eliott. Tu auras vécu cette année.

Et cette phrase-là, plus que tout le reste, fit céder quelque chose.

Pas brutalement.

Pas en larmes élégantes de cinéma.
Je baissai la tête.
Je sentis mes épaules se contracter.
Respirer devint plus compliqué.
J'entendis vaguement sa voix.
— Viens là.
Et cette fois, je n'ai pas réfléchi.
Je l'ai laissée me prendre contre elle.

Chapitre 24

Au plus haut

Je suis resté longtemps contre elle.

Pas vraiment en pleurant.

Pas vraiment en parlant non plus.

Juste... là.

Mes bras autour d'elle. Son manteau sous mes doigts. Sa respiration calme contre moi.

Je n'avais jamais réalisé à quel point tenir quelqu'un pouvait faire taire autant de choses dans la tête.

Au début, je sentais encore mon cœur battre trop vite. La colère de la soirée, les mots de Jade, la honte, tout ça tournait encore quelque part.

Puis ça a ralenti.

Très lentement.

Comme si quelqu'un avait enfin baissé le volume du monde.

Lyralda ne disait rien.

Sa main glissait doucement dans mon dos de temps en temps, un geste simple, presque distraait. Pas pour me calmer. Pas pour me contrôler.

Juste pour être là.

J'ai fini par souffler :

— Désolé.

Elle n'a pas répondu immédiatement.

Puis elle a dit simplement :

— Je sais.

Je suis resté encore quelques secondes contre elle.

Puis j'ai reculé un peu.

Elle me regardait.

Pas avec ce regard précis qu'elle avait au bureau. Pas avec celui qu'elle utilisait quand elle analysait quelque chose.

Celui-là était plus... ouvert.

Comme si elle ne cherchait plus à comprendre.

— Tu veux t'asseoir ? demanda-t-elle.

J'ai hoché la tête.

On est allés s'installer sur le canapé.

Je me suis assis un peu raide, les mains posées entre mes genoux. Elle s'est installée à côté de moi, pas trop loin, mais sans me coller non plus.

Le silence est retombé.

Cette fois, il n'était pas inconfortable.

Juste fragile.

— Jade m'a invité ce soir, ai-je fini par dire.

— Je m'en doute.

J'ai tourné la tête vers elle.

— Ah bon ?

Elle a eu un petit sourire.

— Tu avais la tête de quelqu'un qui venait de se faire dire la vérité par quelqu'un qui ne s'embarrasse pas beaucoup de diplomatie.

J'ai laissé échapper un souffle.

— C'est exactement ça.

Petit silence.

— Elle m'a traité de petit chiot incapable de s'exprimer.

Lyralda a haussé légèrement les sourcils.

— Mignon.

— Non.

J'ai passé une main dans mes cheveux.

— Sur le moment, j'ai cru que j'allais vriller.

— Et ensuite ?

J'ai baissé les yeux.

— Ensuite... j'ai réalisé qu'elle avait raison sur certaines choses.

Elle n'a pas répondu tout de suite.

Puis elle a dit doucement :

— Ce n'est pas toujours agréable d'avoir raison.

J'ai relevé la tête.

— Tu penses ?

— Oui.

Elle a croisé les bras.

— Parce que ça veut dire que quelqu'un souffrait déjà depuis un moment.

Je suis resté silencieux.

Puis j'ai soufflé :

— J'en ai marre de réfléchir tout le temps.

Elle a eu un petit sourire.

— Moi aussi.

Je l'ai regardée.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle a haussé une épaule.

— Tu crois que c'est reposant d'être quelqu'un qui voit tout ?

Je suis resté surpris une seconde.

Je n'avais jamais pensé à elle comme à quelqu'un qui pouvait être fatigué de réfléchir.

— Mais tu donnes l'impression que tout est simple.

Elle a eu un petit rire.

— Non.

Elle a penché légèrement la tête.

— Je donne l'impression que je sais quoi faire même quand je ne sais pas.

Le silence est revenu.

Puis elle m'a regardé. Plus sérieusement.

— Eliott.

— Oui ?

— Tu sais que je ne t'ai jamais vu comme un plan B ?

J'ai senti mon estomac se serrer.

— Je sais.

Elle m'a fixé un instant.

— Non.

Sa voix était calme.

— Tu le comprends maintenant.

Elle s'est rapprochée légèrement sur le canapé.

— Mais je veux quand même le dire.

Je n'ai pas bougé.

— Quand on s'est embrassés la première fois...

Elle s'est arrêtée une seconde.

— Ça m'a surprise.

— Désolé.

Elle a secoué doucement la tête.

— Non.

Petit silence.

— Ça m'a surtout fait peur.

J'ai légèrement froncé les sourcils.

— Peur ?

— Oui.

Elle regardait le sol maintenant.

— Parce que je savais déjà que tu étais quelqu'un qui ressentait beaucoup.

Elle a levé les yeux vers moi.

— Et que tu étais capable de te blesser très profondément si tu te trompais.

Je suis resté immobile.

J'ai senti quelque chose se détendre dans ma poitrine.

Pas un soulagement complet.

Mais quelque chose de très proche.

Elle a observé mon visage quelques secondes.

Puis elle a dit :

— Viens là.

Je n'ai même pas eu le temps de réfléchir.

Elle a tiré légèrement sur mon bras.

Je me suis retrouvé plus près d'elle sur le canapé.

Très près.

Ses doigts sont venus se poser contre ma joue.

J'ai senti mon cœur accélérer.

Pas de panique.

Juste... quelque chose de vivant.

Elle a passé son pouce sous mon œil.

— Tu es épuisé.

— Oui.

— Et un peu idiot.

J'ai laissé échapper un petit rire.

— Ça aussi.

Elle a souri.

Puis sa main a glissé dans mes cheveux.

Le geste était lent. Naturel.

Je ne pensais plus à ce que je devais faire.

Je ne pensais plus à ce que je devais être.

Je la regardais simplement.

Et pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas l'impression d'être observé comme un problème à résoudre.

Elle murmura :

— Tu sais ce que j'aime chez toi ?

J'ai cligné des yeux.

— Non.

Elle a eu un petit sourire.

— Tu essaies toujours de comprendre les gens.

— C'est un défaut.

— Parfois.

Elle a haussé légèrement les épaules.

— Mais ça veut aussi dire que tu te soucies des autres.

Le mot est resté dans l'air.

Je ne savais pas quoi en faire.

Elle l'a vu immédiatement.

— Ça te fait peur ?

— Un peu.

— Pourquoi ?

J'ai haussé les épaules.

— Parce que j'ai toujours l'impression que si j'aime vraiment quelqu'un... je vais forcément le perdre.

Elle n'a pas répondu tout de suite.

Puis elle a posé doucement son front contre le mien.

Le geste était si simple que je suis resté immobile.

— Eliott.

Sa voix était très basse.

— Tu n'as pas encore compris quelque chose.

— Quoi ?

Ses doigts ont serré légèrement ma main.

— Tu n'es pas en train de me perdre.

J'ai senti ma gorge se serrer.

Elle est restée là, front contre le mien.

Puis elle m'a murmuré :

— Tu es en train de me trouver.

Le monde sembla ralentir une seconde.

Je l'ai regardée.

Elle me regardait.

Et cette fois, il n'y avait plus rien de compliqué dans ses yeux.

Juste quelque chose de très clair.

J'ai passé doucement ma main dans son dos.

— Lyralda...

Elle n'a pas attendu la fin de la phrase.

Ses lèvres se sont posées contre les miennes.

Le baiser fut différent de tous les autres.

Pas pressé. Pas hésitant non plus.

Juste... doux.

J'ai senti mon corps se détendre complètement.

Comme si tout ce que j'avais porté ces derniers mois se dissolvait lentement.

Quand elle s'est reculée légèrement, elle souriait.

— Tu vois.

J'ai soufflé doucement.

— Quoi ?

Elle a haussé les épaules.

— Tu sais exister.

Je suis resté quelques secondes à la regarder.

Puis j'ai souri aussi.

Peut-être que cette fois...

je n'avais plus besoin de me battre contre moi-même.

Fin

La nuit avait bien commencé.

Lyralda n'était jamais vraiment hésitante. Même dans les gestes les plus simples. Elle bougeait avec cette assurance tranquille qui me donnait toujours l'impression qu'elle savait exactement où elle allait.

Moi, je découvrais juste comment respirer à nouveau.

Après avoir rangé une assiette, elle resta un moment immobile.

Puis elle se tourna vers moi.

Ses yeux me détaillèrent comme si elle vérifiait encore quelque chose.

— Viens.

Sa voix était douce.

Je me levai.

Elle s'approcha.

Ses doigts glissèrent dans ma main.

Le geste était simple.

Mais j'eus l'impression que quelque chose se calmait encore un peu plus dans ma poitrine.

Elle me regarda une seconde.

Puis elle me dit :

— On sort.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Maintenant ?

Elle haussa une épaule.

— Oui.

Une petite pause.

Puis elle ajouta, avec ce demi-sourire qui n'appartenait qu'à elle :

— Sauf si tu préfères continuer à déprimer en intérieur.

Je soufflai doucement.

— Non.

— Non quoi ?

— Non, je viens.

Elle serra légèrement mes doigts.

Et pour la première fois depuis longtemps, suivre quelqu'un ne me donnait pas l'impression de disparaître.

La nuit était déjà tombée quand on sortit.

L'air était frais. Les lampadaires découpaient la rue en morceaux de lumière orange. Des gens passaient encore. Des voitures roulaient lentement.

On marchait côte à côte.

Sa main était toujours dans la mienne.

Elle avançait avec cette assurance tranquille que je lui connaissais. Comme si tout était simple pour elle.

Moi, j'essayais juste de rester dans le moment.

Ne pas penser.

Juste marcher.

On arriva à une rue un peu plus animée.

Un bar faisait du bruit à l'angle. Deux personnes riaient trop fort près d'un arrêt de bus.

Et puis Lyralda s'arrêta.

Je me tournai vers elle.

— Quoi ?

Elle me regardait.

Pas comme d'habitude.

Comme si elle avait décidé quelque chose.

Ses doigts serrèrent un peu les miens.

Puis, sans prévenir, elle m'attira vers elle.

Et ses lèvres se posèrent sur les miennes.

Pendant une seconde entière, mon cerveau se vida.

La rue autour de nous existait encore.

Des gens passaient.

Quelqu'un parlait derrière nous.

Une voiture passa.

Et moi j'étais là, au milieu du trottoir, en train d'embrasser une fille comme si le monde n'existait plus.

Je me raidis légèrement.

Un réflexe idiot.

Je jetai un coup d'œil autour.

Personne ne nous regardait vraiment.

Ou peut-être que si.

Je ne savais pas.

Cette vieille inquiétude remonta brièvement.

Le regard des autres.

Lyralda, elle, ne semblait pas y penser une seule seconde.

Ses mains vinrent se poser sur mon cou.

Le baiser était lent.

Calme.

Comme si elle me disait silencieusement :

« arrête de réfléchir »

Je sentis ma poitrine se serrer.

Puis quelque chose céda.

Et je répondis au baiser.

Pour de vrai cette fois.

Pas à moitié.

Pas en faisant attention.

Juste... comme elle.

Quand on se sépara, elle me regarda avec ce petit sourire.

— Tu vois ?

Je haussai un sourcil.

— Quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Rien.

Puis elle reprit ma main.

— On y va ?

Je regardai encore une fois la rue autour de nous.

Les gens continuaient leur vie.

Personne ne semblait bouleversé par notre existence.

Je sentis quelque chose de léger monter dans ma poitrine.

Un soulagement inattendu.

Je serrai un peu plus ses doigts.

— Oui.

Epilogue

L'appartement sentait... bizarre.

Je restai immobile dans l'encadrement de la cuisine, en essayant d'identifier l'odeur.

Quelque chose entre la tomate brûlée, le fromage trop chauffé et un léger parfum de... plastique.

Je levai un sourcil.

— Lyralda ?

Sa voix arriva immédiatement depuis la cuisine.

— Oui ?

— Question simple.

Je m'avançai vers la casserole.

— Tu m'expliques pourquoi il y a du plastique fondu dans ta sauce ?

Elle se tourna vers moi, une cuillère en bois à la main.

Son expression était parfaitement sérieuse.

— C'est probablement un détail technique.

Je regardai la casserole.

Puis le couvercle posé sur le plan de travail.

Puis le morceau de spatule déformé à côté.

Je croisai les bras.

— Tu as fait fondre... la spatule ?

— Je n'ai pas fait fondre l'ustensile.

Elle pointa la casserole avec la cuillère.

— Il a décidé de participer activement à la recette.

Je la fixai une seconde.

Puis j'éclatai de rire.

Un vrai rire.

Celui qui arrive sans réfléchir.

Elle leva les yeux au ciel.

— C'est pas drôle !

— Si.

Je m'approchai pour regarder la sauce.

— C'est même tragiquement drôle.

Je pris une cuillère pour goûter.

La grimace arriva immédiatement.

— Mon dieu.

— C'est mauvais ?

— Il y a du plastique.

Elle soupira.

— J'essaie d'apprendre.

Je posai la cuillère.

— Tu sais que tu vis avec quelqu'un qui cuisine très bien ?

— Oui.

Elle croisa les bras.

— Mais je refuse de dépendre d'un homme pour survivre.

Je souris.

— Tu dépends déjà d'un homme pour manger. Ou de plats surgelés.

Elle fronça les sourcils.

— Pardon ?

Je pointai la casserole.
 — Si je ne suis pas là, tu t'empoisonnes.
 Elle me donna un petit coup d'épaule.
 — T'es insupportable.
 Je haussai les épaules.
 — Pas autant que ton plat.
 Elle me regarda.
 Puis elle sourit.
 Un sourire qui n'avait plus rien de la distance d'autrefois.
 — C'est vrai.
 Elle s'approcha.
 Ses mains glissèrent autour de ma taille.
 — Et toi, tu souris plus aussi.
 Je haussai légèrement un sourcil.
 — C'est ta faute.
 — Évidemment.
 Elle posa son front contre le mien.
 — Tu sais que t'as changé ma vie ?
 Je restai silencieux une seconde.
 Pas parce que je ne savais pas quoi répondre.
 Parce que je prenais le temps de sentir la phrase.
 La cuisine.
 La lumière du soir.
 Sa respiration contre la mienne.
 Je murmurai :
 — Moi aussi.
 Puis j'ajoutai :
 — Sauf que moi, je n'ai pas fait fondre d'ustensile.
 Elle leva les yeux au ciel.
 — Prépare quelque chose alors. Il est encore tôt.
 Je haussai les épaules.
 — Ça me va.
 Je me dirigeai vers le four.
 — Dans ce cas, on mange lasagnes.
 La vie avait continué.
 Pas d'une manière spectaculaire.
 Juste... normalement.
 Le travail aussi.
 Jade était redevenue elle-même : quelques piques, des blagues, et parfois on mangeait ensemble le midi.
 Et c'était très bien comme ça.
 À la fac, Aïcha et moi avions trouvé une distance étrange mais paisible. On se saluait, parfois on discutait un peu.
 Quelque chose avait changé.
 Pas de rancune.
 Peut-être une amitié.
 Et puis il y avait Lyralda.
 Toujours directe.
 Toujours impossible.
 Mais différente.

Ou peut-être que c'était moi qui avais changé.
Les lasagnes enfournées, je me tournai vers elle.
Elle s'était assise sur le plan de travail.
Je m'approchai.

Je me glissai entre ses jambes.
Elle passa ses bras autour de mon cou.
Ses yeux brillaient légèrement.

— Eliott.

— Oui ?

Elle me regarda comme si la réponse avait toujours été évidente.

— Je t'aime.

Elle haussa une épaule.

— Et j'ai aucune honte de le dire.

Je la regardai.

Vraiment.

Ces mots ne me donnaient pas envie de fuir.

Je répondis simplement :

— Moi aussi.

Petite pause.

Puis j'ajoutai doucement :

— Je t'aime.

LASAGNES À LA BOLOGNAISE

Les lasagnes à la bolognaise sont un grand classique de la cuisine italienne, apprécié pour leurs couches généreuses de pâtes, de sauce tomate à la viande et de béchamel onctueuse. Ce plat familial se prépare assez simplement et offre un résultat réconfortant et savoureux, parfait pour un repas convivial.

Temps de préparation

25 minutes

Temps de cuisson

35 à 40 minutes

Ingrédients (pour 2 personnes)

6 feuilles de lasagnes
200 g de viande hachée de bœuf
1 petit oignon
1 petite gousse d'ail
200 g de tomates concassées (ou coulis de tomate)
1 cuillère à soupe de concentré de tomate
1 cuillère à soupe d'huile d'olive
25 g de parmesan râpé
60 g de fromage râpé (emmental ou mozzarella)
sel et poivre
(optionnel) 1/2 cuillère à café d'herbes de Provence

Pour la béchamel

20 g de beurre
20 g de farine
25 cl de lait
1 pincée de noix de muscade
sel et poivre

Préparation

Préchauffez le four à 180 °C (thermostat 6).

Commencez par préparer la sauce bolognaise. Émincez l'oignon et l'ail, puis faites-les revenir dans une grande poêle avec l'huile d'olive pendant 2 à 3 minutes.

Ajoutez la viande hachée et faites-la cuire en l'émiettant jusqu'à ce qu'elle soit bien dorée. Incorporez les tomates concassées, le concentré de tomate, les herbes de Provence, le sel et le poivre. Laissez mijoter environ 10 à 15 minutes pour que la sauce épaississe légèrement.

Préparez ensuite la béchamel. Dans une casserole, faites fondre le beurre, ajoutez la farine et mélangez pendant une minute pour former un roux. Versez le lait progressivement en fouettant pour éviter les grumeaux. Laissez épaissir quelques minutes puis assaisonnez avec le sel, le poivre et la noix de muscade.

Dans un plat à gratin, étalez une fine couche de sauce bolognaise. Disposez ensuite une couche de feuilles de lasagnes, ajoutez de la sauce, un peu de béchamel et recommencez l'opération jusqu'à épuisement des ingrédients.

Terminez par une couche de béchamel et parsemez de parmesan et de fromage râpé.

Enfournez pendant 35 à 40 minutes, jusqu'à ce que le dessus soit bien doré et gratiné.

Laissez reposer 5 minutes avant de servir pour que les lasagnes se tiennent mieux à la découpe.

Astuce

Pour des lasagnes encore plus savoureuses, préparez la sauce bolognaise à l'avance et laissez-la mijoter plus longtemps à feu doux. Les saveurs auront le temps de se développer et le plat n'en sera que meilleur.

LE BRUIT D'À CÔTÉ

La disparition du chat n'aurait pas dû être un problème.

En théorie.

Dans les faits, je venais de passer les vingt dernières minutes à inspecter mon appartement comme un détective fatigué.

Sous le canapé.

Derrière le meuble télé.

Dans la salle de bain.

Rien.

Je me redressai lentement au milieu du salon.

— Où est-ce que tu t'es encore foutu...

Silence.

Je regardai la porte-fenêtre.

Le balcon.

Mon estomac se serra immédiatement.

— Non.

Je m'approchai.

— Non non non.

Je passai la tête dehors.

Le balcon était vide.

Le garde-corps.

La rue en bas.

Aucun chat.

Je restai immobile une seconde.

Puis je murmurai :

— Dis-moi que t'es pas tombé.

Mon cerveau commença immédiatement à produire des images absolument catastrophiques.

Un chat volant.

Un chat ratant son saut.

Un chat écrasé dans la cour intérieure.

Je me passai une main dans les cheveux.

— Génial.

Je venais d'assassiner mon propre chat par négligence.

Il ne manquait plus que ça dans ma vie.

Je me retournai vers l'appartement.

— Si tu es caché quelque part je te jure que...

On frappa à la porte.

Trois coups.

Lents.

Très calmes.

Je fronçai les sourcils.

Personne ne venait jamais frapper chez moi.

Je m'approchai et ouvris.

Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait devant moi.

Très droit.

Très digne.

Avec l'air de quelqu'un qui avait l'habitude d'entrer dans une pièce et d'être immédiatement pris au sérieux.

Dans ses bras, parfaitement installé comme un roi satisfait, mon chat ronronnait.

Je clignai des yeux.

L'homme me regarda avec gravité.

— Jeune homme.

Petite pause.

— Ce ne serait pas VOTRE chat qui serait entré dans la chambre de ma fille ?

Mon cerveau resta bloqué une seconde.

Puis deux.

Puis trois.

Mon chat leva les yeux vers moi.

Parfaitement heureux.

Traître.

Derrière l'homme, une voix protesta immédiatement.

— Nan papa, tu abuses !

Une jeune femme apparut derrière lui, visiblement contrariée.

— On aurait pu attendre demain !

Elle croisa les bras, puis pointa le chat.

— Et en plus j'ai même pas eu mes allergies avec lui.

Elle leva les yeux vers son père avec une conviction absolue.

— C'est clairement un signe du destin.

Je restai figé dans l'encadrement de la porte.

Mon cerveau essayait encore de comprendre ce qui était en train de se passer.

Mon chat avait infiltré l'appartement voisin.

Le père de la voisine venait de sonner chez moi.

Et la voisine parlait maintenant de destin.

Je fixai le chat.

Le chat me fixa.

Puis je murmurai intérieurement :

Oh non.

Oh non non non.

Dites-moi que je suis en plein cauchemar.

...

Le bruit d'à côté

à venir